

ACTA UNIVERSITATIS SZEGEDIENSIS DE ATTILA JÓZSEF NOMINATAE

MÉLANGES OFFERTS A GÉZA NAGY

ACTA ROMANICA

Tomus XIII

**HUNGARIA
SZEGED
1988**

ACTA UNIVERSITATIS SZEGEDIENSIS
DE ATTILA JÓZSEF NOMINATAE

ACTA ROMANICA

TOMUS XIII

MÉLANGES OFFERTS A G. NAGY

HUNGARIA

SZEGED

1988

Rédigé par:

EVA MARTONYI

et

OLGA PENKE

Avec la collaboration de:

VILMOS BÁRDOSI

LÁSZLÓ FERENCZI

YVES GARNIRON

HU ISSN 0324-6523 Acta Univ. Szeged A. József Nom.

HU ISSN 0567-8099 Acta Romanica

Vous avez déjà soixante ans, Géza Nagy?	3
Bibliographie de Géza Nagy	7

I. AUTOUR DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET VARIA

Éva MARTONYI	Une lecture possible de <u>Lamiel</u>	15
Judit KARAFIÁTH	La quête et la descente aux enfers. Voyages symboliques dans l'oeuvre de Louis-Ferdinand Céline	33
Jenő NÉMETH	Le problème des asymétries structura- les dans l'univers d' <u>Horace</u> de Pierre Corneille	45
László SUJTÓ	Correspondances dans "Correspondan- ces"	65
Olga PENKE	Réflexions sur l'histoire: deux his- toires universelles des Lumières françaises et leurs interprétations hongroises	77
Sándor CSERNUS	"Lancelot, Roy de Honguerie et de Behaigne" - naissance et épanouis- sment d'un mythe au milieu du quinzième siècle	93
Tibor SZABÓ	La déconstruction et la reconstruc- tion de la totalité. Thèses sur la possibilité de l'homme dans le monde moderne	119
Zoltán KORDÉ	Le problème de l'origine des Sicules dans l'historiographie roumaine	131

II. AUTOUR DE LA LINGUISTIQUE

Sándor ALBERT	Quelques aspects de traduction philosophique151
Zsuzsanna GÉCSEG	Les constructions passives dans le français et la grammaire de Montague: la problématique du contrôle169
Imre SZABICS	Doublets et mots savants en français185
Miklós PÁLFY	Réflexions théoriques en vue d'un projet de dictionnaire bilingue (français-hongrois)201
József BRATINKA	Analyses pragmatiques comparées à propos de la coordination par <u>mais</u>213
Ildikó FARKAS	Zazie calembouresque225
József KOVÁCS	Remarques sur quelques phrases d'une traduction: <u>Pilote de guerre</u> , d'Antoine de Saint-Exupéry, traduit par Judit Pór241

VOUS AVEZ DÉJÀ SOIXANTE ANS, GÉZA NAGY?

Rares sont en Hongrie, dans les sciences humaines en général et parmi les littéraires en particulier, les enseignants qui *forment* vraiment leurs élèves, au sens propre du terme. Plus rares encore sont ceux qui les mettent en route avec un bagage intellectuel qu'ils pourraient utiliser avec profit. Encore moins nombreux sont ceux qui mettent à leur disposition un outillage leur permettant de découvrir l'ordre derrière les phénomènes en apparence chaotiques du monde moderne et de conduire leur raisonnement avec la rigueur nécessaire au véritable travail scientifique.

Mais heureusement, il y a vous, Géza Nagy.

Vous avez toujours été assez généreux pour partager avec quiconque le désirait le plus précieux des biens qu'on puisse avoir dans ce métier: la méthode.

Vous avez toujours été assez courageux pour vous engager dans des entreprises difficiles, sinon téméraires: vous avez pris la peine de reconsidérer toutes vos études antérieures à la lumière de la méthodologie philosophique; vous avez écrit votre thèse sur Sartre à un moment où l'ère de «l'opinion officielle» n'était pas encore tout à fait révolue; vous venez maintenant de vous assigner une tâche qui est des plus ardues que l'on puisse imaginer. On dirait que vous reculez devant les facilités.

Mais voyons un peu les faits.

Vous êtes né à Budapest le 15 août 1928. (Quel cadeau que d'appartenir à cette génération!) Vous avez fait vos études de langue et de littérature françaises et hongroises à l'Université «Eötvös Loránd» de Budapest. Bientôt vous vous êtes fait suffisamment remarquer pour qu'on vous ouvre les portes du Collège Eötvös, établissement accueillant les meilleurs étudiants de la Faculté des Lettres et assurant leur formation élitaine; pas assez cependant pour qu'on vous envoie en France comme boursier après la chute du rideau de fer... Diplômé en 1952, vous avez travaillé chez plusieurs maisons d'édition avant d'être nommé maître-assistant à l'université de Debrecen (1961). Six ans plus tard, vous avez été muté (le regrettiez-vous?) à l'Université «József Attila» de Szeged, où vous avez assuré l'enseignement de la littérature française des XIX^e et XX^e siècles. Votre thèse sur Sartre, parue aussi en librairie, vous a valu d'accéder au grade de maître de conférences en 1978.

Nommé directeur du Département de Français en 1978, vous avez profité de cette promotion pour faire preuve de qualités que vous n'aviez

pas encore eu l'occasion de révéler, et vous vous êtes lancé dans un travail d'organisation qui ne tardait pas à porter ses fruits: vous avez su faire naître autour de vous une atmosphère d'amitié, de franchise et de cordialité, faisant ainsi de votre département un îlot de démocratie sous l'œil volontiers méfiant de vos supérieurs d'alors. (Vous aimez les euphémismes, n'est-ce pas?) Ne perdant jamais de vue la triple vocation de votre département, vous veilliez sans cesse à ce qu'une égale importance soit accordée aux études littéraires, linguistiques et de langue pratique. Loin de vous contenter de créer des conditions extrêmement favorables pour le travail de tous les jours, vous vous appliquiez de votre mieux à encourager et à orienter vos collègues dans leurs recherches individuelles et collectives, aussi bien qu'à promouvoir leurs prises de contact avec des spécialistes et des établissements étrangers. Votre zèle pédagogique vous poussait à tirer parti, en dehors de vos cours, de la moindre occasion pour transmettre à vos étudiants les éléments d'un savoir d'une exceptionnelle ampleur et pour les amener à se forger un outillage intellectuel permettant d'approcher les problèmes sur de solides bases méthodologiques. Beaucoup de vos anciens étudiants - dont des universitaires et des chercheurs travaillant dans les domaines les plus divers des sciences humaines - vous restent encore fidèles, et continuent de vous considérer comme leur professeur, ami et guide intellectuel.

Une grave maladie, survenue en automne 1981, vous a obligé à demander à être relevé de vos fonctions de directeur de département. Cloué au lit pendant près d'un an, vous avez fait preuve alors d'une extraordinaire vitalité et d'une véritable obstination de vivre pour sortir de cette épreuve. Attaché désormais au Département de Français en qualité de conseiller, vous vous rendez plusieurs fois par an à Szeged pour y donner des conférences et pour avoir des consultations avec les étudiants. Bien que vous ayez dû renoncer à certaines de vos occupations qui vous tenaient à cœur, vous pouvez dorénavant employer toutes vos énergies à la réalisation de vos projets de grande envergure et d'élaborer la synthèse de longues années de réflexion fertile.

Depuis le début des années 80, vous vous consacrez avec vos collaborateurs à une étude comparée des civilisations française et hongroise. Vous examinez en particulier le processus dans le cadre duquel s'effectue l'incidence de la civilisation (la culture) française sur un milieu réceptif donné (la civilisation hongroise). Vous avez déjà mis au point la méthodologie qui sous-tendra ce travail de longue haleine. L'historicité y occupe une position-clé. Elle permet d'expliquer les différences

essentielles entre les deux systèmes relationnels complexes qui sont à étudier. Une première application de cette approche a été l'analyse de l'attitude adoptée vis-à-vis de la France bourgeoise et du retard historique de notre pays par quelques personnalités de marque des deux derniers siècles de l'histoire hongroise (hommes politiques, écrivains, compositeurs, etc.).

Nous savons que vous possédez toutes les qualités nécessaires pour mener à bien cette entreprise extraordinaire.

Et vous n'avez encore que soixante ans, Géza Nagy!

Les collaborateurs de ce volume - tous des enseignants à la Faculté des Lettres de l'Université «József Attila» de Szeged -, ont l'honneur d'offrir ces articles pour votre soixantième anniversaire.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE DE GÉZA NAGY

(DANS LE DOMAINE DE LA PHILOGIE, DE LA THÉORIE ET DE LA PÉDAGOGIE)

I. MONOGRAPHIE

Az egyedi egyetemes - Jean-Paul Sartre (Le singulier universel), dans la série Modern Filológiai Füzetek, No. 31., Akadémiai, 1980.

II. ARTICLES ET COMPTES RENDUS

1. Egy populista regényről - René Fallet (A propos d'un roman populiste - René Fallet), dans la revue Nagyvilág, 1965, No. 7.

2. A francia új regény rejtett valósága (La réalité cachée du nouveau roman français), dans la revue Helikon, 1965, No. 1.

3. Cendrars és Kassák (Cendrars et Kassák), dans le volume Eszmei és irodalmi találkozások (Rencontres spirituelles et littéraires), Akadémiai, 1969.

4. André Malraux: Az Ellenemlékiratok I. kötete és az Altenburgi diófák (André Malraux - le premier volume des Antimémoires et Les Noyers d'Altenbourg), dans la revue Helikon, 1973, No. 1.

5. A francia irodalmi szemináriumok és az egyetemi reform (Les séminaires de la littérature française et la réforme universitaire), dans la revue Felsőoktatási Szemle, 1973, No. 3.

6. Blaise Cendrars, dans le volume Francia irodalom a huszadik században, I. (La littérature française au vingtième siècle, I.), Gondolat, 1974.

7. André Malraux, dans le volume Francia irodalom a huszadik században, II., (La littérature française au vingtième siècle, II.), Gondolat, 1974.

8. Megjegyzések a középiskolai tanárok szakmai továbbképzéséhez (Remarques à propos de la formation continue des professeurs de lycée), dans la revue Felsőoktatási Szemle, 1975, No. 1.

9. Hagyományos /humanista/ értékek, politikum és strukturalizmus az irodalmi elemzésben (Valeurs traditionnelles /humanistes/, politique et structuralisme dans l'analyse littéraire), dans la série Acta Romanica, Tomus III., Szeged, 1976.

10. Jean-Paul Sartre: La lutte de l'artiste avec l'expression - la critique littéraire et la langue, dans la série Acta Romanica, Tomus V., Szeged, 1978.

11. Történetiség, filozófiai metodológia és recepció (L'historicité, la méthodologie philosophique et la réception), dans la série Acta Germanica et Acta Romanica, Supplementum, Szeged, 1981.

12. Réflexions sur les problèmes théoriques et méthodologiques de l'enseignement de la civilisation au niveau universitaire. Rapport introductif. Actes du séminaire européen de l'AUELF, 15-23 septembre 1979, dans le volume Études françaises en Europe non-francophone, Acta Romanica Wratislaviensia, Wrocław, 1981.

13. Jean-Paul Sartre "búcsúzkodása" Simone de Beauvoir-tól és nyilatkozata ateizmusáról. Részlet a Cérémonie des adieux c. műből, (Les adieux de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir, l'athéisme de Sartre. Extraits de la Cérémonie des adieux - traduction et commentaire), dans la revue Világosság, 1983, No. 4.

14. Winfried Engler: Geschichte des französischen Romans, compte rendu, dans la revue Helikon, 1983, No. 3-4.

15. Joseph Sumpf: Introduction à la stylistique du français, compte rendu, dans la revue Helikon, 1983, No. 3-4.

16. Jean-Paul Sartre: Oeuvres romanesques, compte rendu, dans la revue Helikon, 1983, No. 3-4.

17. Az irodalomelmélet és az idős Sartre (La théorie littéraire et le vieux Sartre), dans la revue Helikon, 1983, No. 3-4.
18. Irodalomelmélet és pszichoanalízis (La théorie littéraire et la psychanalyse) - compte rendu du livre de Jean Galliot: Psychanalyse et langages littéraires, dans la revue Helikon, 1983, No. 3-4.
19. Lehet-e ezoterikus a filozófia és a filozófiai nyelv? (La philosophie et la langue philosophique peuvent être ésotériques?) dans la revue Filológiai Figyelő, 1984, 1.
20. Az irodalomtörténeti terminológiai problémái a filozófiai metodológia szempontjából (Les problèmes de la terminologie de l'histoire littéraire du point de vue de la méthodologie philosophique), en collaboration avec Anikó Ádám, dans la revue Literatura, 1986, No. 3-4.
21. Az élő felvilágosodás - Gondolatok Köpeczi Béla monográfiájáról (Les Lumières aujourd'hui - à propos du livre de Béla Köpeczi), dans la revue Valóság, 1987, No. 2.
22. Essai d'une théorisation des études de civilisation, dans le volume Dialogue des cultures, Lingua, Cahiers de l'Institut des Langues, Université Karl Marx des Sciences Économiques, 1988.
23. Civilizációelmélet, bölcsészképzés, társadalomtörténet. Kutatási programterv (La théorie des études de civilisation, la formation des professeurs, l'histoire sociale. Projet d'un programme de recherche), dans la revue Valóság, 1988, No. 4.

III. TRADUCTIONS, NOTES, ÉDITIONS

1. Honoré de Balzac: Az életelixír (L'Élixir de longue vie), trad., Európa, 1956.
2. Honoré de Balzac: A hadköteles. (Le Réquisitionnaire) trad. et notes, Európa, 1957.

3. Honoré de Balzac: Huhogók (Les Chouans ou la Bretagne en 1799), commentaire, notes, Európa, 1958, rééd. 1982.
4. Honoré de Balzac: A falusi plébános (Le Curé de village), notes, Európa, 1958.
5. Honoré de Balzac: A tours-i plébános, Pierrette (Le Curé de Tours, Pierrette), notes, Európa, 1959.
6. Honoré de Balzac: Az élet iskolája (Un Début dans la vie), notes, Európa, 1960.
7. Honoré de Balzac: A vidéki orvos (Le Médecin de campagne), trad. notes, Európa, 1960.
8. Jean Meslier Testamentuma (Le Testament de Jean Meslier), trad., Kossuth, 1964.
9. Molière: Tartuffe, postface, Szépirodalmi, 1965.
10. Gustave Flaubert: Salammbó, postface, Magyar Helikon, 1965.
11. Blaise Cendrars: Húsvét New Yorkban (Pâques à New York), postface, Európa, 1966.
12. Blaise Cendrars: Az arany (L'Or), trad., postface, Szépirodalmi Kiadó, 1966.
13. Az egzisztencializmus (L'Existentialisme), choix de textes, trad., Gondolat, 1966.
14. Jean-Paul Sartre: Mi az irodalom? (Qu'est-ce que la littérature?), trad., en collaboration avec Árpád Vígh, Gondolat, 1969.
15. Romain Rolland: Az agg Orpheusz, Victor Hugo (Le vieux Orphée, Victor Hugo), dans le volume Írók írókról (Les écrivains sur les écrivains), trad., Európa, 1970.
16. Pierre Francastel: Művészet és társadalom (Art et Littérature), essais choisis, trad. en collaboration avec László Lontay, Gondolat, 1972.
17. Módszer, történelem, egyén. Válogatás Jean-Paul Sartre filozófiai írásaiból (Méthode, histoire, individu. Choix de textes de Jean-Paul Sartre), trad., note, Gondolat, 1976.

18. Textes choisis de D'Alembert et de Michelet, dans le volume Ima az Akropoliszon. A francia esszé klasszikusai (Prière à l'Acropole. Les essayistes classiques en France), trad. Európa, 1977. p. 183-195 et 271-297.
19. Pierre Barbéris: Balzac, egy realista mitológia (Balzac, une mythologie réaliste), postface, bibl., Gondolat, 1978.
20. Alexis de Tocqueville: A demokrácia Amerikában (La Démocratie en Amérique) réd., Gondolat, 1983.
21. Benoît Frachon: Emlékeim, 1902-1939 (Pour la CGT), trad., Kossuth, 1986.
22. Gaston Plissonnier: Egy küzdelmes élet (Une vie pour lutter), trad., Kossuth, 1988.

IV. A PARAITRE

1. Lumières, révolution, philosophie de l'histoire, dans la revue Modern-Filológiai Közlöny.
2. Problèmes de la terminologie de la critique littéraire et la méthodologie philosophique, en collaboration avec Anikó Ádám, dans la série Acta Romanica Wratislaviensia.
3. Brigitte Sangid: Albert Camus, compte rendu, dans la revue Helikon.
4. C. Campos, F. Higman, D. Mendelson, G. Nagy: L'Enseignement de la civilisation française dans les universités de l'Europe non-francophone, Didier-AUPELF, Paris.
5. Robespierre: Válogatott beszédek (Extraits des discours), dans la série Politikai gondolkodók (Penseurs politiques), trad., Gondolat.
6. Pierre Chaunu: A felvilágosodás civilizációja (La civilisation des Lumières), trad., Gondolat.

I. AUTOUR DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET VARIA

EVA MARTONYI

UNE LECTURE POSSIBLE DE LAMIEL

Peut-on parler d'un roman d'apprentissage et d'épreuves, ou éventuellement d'un roman initiatique à propos de ce roman de Stendhal, entrepris en 1839 et publié, inachevé, en 1842? La critique stendhalienne l'a souvent rangé parmi "les oeuvres imaginaires moins ambitieuses".¹ Effectivement, Lamiel semble avoir une place à part dans l'univers romanesque de l'auteur du Rouge et le noir ou de La Chartreuse de Parme. Or, cela ne veut pas dire que ce roman ne mérite pas une analyse, car il faut donner raison à V. Brombert en ceci: "De tous les romanciers, Stendhal est peut-être celui qui a le plus impérieusement ressenti le besoin de brouiller ses pistes".²

S'il en est ainsi, il me semble fort passionnant de procéder à une relecture du texte, en écartant volontairement certains clichés de la critique stendhalienne et en suivant de nouvelles pistes de découverte. Évidemment, il ne s'agira pas de proposer une interprétation valable pour l'ensemble de l'oeuvre de Stendhal, ni de prendre en considération tous les textes disponibles de l'auteur, appartenant à l'univers romanesque ou faisant partie des écrits intimes, journaux ou lettres.

Je me contenterai, en premier lieu, de mettre en rapport le roman intitulé Lamiel avec un genre romanesque bien connu et ayant parcouru une longue histoire, un genre qui

a été l'objet des travaux critiques les plus divers: le roman d'apprentissage et d'épreuves (Bildungsroman); et, en deuxième lieu, d'esquisser une analyse du texte, en le prenant comme une variante de ce que j'appellerai un roman "initiatique".

Comme point de départ, il convient de citer une idée de Bakhtine qui me semble très pertinente et d'après laquelle le genre remonte à une époque lointaine, car déjà Parzifal représente un roman d'apprentissage et d'épreuves: "L'idée d'épreuve permet d'organiser de façon profonde et substantielle le matériau romanesque autour du héros. Mais le contenu lui-même de cette idée peut changer de façon marquante selon les époques et les divers groupes sociaux".³ Dans le même texte, un peu plus loin, le théoricien russe ajoute: "L'idée de la formation et l'idée d'épreuve ne s'excluent pas dans le cadre du roman des temps nouveaux. Elles peuvent, au contraire, s'unir profondément et organiquement. La plupart des très grands modèles du roman européen conjuguent ces deux idées, particulièrement au XIX^e siècle, lorsque le roman d'épreuves et le roman de formation purs deviennent assez rares".⁴

D'un autre côté, L. Cellier et G. Durand ont dégagé certains traits caractéristiques du roman initiatique au XIX^e siècle. Le premier a distingué le roman initiatique proprement dit - qui évoque le cheminement d'une âme et aboutit naturellement à sa mort - et un autre type dont il donne la définition en ces termes: "Ce type de roman ressemble d'un côté au roman initiatique, puisque le héros

suit un itinéraire jalonné par des épreuves, mais, d'autre part, au terme de son voyage, il découvre la sagesse, le bonheur, il mûrit, il devient un homme".⁵

G. Durand a insisté plutôt sur le "décor mythique" notamment dans La Chartreuse de Parme ⁶ et sur l'existence de deux mythes fondateurs du roman du XIX^e siècle: le mythe prométhéen et le mythe intimiste⁷.

Ces travaux ont un rapport assez étroit aussi bien avec la psychanalyse qu'avec l'anthropologie, et on peut constater que l'apport de ces deux disciplines est devenu de plus en plus considérable dans le domaine de la critique littéraire d'aujourd'hui.

Comment peut-on donc faire entrer les mythes fondateurs et la mythocritique dans l'analyse textuelle? A mon avis, en supposant des rapports entre un fonds anthropologique, les instances du récit et un contexte socio-culturel. A un premier niveau (profond) de l'interprétation, nous retrouvons les éléments mythiques ou archétypiques, à un deuxième niveau les éléments narratifs - qui correspondent aux premiers - et à un troisième niveau d'interprétation on peut découvrir des éléments qui se constituent par un choix, plus ou moins arbitraire de l'auteur, dans un contexte socio-culturel précis.

Ainsi, il me semble possible de dégager un scénario d'initiation qui comporte à peu près les mêmes phases que toute initiation: 1^o la préparation (le choix) de l'élu:

2^o l'initiation proprement dite et qui est souvent une série d'épreuves physiques et/ou morales: 3^o la renaissance, le retour de l'initié au monde. Ce scénario se retrouve dans un fonds anthropologique commun, mais il appartient aussi à un héritage culturel et fait partie des récits les plus variés.

Je vais donc aborder une analyse de Lamiel sous ce double aspect, en tant que roman d'apprentissage, d'une part, et en tant que la présentation d'un scénario d'initiation, d'autre part, et cela afin de dégager certains aspects de la création romanesque stendhalienne. Ces deux catégories du roman ont en commun la réalisation d'un parcours, au bout duquel le héros sera amené d'un état d'innocence à la sagesse. Mais ce qui "brouille les pistes" dans le cas de Lamiel, ce sont, premièrement la figure du protagoniste: une jeune fille, dont l'initiation doit forcément comporter d'autres éléments que celle des garçons (cf. M. Tournier)⁸ et deuxièmement le fait que le texte est inachevé, "ouvert", permettant aux lecteurs de construire la fin de l'histoire: l'accomplissement de l'itinéraire de Lamiel étant ainsi délégué à l'imagination du destinataire.

Le roman commence par une description du paysage normand. Le narrateur contemple les beautés des contrées et il remarque: "C'est un gros bourg voisin de la mer, où s'est passé, il y a peu d'années, l'histoire de la duchesse de Miossens et du docteur Sansfin".(16) Or, non seulement le narrateur disparaîtra de nos yeux, mais on verra aussi, au bout de

quelques chapitres, que l'histoire racontée ne sera pas seulement celle de ces deux personnages, mais plutôt celle de Lamiel: "Toutes ces aventures, car il y en a eu, tournent autour de la petite Lamiel, adoptée par les Hautemare, et j'ai pris la fantaisie de les écrire afin de devenir homme de lettres. Ainsi, ô lecteur bienveillant, adieu, vous n'entendrez plus parler de moi!"(35)

La petite Lamiel surgit donc dans le récit en tant que fille adoptive du bedeau du village et de sa femme, gens honnêtes, mais dévots et bêtes. Un jour, ils décident de prendre une petite fille dans un orphelinat: "Je ferai bien d'adopter une petite fille, toute petite. Nous l'élèverons dans la crainte de Dieu, ce sera véritablement une âme que nous lui donnerons, et, dans nos vieux jours, elle nous soignera".(31) Serait-ce un présage, si souvent présent dans la narration stendhalienne? Certainement pas, car les espoirs des parents adoptifs ne seront jamais réalisés, Lamiel les quittera.

Or, être un enfant trouvé est une des caractéristiques du héros mythique. Le fonctionnement du "roman familial" est bien connu, non seulement comme phénomène psychique, mais aussi comme facteur qui peut engendrer un récit "fictionnel", c'est-à-dire qui peut se trouver à l'origine d'un certain nombre de romans (cf. à ce propos les ouvrages de M. Robert)⁹ G. Durand développe le motif de l'enfant trouvé à partir de La Chartreuse de Parme, mais il insiste surtout sur le

fait du dédoublement des parents qui serait un des "procédés mythiques de grossissement héroïque du personnage".¹⁰

Les véritables parents du héros disparaissent et l'enfant sera pris en charge par des parents de substitution. C'est le cas - toujours dans l'univers stendhalien - de Fabrice, mais aussi, dans une certaine mesure, de Julien. Nous retrouvons ce motif ici aussi: Lamiel n'a jamais connu ses véritables parents, elle est élevée par les Hautemare qui, à leur tour, seront remplacés par d'autres personnages qui achèveront son éducation et accompliront son initiation.

Lamiel - autre trait caractéristique du héros mythique - est rejetée par la communauté. Malgré les précautions prises par les parents adoptifs, les villageois sont hostiles à l'égard de la jeune fille: "Ils dirent bien, à leur retour à Carville, que la petite Aimable Miel était une de leurs nièces, née près d'Orléans, fille d'un cousin à eux, nommé Miel, charpentier de son état. Les Normands du village ne furent pas dupes, et Sansfin, le médecin bossu, dit que Lamiel était née de la peur que leur avait faite le diable, le jour des pétards".(35) Lamiel n'est pas seulement surnommée "fille du diable", mais elle est aussi dénoncée comme spoliatrice de l'héritage du neveu des Hautemare.

La jeune Lamiel, à peine âgée de douze ans, est déjà sujette à l'ennui. L'éducation de ses parents adoptifs consiste en une série d'interdictions. Même la lecture imposée par le bedeau ne change rien à cet état d'ennui. Un jour elle en trouve l'explication: "C'est donc le mot de l'énigme, s'écria Lamiel, comme frappée d'une lumière soudaine: mes parents sont bêtes!" (52) Elle arrive toute seule à cette conclusion et c'est le début de ses réflexions qui l'aident, avant même l'intervention de ses "initiateurs", à arriver à un stade de maturité intellectuelle étonnante.

A ce propos, il est extrêmement intéressant de rapprocher ce procédé psychique si remarquable chez Lamiel de l'aveu de Mme de Merteuil dans Les liaisons dangereuses. Il s'agit de la lettre qui raconte une éducation et une initiation, accomplies toute seule par l'héroïne. Nous y retrouvons les deux aspects fondamentaux de l'éducation et de l'initiation: l'aspect intellectuel et l'aspect sentimental: "... je dis mes principes.(...) je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage".(172)

C'est justement cette façon de s'instruire qui semble être un trait caractéristique fondamental de Lamiel et qui la distingue de la plupart des héroïnes des romans du XIX^e siècle. Il ne s'agit pas seulement de réfléchir sur les choses du monde et sur ses propres états d'âme, car on en

trouve plusieurs exemples, il s'agit plutôt - et ceci est la véritable différence - d'un succès personnel, d'un aboutissement heureux.

Et puis, il y a un autre trait caractéristique de Lamiel qui la rapproche de Mme de Merteuil, la curiosité: "Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler; (...) Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvais encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir".(172)

Justement, il s'agit d'acquérir "une science", mais laquelle? Il s'agit dans les deux cas, de mettre à jour des secrets jusqu'alors cachés devant la jeune fille "comme il faut". Les secrets qui concernent l'amour. Et la façon dont ces deux femmes s'efforcent de deviner ces secrets s'accordent également d'une façon étonnante. Seulement l'usage qu'elle feront de leur sagesse sera totalement différent. Écoutons de nouveau Mme de Merteuil: "Je sentis que le seul homme avec qui je pouvais parler sur cet objet, sans me compromettre, était mon confesseur. Aussitôt je pris mon parti: je surmontai ma petite honte et me vantant d'une faute que je n'avais pas commise, je m'accusai d'avoir fait tout ce que font les femmes. Ce fut mon expression; mais en parlant ainsi je ne savais en vérité, quelle idée j'exprimais. Mon espoir ne fut ni tout à fait trompé, ni entièrement rempli; la crainte de me trahir m'empêchait

d'éclairer: mais le bon père me fit le mal si grand, que j'en conclus que le plaisir devait être extrême; et au désir de le connaître succéda celui de le goûter".(173)

Or, cette femme vit sa première jeunesse "surveillée par une mère vigilante" et c'est pour cette raison qu'elle doit chercher les éclaircissements ailleurs. Quelle différence encore avec La princesse de Clèves, autre roman de formation et d'épreuves, dont l'héroïne parcourt un chemin d'initiation. Elle reste absolument soumise à sa mère et, après la mort de celle-ci, cherche d'autres personnes à qui confier ses problèmes et - faute de mieux - s'adresse à son mari, ce qui sera la source de son malheur. Le récit de sa vie est l'illustration parfaite d'une éducation et d'une initiation "manquées". L'histoire de la Princesse de Clèves appartient ainsi à ce groupe de romans d'apprentissage et d'épreuves qui s'achèvent par l'échec, en même temps que par la mort du protagoniste.

L'héroïne des Liaisons dangereuses accomplit son éducation par des lectures: "J'étudiai nos moeurs dans les romans; nos opinions dans les philosophes; je cherchai même dans les moralistes les plus sévères ce qu'ils exigeaient de nous, et je m'assurai ainsi de ce qu'on devait penser, et de ce qu'il fallait paraître. Une fois fixée sur ces trois objets, le dernier seul présentait quelques difficultés dans son exécution; j'espérai les vaincre et j'en méditai les moyens."(174)

Chez Lamiel, le premier stade de l'apprentissage se passe également par la lecture. En effet, elle devient "lectrice" chez la duchesse, Mme de Miossens. La jeune fille élevée jusque-là à la paysanne, réalise ainsi la première étape d'une ascension sociale, en obtenant un statut mi-servante, mi-femme de compagnie. L'invitation de la duchesse lui permet de vivre au château et d'abandonner la chaumière de ses parents adoptifs. La duchesse lui demande de lire La Quotidienne et elle prend même le soin de lui expliquer ce qu'elle ne comprend pas. Elle devient ainsi une première initiatrice, qui sera suivie par d'autres personnages dont nous ne retenons que deux, le docteur Sansfin et l'abbé Clément.

Or, avant d'analyser le rôle de ces deux personnages, il faut souligner la fonction multiple de la lecture dans l'histoire de Lamiel. Une première série de lectures lui est imposée par les Hautemare, mais elle les déteste, car ces ouvrages pieux ne chassent pas son ennui. Les livres proposés par la duchesse lui permettent déjà d'acquérir une certaine culture, mais cela n'est toujours pas suffisant. Plus tard, elle découvrira le plaisir de la lecture en cachette, en dévorant les romans jusque-là interdits, en passant ses nuits dans la tour de la duchesse, lieu privilégié du décor stendhalien, emblème de la solitude, du bonheur et du régime nocturne.

L'un de ses initiateurs, le docteur Sansfin, s'occupe surtout de l'éducation intellectuelle de la jeune fille.

"Ce Don Juan bossu" et qui"... inventait les détails d'un roman par lui préparé à l'avance, et, en les racontant, il en jouissait, car ce n'était point un homme sans imagination" (20) maintient en éveil constant sa curiosité naturelle et en fait usage pour lui apprendre les règles les plus utiles de la vie et de la réussite. Il formule "la règle du lierre", une règle qui lui semble être la plus importante pour que sa protégée réussisse dans la vie: "Les Hautemare vous disaient chaque jour douze ou quinze sottises qu'ils croyaient eux-mêmes et ces sottises s'attachèrent à vos plus belles pensées, comme le lierre s'attache aux chênes de l'avenue. Je viens, moi, couper le lierre et nettoyer l'arbre"(75). L'élément le plus important de l'éducation de la jeune fille est le dévoilement des bêtises; la constante opposition ignorance vs savoir fonctionne comme un leitmotiv de la narration.

L'autre initiateur, l'abbé Clément "le jeune prêtre, fort pâle, fort instruit, grand et mince et plus qu'à demi poitrinaire" cultive aussi l'esprit de Lamiel, en lui enseignant un peu d'histoire et un peu de littérature. Or, son rôle d'initiateur est un peu plus ambigu que celui du docteur. Il tombe amoureux de Lamiel, mais il lui cache ses sentiments et refuse même de donner une réponse à la question de Lamiel: "Qu'est-ce que c'est que l'amour?"(90) Ses paroles à ce sujet sont conformes à l'hypocrisie et même à la bêtise dénoncées par Sansfin: "C'est, répondit le jeune

prêtre, que l'amour doit être sanctifié par le mariage, et cette passion devient vite criminelle, si elle n'est consacrée par un sacrement."(90) En refusant de donner une réponse, il cesse d'être un compagnon ou un initiateur, et devient plutôt un obstacle.

Or, chez Lamiel la question concernant l'amour se réduit plutôt à une curiosité intellectuelle qu'à un penchant sentimental. "Elle n'avait aucune disposition à faire l'amour; ce qu'elle aimait par dessus tout, c'était une conversation intéressante. Une histoire de guerre où les héros bravaient de grands dangers et accomplissaient des choses difficiles la faisait rêver pendant trois jours, tandis qu'elle ne donnait qu'une attention très passagère à un conte d'amour. Ce qui déconsidérerait l'amour à ses yeux, c'est qu'elle voyait les femmes les plus sottes du village s'y livrer à l'envie." (96)

Lamiel, après de longues réflexions, décide de transgresser l'interdiction, verbalisée sous la forme de "promenade au bois" et finit par découvrir le secret. Pour y arriver, elle offre de l'argent à un jeune paysan, nommé Jean Berville, "... grand nigaud de vingt ans, fort blond. Les enfants eux-mêmes se moquaient de sa petite tête ronde, perchée en haut de ce grand corps". (129) En vérité, une première promenade au bois ne lui apprend pas tout, car ses paroles: "Embrasse-moi, serre-moi dans tes bras."(129)

ne sont pas comprises par le jeune homme.

Elle est donc obligée de recourir à la même ruse que l'héroïne des Liaisons dangereuses: "Huit jours après était le premier lundi du mois. Lamiel allait toujours se confesser ce jour-là. Elle raconta au saint prêtre sa promenade dans le bois: elle n'avait garde de rien lui cacher, dévorée qu'elle était par la curiosité. L'honnête curé fit une scène épouvantable, mais n'ajouta rien à ses connaissances".(100) C'est alors au cours d'une deuxième promenade qu'elle devient la maîtresse de Jean. Et qu'est-ce qu'elle lui demande après: "Il n'y a rien autre?" - "Non pas que je sache" - c'est la réponse de l'homme. "Comment, ce fameux amour, ce n'est que ça!" (131)

A partir de ce moment, elle se sent libre, elle peut enfin être maîtresse de son propre sort aussi. Elle séduit sans ambages le fils de la duchesse, mais uniquement pour avoir la possibilité de quitter son village, partir, pour le Havre et Rouen, être enfin indépendante.

Après avoir été enfermée, d'abord dans le château, puis dans la tour, elle part à la découverte du monde. Cet enfermement est thématique par son séjour au château, qui la rend malade, mais qui lui apprend à être aussi hypocrite que tout le monde. Dans un certain sens, la réclusion correspond à la descente, à la disparition, à la série d'épreuves infligées aux élus avant ou pendant leur initiation, et qui se passe très souvent en un lieu étranger, en dehors du cadre habituel de la vie quotidienne. Ce fait

expliquerait le changement dans la fonction du motif de la "prison" qui cesse d'être un lieu privilégié et symbolise une phase archétypique de l'initiation. Un jour, Lamiel s'écrie: "Je vais courir... j'étais en prison dans ce château".(119)

Le changement du protagoniste, son initiation achevée sont donnés à lire dans le passage suivant: "Au total, dix jours après être sortie de ce château, il n'avait laissé dans l'âme de Lamiel, pour tout souvenir, qu'un dégoût profond de trois choses, symboles pour elle de l'ennui le plus exécrable: la haute noblesse, la grande opulence et les discours édifiants touchant la religion."(118) Evidemment, la question se pose en lisant cette phrase: Qui parle? l'auteur-narrateur ou son personnage? Question dont la discussion déborderait le cadres de l'analyse proposée ici.¹¹

Or, ce n'est pas seulement la découverte du secret de l'amour qui accomplit l'initiation de Lamiel, mais c'est aussi le voyage. C'est en se déplaçant toute seule, qu'elle commence à avoir des "aventures", apprend à se défendre contre les "harcellements sexuels" des commis voyageurs, en utilisant ses ciseaux, à s'enlaidir, à l'aide d'un baume végétal, pour la même raison... et enfin, elle est bien préparée pour commencer sa carrière de séductrice et d'aventurière: "... bien différente de la jeune fille que six semaines auparavant avait quitté le village..."(154)

Or, le roman, en prenant de plus en plus les allures d'un récit picaresque, se termine brusquement: l'héroïne disparaît de la narration et de nos yeux, en laissant libre cours à notre imagination de lui accorder une fin heureuse ou malheureuse...

A la fin de cette esquisse d'analyse, il ne reste que de citer J.-P. Richard: "...l'homme Stendhal dépasse de très loin tout ce qui a pu être dit ou suggéré de lui dans les pages qui précèdent. Son étendue, pour parler son langage, déborde toute analyse: à plus forte raison déborde-t-elle les analyses qui, comme celle-ci, se limitent volontairement à explorer certaines démarches fort spéciales. Parler de Stendhal, c'est chaque fois se condamner à l'impression que l'on n'a rien dit, qu'il vous a échappé et que tout reste à dire. Il faut alors se résigner et le rendre à son imprévisible et merveilleux jaillissement".¹²

Notes

1. Victor BROMBERT, Stendhal et la voie oblique, Yale University Press, New Haven, Presses Universitaires de France, Paris, 1954.
2. Victor BROMBERT, ouvr. cité, p. 2-3.
3. Mikhaïl BAKHTINE, Esthétique et théorie du roman, Gallimard, Paris, 1978, p. 202.
4. Mikhaïl BAKHTINE, ouvr. cité, p. 206.
5. Léon CELLIER, Le roman initiatique en France au temps du romantisme, Cahiers internationaux du romantisme, Paris, 1964, p. 28-29.
6. Gilbert DURAND, Le décor mythique de la Chartreuse de Parme. Les structures figuratives du roman stendhalien, José Corti, 1961. 7. Gilbert Durand, Figures mythiques et visages de l'oeuvre, l'Île verte, Berg international, Paris, 1979.
8. Michel Tournier en parle dans une de ses interviews suivant la publication de son "conte initiatique" intitulé Amandine ou les deux jardins: "... il s'agit d'une sorte d'initiation inversée, centrifuge, au lieu d'être centripète (...) Un adolescent quitte le groupe féminin pour s'intégrer au groupe masculin. L'initiation a pour lui valeur de revendication d'un statut. Que peut faire une fille? Prisonnière du

gynécée, elle peut chercher à en sortir. Pour aller où? C'est tout le problème de la libération des femmes. Entre le gynécée et la société des hommes, il n'existe pas encore la société unisexe pour l'accueillir. Il lui reste donc l'initiation-révolte." dans Le Cog de bruyère, Gallimard, Paris, 1987, éd. Folio, p. 340.

9. Marthe ROBERT, Roman des origines et origines du roman, Grasset, 1972.
10. G. DURAND, Le décor mythique, ouvr. cité, p. 22.
11. V. BROMBERT, dans son ouvrage cité avance la thèse suivante: "Il n'est pas étonnant qu'à la fin de sa vie, Stendhal ait créé la figure grotesque du docteur Sansfin. Ce Machiavel pathétique, ce séducteur cérébral, vaniteux et spirituel, ce pédagogue beyliste constamment humilié, n'est pas simplement un tissu de contradictions comiques, il est l'aboutissement logique de la tendance de Stendhal à se punir et à s'humilier à travers son oeuvre."(p. 133) - c'est sans doute valable, mais, par une "voie oblique", on peut bien supposer que Lamiel serait aussi, par une inversion toute à fait spéciale, un "moi possible" stendhalien, ou, au moins, en tant que figure romanesque assumer, à certains moments du récit, le rôle du porte-parole de l'auteur-narrateur, qui - malgré

toute volonté de s'évaporer - reste le maître absolu de sa narration.

12. Jean-Pierre RICHARD, Littérature et sensation, Stendhal, Flaubert, Seuil, 1954, p. 132-133.

Les chiffres entre parenthèses renvoient aux éditions suivantes:

STENDHAL, Lamiel, suivi de Armance, Le Livre de poche, Paris, 1961.

Pierre CHODERLOS DE LACLOS, Les liaisons dangereuses, Garnier-Flammarion, Paris, 1964.

JUDIT KARAFIÁTH

LA QUÊTE ET LA DESCENTE AUX ENFERS. VOYAGES SYMBOLIQUES DANS
L'OEUVRE DE LOUIS-FERDINAND CÉLINE.

On ne saurait être nullement surpris du fait que Voyage au bout de la nuit suscite des commentaires qui dégagent dans ce roman les grands thèmes du voyage de la littérature européenne. Ainsi, pour Henri Peyre Voyage est une odyssée dont le héros inquiet est pareil au juif errant.¹ Michel Beaujour voit en Bardamu un Ulysse sans Ithaque,² et Pol Vandromme le considère comme un juif errant qui, du fait de son envie de s'enfuir de partout, ne cesse de se retrouver à son point de départ, au coeur du labyrinthe de sa peur.³ D'autres, comme Erika Ostrovsky trouvent dans Voyage un inventaire des faiblesses et vices humains et considèrent le roman comme une sorte de Baedeker pour tout voyage symbolique dans les égouts du XX^e siècle.⁴

Le voyage de Bardamu est donc une série de déplacements motivés par le désir de s'enfuir et le désir de connaître, un voyage qui s'effectue dans le royaume des forces nocturnes pour aboutir dans la Nuit, symbole de la mort et du néant.

Le chef-d'oeuvre de Céline, Voyage au bout de la nuit a été publié en 1932. Huit ans auparavant, Louis Destouches avait rédigé une biographie de Semmelweis qui fut sa thèse de médecine.⁵ La critique célinienne contemporaine est unanime

à voir dans cet essai un avant-texte de Voyage, car on y retrouve en germe tous les grands thèmes qui seront développés dans le roman. "C'est peut-être son livre le plus important: non pas sans doute dans son oeuvre, mais pour l'exacte compréhension de cette oeuvre" - constate Pol Vandromme.⁶

En quoi l'essai sur Semmelweis est-il donc précurseur des romans de Céline? Tout d'abord, en son caractère autobiographique. Le choix du sujet n'est pas dû au hasard, même si, selon l'aveu de Céline, c'est un professeur de Paris qui lui aurait proposé la vie et l'oeuvre de Semmelweis. Dans la personne du grand médecin hongrois Céline retrouvait son idéal tout comme les traits de sa propre personnalité: un tempérament impétueux, ne connaissant ni recul, ni compromis. Prophète méconnu et persécuté: tel sera le sort de Céline, auteur de pamphlets odieux. Ainsi, Semmelweis est considéré par certains non seulement comme une autobiographie de Céline mais encore comme une prophétie: présage de son avenir malheureux.⁷

Notre propos ici n'est pas d'insister sur les traits personnels de Céline apparaissant sous le masque de son idéal, ni d'examiner les écarts entre la vie du Semmelweis réel et du Semmelweis fictif. Tout en admettant le caractère biographique de cet ouvrage, donc le fait qu'il est bien ancré dans le réel, la vie vécue par Ignace-Philippe Semmelweis, nous estimons que c'est ici-même que Louis Destouches devient romancier, auteur de fiction et non seulement lors de la

publication de son premier roman.

Les erreurs et falsifications, les omissions et les rajouts seuls ne suffiraient pas à soutenir cette affirmation, même s'ils sont aussi nombreux que - même pour le lecteur non averti - il est évident qu'il s'agit ici d'une biographie fortement romancée. Ce qui nous pousse à considérer Semmelweis comme partie intégrante de l'oeuvre romanesque de Céline, c'est la structure même de l'ouvrage, une structure narrative archétypique.

Rappelons brièvement l'histoire de Semmelweis selon Céline. C'est après les grandes tourmentes et boucheries de la révolution française et des guerres napoléoniennes, une fois la paix rétablie, que naquit "dans une époque de convalescence", Ignace-Philippe Semmelweis, "quatrième fils d'un épiciers à Budapest-sur-le-Danube, dans le profil de l'église Saint-Étienne, au cour de l'été, exactement le 18 juillet 1818".

Ses premières études terminées, Philippe quitte Budapest "pour aller acquérir à Vienne ses titres de Droit autrichien". Mais assez vite, il abandonne ses études de droit et se tourne vers des études de médecine, pour devenir l'élève de deux grands professeurs de l'époque, Skoda et Rokitansky, qui l'aiment et l'encouragent. Malgré des débuts brillants, Semmelweis dont le plus grand défaut est, selon Céline, d'être brutal en tout et surtout à l'égard de lui-même, se heurte à l'hostilité des autres étudiants qui ne cessent de faire des

plaisanteries sur son accent prononcé. Il se croit persécuté et, épuisé, repart pour Budapest, où il s'inscrit à la nouvelle École de Médecine. Déçu par l'enseignement qu'on y donne, Semmelweis retourne vers ses maîtres de Vienne. Mais au lieu de se consacrer à la médecine, il préférera - en pleine crise de vocation - les longues excursions dans les jardins botaniques et rédigera sa thèse sur La Vie des Plantes. Malgré la bienveillance de Skoda, Semmelweis sera éliminé au concours officiel pour une place d'assistant, mais le hasard veut qu'il soit nommé assistant à la maternité du professeur Klin. C'est ici que Semmelweis rencontrera la mort: une bonne partie des accouchées succombent à la fièvre puerpérale. Semmelweis profondément bouleversé se met en quête de la cause de cette mortalité brutale. Il découvre que là où les étudiants pratiquent le toucher, les femmes meurent plus souvent dans une maladie dont les symptômes sont pareils à ceux provoqués par des coupures cadavériques que se font les étudiants avec des instruments souillés. Au moment où il est à deux pas de la découverte de la cause de la fièvre et sur le point de pouvoir y remédier - il donnera l'ordre aux étudiants de se nettoyer soigneusement les mains - son chef qui le tolère mal et estime le lavage des mains ridicule, trouve moyen de le congédier. Semmelweis n'insiste pas: il part pour Venise et, ébloui par les beautés de cette ville, y passe deux mois inactifs, pleins de bonheur. A son retour, une triste nouvelle l'attend: un de ses collègues vient de

succomber la veille aux suites d'une blessure qu'il s'était faite pendant une dissection. L'identité de sa maladie avec l'infection puerpérale s'impose brusquement à l'esprit de Semmelweis. L'application du lavage des mains avec une solution de chlorure de chaux fait retomber le taux de la mortalité des accouchées. Mais au lieu d'une gratification, c'est la persécution de ses collègues stupides et jaloux qui l'attend: finalement, Semmelweis se verra contraint de reculer et quitter Vienne. Arrivé à Budapest, ville en pleine effervescence, Semmelweis se jette d'abord dans des mondanités: possédé par les événements - c'est la révolution -, il ne semble plus de se soucier de sa découverte. Après la défaite de la révolution, Semmelweis plonge dans une apathie profonde, rien ne l'intéresse, il n'écrit plus. Quelques années plus tard, une nouvelle le fait sortir de sa torpeur: un professeur s'est suicidé ayant compris que lui-même avait causé la mort de sa cousine par ses mains souillées. Ce message - reconnaissance tardive de sa découverte - donne la force à Semmelweis pour rédiger son livre capital:

L'étiologie de la fièvre puerpérale.

Pourtant, même nommé directeur de la maternité Saint-Roch, Semmelweis ne sera pas mieux vu par ses collègues que naguère à Vienne. Une hostilité totale s'opposera à toutes ses décisions. Il ne lui reste que quelques fidèles qui essaient en vain de gagner les hôpitaux européens à la cause de la désinfection. Semmelweis sombre dans une détresse mentale.

Finalement, dans une crise de folie, il pénètre dans une salle d'autopsie et se coupe la main: il s'y infecte mortellement. Quelques semaines plus tard, il finira ses jours dans un asile de Vienne.

Voici donc la triste histoire de Semmelweis dans l'interprétation de Céline qui, consciemment ou non, modifie le fil des événements pour fabriquer de son modèle - un grand génie de la médecine, sans aucun doute - un prophète méconnu qui échoue contre la malveillance universelle. Semmelweis part en quête de la vérité, tout comme Perceval en quête du Graal. En effet, on trouve des analogies frappantes entre les deux récits. A l'appel de la chevalerie, à la vocation chevaleresque correspond dans Semmelweis la décision du héros de choisir la médecine au lieu des études de droit /donc appel de la médecine/. A la place de l'apprentissage chevaleresque à la cour du roi Arthur, nous trouvons évidemment les études de médecine: ce n'est que l'apprentissage "professionnel" terminé que les héros pourront être désignés à leur tâche. L'expérience décisive qui amène les héros insouciantes et naïfs à une prise de conscience est la souffrance: pour Semmelweis, l'agonie des accouchées et, pour Perceval, les douleurs du roi pêcheur. L'épisode suivant sera la torpeur, la fuite des héros. La scène de Venise /Semmelweis jouit de la vie mondaine et semble oublier les malades/ correspond à l'épisode des gouttes de sang sur la neige chez Chrétien. Il leur faudra encore une révélation,

une information décisive pour les lancer définitivement dans leur quête: la nouvelle de la mort du collègue équivaut quant à sa fonction aux paroles de la demoiselle hideuse. Et, finalement, l'aboutissement de la quête de Semmelweis sera sa découverte, tandis que pour Perceval, ce sera le retour au Graal qui n'est que suggéré dans l'épisode du Vendredi saint de l'oeuvre non achevée de Chrétien de Troyes.

Pourtant, dans le monde déjà très sombre de Céline - Destouches, le seul juste doit échouer: la quête glorieuse aura des suites tragiques. La deuxième partie de Semmelweis /sa vie à Pest/ sera donc une chute globale jusqu'à l'anéantissement du héros. Cette deuxième partie se compose à son tour de deux unités narratives: même à l'intérieur de ce déclin il y a une partie qui répète le scénario de la grande quête: ici, c'est le livre sur les causes de la fièvre qui sera l'objet et l'aboutissement de la quête. Les dernières années de la vie de Semmelweis pourront être comparées à une chute prométhéenne: le bienfaiteur de l'humanité finira ses jours dans un asile où il sera rongé par une infection mortelle.

La mention de Prométhée ne semblera pas trop arbitraire si on se rappelle le prologue de l'ouvrage glorifiant Napoléon et projetant son destin: "enfermé dans son île avec un cancer", il trouvera la mort dans la séquestration, tout comme Semmelweis. Et l'on sait que dans la littérature

française du XIX^e siècle Napoléon fut souvent comparé au grand révolté mythique.⁸ Prométhée, Napoléon et Semmelweis: trois représentations du même mythe de la révolte et de la chute.

En ce qui concerne le mythe du Graal et le thème de la quête, nous pensons que pour décrire l'itinéraire de Semmelweis Céline devait avoir recours au paradigme de la quête pour structurer son récit, même s'il n'en était pas nécessairement conscient. En tout cas, on connaît son penchant pour les mythes celtiques et nordiques - l'épisode du Roi Krogold dans Mort à crédit n'en est qu'un exemple.

Quel est donc l'itinéraire de Céline de Semmelweis à Voyage au bout de la nuit? Parallèlement à l'assombrissement de sa vision du monde, on relève une dégradation à tous les niveaux. Dans le roman, nous ne trouvons plus de justes /sauf quelques personnages secondaires comme Alcide ou Molly/. La confiance en la science sera remplacée par une déclaration de faillite non seulement de la science /pensons aux scènes ridicules à l'Institut Bioduret/ mais encore dans le domaine de la philosophie et de la religion. La figure de Semmelweis se disloquera en plusieurs personnages: à part Bardamu, des médecins et chercheurs comme Bestombes, Baryton, Parapine et tout le personnel de l'Institut Bioduret sont des héritiers indignes du grand médecin et savant.

Dans Voyage, on ne trouve plus de héros: il n'y a que des caricatures et le protagoniste, Bardamu n'est qu'un

homme moyen /un everyman/, plus indifférent que méchant. En plus, il ne se suffira pas à lui-même: pour effectuer son voyage, il lui faudra un guide. Ce sera Robinson, son double.

C'est son alterego infernal qui l'accompagne dans son voyage au bout de la nuit. Mais puisque ce voyage se fait dès le début à l'enfer /signifié tour à tour par la guerre, les colonies, le capitalisme inhumain et la misère des banlieues/, nous pensons qu'au lieu de parler d'une odyssée il serait plus juste d'invoquer une descente aux enfers, en quête d'une connaissance: celle du sens de la vie. Tout comme Semmelweis, Voyage se scinde en deux grandes unités: l'une sera le parcours des continents, et l'autre sera la chute où la misère et la méchanceté seront à leur comble et les héros eux-mêmes /Robinson et Bardamu/ s'aviliront jusqu'au meurtre et à la complicité. Chute dont on verra le résultat: après la mort de Robinson, Bardamu arrive au néant, au vide, au non-sens total.

Notre but était de démontrer qu'en fait "le réel" de l'essai sur Semmelweis était déjà bien imprégné de fiction, le passage à l'imaginaire est donc plutôt un changement quantitatif. Ce qui signifie un pas décisif dans la prose de Céline /n'oublions pas qu'entretemps il avait écrit deux pièces, Progrès et L'Église, l'une et l'autre avant-textes aux futurs romans/, c'est la transformation d'un voyage symbolique, édifiant et tragique - d'une quête - en un voyage à la fois concret et symbolique qui

se fera dans la laideur et dans la méchanceté et qui par
cela même sera un voyage nocturne, une descente aux enfers.

N o t e s

1. Henri PEYRÉ, French Novelists of Today, New York, 1967, Oxford University Press, p. 190.
2. Michel BEAUJOUR, La quête du délire = L'Herne, 1972, p. 286.
3. Pol VANDROMME, Louis-Ferdinand Céline, Paris, 1963, Éditions Universitaires, Classiques du XX^e siècle, p. 37.
4. Erika OSTROVSKY, Céline and His Vision, New York, 1967, New York University Press, p. 38.
5. Louis-Ferdinand CÉLINE, Semmelweis /1818-1865/, Paris, 1952, Gallimard.
6. Pol VANDROMME, op. cit., p. 48.
7. Johanne BÉNARD, Semmelweis: biographie ou auto-graphie? = Études Littéraires, Vol. 18, No. 2., Automne 1985, Université Laval, Québec, p. 276, et p. 286.
- Denise AEBERSOLD, Céline - un démystificateur mythomane, Paris, 1979, Archives des Lettres Modernes, p. 22.
8. Pierre ALBOUY, Mythes et mythologies dans la littérature française, Paris, 1969, Armand Colin, p. 160-172.

JENŐ ÚJFALUSI NÉMETH

LE PROBLÈME DES ASYMÉTRIES STRUCTURALES DANS L'UNIVERS
D'HORACE DE PIERRE CORNEILLE

Il est tout de même surprenant qu'aucun des critiques n'ait encore sérieusement examiné la structure d'Horace en envisageant le récit comme évocation d'une lutte non entre deux pays et deux peuples différents mais comme celle de deux groupes d'un même peuple, celle de deux groupes d'une même société.

Non que l'ambiguïté du caractère de ce conflit n'ait jamais été remarquée, mais tout le monde acceptait l'idée qu'il s'agit ici de deux pays, de deux peuples, de deux Etats s'opposant, dont les habitants sont liés par "tant et tant de noeuds" que la guerre en devient particulièrement atroce pour les individus qui y participent.¹ Doubrovsky n'y voit qu'un bon cadre pour que, suivant le "précepte" aristotélien, l'on puisse rendre vraisemblable "une lutte fratricide des consciences"², un conflit mortel entre beaux-frères puis entre frères et soeurs. D'après lui, le macrocosme théâtral ne serait qu'un prétexte technique pour présenter ce qui se joue dans le microcosme.³ D'autres, c'est-à-dire la plupart des critiques prenant pour axiome le conflit des deux Etats, se transmettent - comme un lieu commun des études cornéliennes - l'idée que "les événements sont considérés" "dans la

perspective de Rome" pour laquelle "cette guerre répond moins à une Transgression qu'à un Manque"⁴, et que tout est vu et présenté en fonction "d'une Rome, choisie par les Dieux pour faire régner un ordre voulu par eux".⁵

Cette Rome ou plutôt cet Etat (romain) - valeur absolue puisque protégée par la Providence⁶ - face à un autre Etat voué à l'échec peut être considéré soit comme l'incarnation du bien public contre lequel aucune révolte de l'individu n'est justifiable,⁷ soit comme une force irrésistible d'intégration et de nivellement qui menace l'individu dans sa définition même, mais contre laquelle celui-ci ne peut opposer que sa révolte héroïque et en définitive⁸ illusoire.

Tout changé, même les questions que l'on peut poser à l'oeuvre si l'on admet l'hypothèse que le modèle du conflit qui est présenté n'est pas celui de l'incompatibilité entre intérêts individuels et collectifs dans le contexte d'une guerre "patriotique" où l'enjeu serait le sort de deux peuples dans deux Etats, mais celui d'une guerre civile dont l'enjeu est de définir le caractère de l'Etat qui naîtra à l'issue de la guerre et surtout de (re)définir les rapports de forces que cet Etat devra garantir entre les deux groupes intéressés.

L'avantage le plus immédiatement perceptible et peut-être le plus banal d'une telle hypothèse serait d'attirer notre attention sur l'unité thématique sinon

structurelle de toutes les tragédies et comédies héroïques de Corneille depuis Le Cid (dans lequel cet aspect est encore voilé par l'histoire romanesque) jusqu'à Suréna, mais il y en a un autre qui est plus important dans le cadre de cette lecture d'Horace: tout le réseau du conflit, toutes les formes de comportement deviennent, vus sous cette angle, plus complexes et plus transparents en même temps - humains, sans mystification.

Mais quels aspects de la pièce pourraient nous autoriser à parler de la présence de deux groupes qualitativement différents voire antagonistes au lieu de deux peuples symétriquement organisés ayant chacun son propre Etat; et ceux-là liés par des relations d'amitié, de respect, de parenté mutuels ne se combattraient que pour des raisons extérieures à eux, à cause de l'hostilité inhérente à leurs Etats?

Pour un commencement de réponse, qu'il nous soit permis d'attirer l'attention sur un certain nombre d'asymétries cachées derrière une série de symétries trop apparentes pour être vraies: deux villes, deux peuples, deux Etats, deux rois, deux familles, deux couples, deux fois trois combattants, un "soldat" de chaque côté, etc.

On parle de deux villes, mais Rome est topographiquement concrète: "La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace"(indication de l'auteur), tandis qu'Albe n'existe que d'une manière abstraite, dans la conscience des personnages concernés; on parle aussi de deux peuples

mais "l'homme moyen"⁹ n'est représenté sur la scène du côté romain que par Procule désapprouvant le meurtre de Camille. En ce qui concerne les deux Etats et les deux rois, la différence est encore plus frappante: deux allusions évasives sont faites à l'existence de l'Etat albain (dans le discours du dictateur rapporté par Curiace (I.3.), et dans le discours de Tulle (V.3.)), il se réduit au rapport bipolaire entre chef et armée; le dictateur même (en face du roi Tulle couronné) est doublement inexistant: il n'a pas de nom (chez Tite-Live il s'appelle Mettius), il n'a pas de présence scénique, il n'existe que par des paroles rapportées. Seul l'Etat romain a une consistance institutionnelle (roi, sénat, armée, prêtres). et hiérarchique (Tulle, Valère, Horace le père, Horace le fils).

Nous constatons le même déséquilibre au niveau des familles: en face d'une hiérarchie complète des Horaces (Horace le père, Horace le fils, Sabine, Camille) nous avons un seul Curiace, qui, - et cela est dû à la règle de l'unité de lieu, - ne possède pas d'espace propre à lui; la contradiction entre son existence (morale) dramatique et son existence (physique) scénique est insoluble. Tant qu'il existe, c'est-à-dire tant qu'il est présent sur la scène, dans un espace qui ne lui appartient pas, il ne peut être que le "traître" des siens ou "l'ennemi" de ceux (y compris Camille) dont il voudrait partager l'espace vital. Il est déjà mort (mort scénique) quand il quitte

la scène à la fin du second acte: "Quel adieu vous dirai-je?" V,705). Il se heurte au mur des "trois Horaces" dont le plus redoutable est Camille, qui ne lui laisse pas d'autre choix que de devenir traître ou de mourir sans avoir versé du sang romain. Contre les "trois Horaces" il mourra seul en trois étapes: il est le premier, (le "gendre") le "seul des trois Albains" qui, aux dires de Camille "en mon sang n'a pas trempé ses mains" (vv.1217-18.), il est le second, qui court en vain au secours du premier mais il est aussi le dernier, le blessé à mort, "l'amant" que le bras d'Horace "immoie" à Rome (v.1302.).

Mais l'asymétrie la plus importante et peut-être même l'asymétrie centrale est celle qui se cache derrière la symétrie des couples.

Il s'agit du simple fait qu'en créant la figure de Sabine, épouse d'Horace, l'auteur oppose un mariage consommé au mariage irréalisable de Camille et de Curiace. Il fait associer à l'hostilité albo-romaine la problématique du mariage des Sabines mais en inversant les pôles:¹⁰ un Romain avait pu sans problème épouser une Albaine, on pouvait même envisager qu'une Romaine soit épousée par un Albain - ce qui aurait entraîné une fusion complète des deux familles et par extension celle des deux groupes - mais comme si ce second mariage avait représenté un changement qualitatif par rapport au premier car, comme par hasard, la guerre est intervenue à temps pour couper court à la joie des amants ...et des

autres peut-être:

"Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa soeur
Par un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand, pour comble de joie, il obtient de mon père
Que de ses chastes feux je serais le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois:
Unissant nos maisons, il désunit nos rois;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jeta par terre,
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis;
Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis."
(vv.169-178.)

Nous n'avons certainement pas, ici, une relation de cause à effet entre les deux événements, mais seulement une concomitance très insistante et... la seule indication concrète du moment du déclenchement de la guerre. Mais la concomitance peut signaler une relation plus complexe que la simple causalité: la fusion des deux groupes rendrait l'un des deux Etats superflu; s'il y a "désunion" des rois, c'est que le processus de l'union des familles est engagé. Par la relation particulière qui relie le groupe à son Etat, l'instant qui eut pu être le moment de la reconnaissance pratique de l'égalité entre les deux groupes doit devenir celui de la prise de conscience de l'impossibilité de l'égalité, étant donné que l'objectif de la guerre sans merci est d'établir un rapport de maître à esclave entre eux.

Les deux rois, les deux Etats ne sont pas également responsables de la guerre; selon les indications "providentialistes" de Sabine et du vieil Horace déjà citées, la guerre est inhérente à la nature et aux "grands destins" de l'Etat romain: la guerre rendant virtuellement

absolue l'inégalité à peine perceptible entre les deux groupes dut être déclenchée par le roi Tulle.

Quand la pièce commence, le roi d'Albe n'est plus, et les deux armées se préparant au combat décisif sont respectivement dirigées par un roi et un dictateur (fonction provisoire); fait qui affaiblit l'impact de la fiction empruntée à Tite-Live de la confrontation de deux sociétés de type identique et met en oeuvre des facteurs qui donnent de plus en plus de transparence à la fiction d'un conflit à l'intérieur d'un "peuple" entre deux groupes quasi égaux en valeurs (et en force) qui les prédestineraient à la fusion pourtant impossible car elle se heurte à l'ensemble des structures sociales, politiques, institutionnelles et mentales de la société. La fusion transformerait cette société d'une manière irréversible indépendamment des motifs des participants au processus.¹¹

La guerre dont on attend la bataille décisive après laquelle "il ne demeure plus// Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus, "(vv.81-82) est donc plutôt le fait des chevaliers romains, incarnation vivante du pouvoir politique. La double fiction, ou plutôt la seule fiction à double visage (trait baroque par excellence) rend compréhensible un conflit qui pourrait apparaître irrationnel puisque les deux groupes sont "jointés par tant et tant de noeuds" (v.289) qu'une telle haine semble inconcevable; les intérêts globaux de classe ne sont pas obligatoirement identiques à ceux des membres

constituant cette classe, comme les intérêts à long terme de la "nation" ne correspondent pas forcément avec ceux de la classe dirigeante. La notion d'Etat peut pallier cette difficulté en assumant la fonction de représenter les intérêts confondus de la classe dominante et de la "nation".

Le premier visage de la fiction (deux peuples et deux Etats) empêche que le problème du pouvoir politique puisse être escamoté: l'un des deux Etats et le pouvoir politique du "peuple" qu'il incarne doit disparaître. L'autre visage de la fiction, qui tout en niant le premier est fondé sur celui-ci, met au centre de l'intérêt une lutte non seulement pour le pouvoir politique mais pour définir le caractère de ce pouvoir. Le premier pose la question: "A qui revient le pouvoir (l'Etat)?", le second, celle-ci: "Quel doit-être le caractère du pouvoir (de l'Etat)?".

La fiction à double visage souligne le caractère illogique (impraticable) de la logique de la fusion par la voie des alliances matrimoniales parce que celle-ci ignore les deux précédentes questions, pourtant tragiquement réelles. Mais cet illogisme trouve sa logique dès que l'on postule comme réel ou réalisable un Etat "idéal" détenant lui même le pouvoir politique au nom d'une "nation" postulée elle aussi comme distincte de l'un et de l'autre groupe, et peut-être même des deux "nations" devant fusionner.

Les indications "providentialistes" sur la cause et la finalité de la guerre renvoyant à l'idéologie sous-

-tendant et l'Enéide et l'oeuvre de Tite-Live sont conformes à l'esprit de la première question. L'Etat des chevaliers romains, conquérants par définition suit - selon Sabine - "l'arrêt des dieux" quand il veut "s'accroître". Vu sous le rapport de cette nécessité, le moment choisi pourrait être interprété comme la manifestation du hasard si la question des alliances appartenait au domaine exclusivement privé. Le rapprochement des deux événements auquel procède Camille introduisant sans le dire explicitement une relation de présupposition réciproque entre "union des rois" et "désunion des familles" mais aussi entre "union des familles" et "désunion des rois" élève à un niveau éminemment collectif la problématique des alliances, situe d'emblée la genèse et l'enjeu du conflit dans le monde des hommes et prépare ainsi l'argumentation rationaliste et politique du dictateur qui, formulant aussi clairement que possible la raison de la guerre:

"... si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les
nôtres." (vv. 303-304.)

passé de la première question à la seconde. Mais pour le faire, l'auteur doit développer le second visage de la fiction, celui de la guerre civile.

Face à la vision romaine aristocratique de supériorité naturelle prônée d'abord par Julie,¹² douloureusement ressentie par Sabine puis exprimée avec orgueil et

espoir par le vieil Horace pour lequel tout ce qui n'est pas romain est étranger, inférieur, "âme commune" et tout ce qui est inférieur, c'est-à-dire "tout l'univers" doit trembler "dessous ses lois", face à cette vision romaine, la vision albaine - telle qu'elle se dégage de la proposition du dictateur - représente quelque chose de qualitativement différent. Sans nier l'existence de deux groupes distincts jusqu'à être rivaux ("Que chaque peuple aux siens attache sa fortune" v. 308.) le dictateur utilise le terme de peuple aussi dans un sens global renforcé par le terme de sang ("Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes": v. 291.) contestant ainsi l'élément fondamental de l'idéologie de l'autre groupe (cf. Julie à Sabine: "Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance" v. 64.)¹³ justifiant en même temps le droit du sien à prendre éventuellement le pouvoir politique. Notons tout de suite, et cela s'ajoute aux asymétries, que le trait polémique du discours du dictateur vise plus bas que celui du roi. Ce qui est visé c'est, pour ainsi dire, l'esprit omniprésent du monde des "chevaliers romains". En fait, ce discours rapporté par Curiace fait partie de la réplique de celui-ci à la profession de foi de Camille absolument conforme à l'esprit aristocratique signalé, pour lequel "vaincu" et "esclave" sont synonymes (vv.231-232).

Ce n'est donc pas en qualité de substitut d'un roi, incarnation du pouvoir politique d'un groupe dirigeant

(d'une Cité-Etat) que le dictateur s'adresse aux "Romains" mais bien plutôt comme représentant désigné de ceux qui s'estiment être les constituants d'un "peuple" en voie de naissance mais menacé de l'extérieur, et que les alliances n'ont pas encore soudé au point de rendre évident à tous la nécessité d'un Etat qui soit l'émanation de cette entité et non celui d'un de ses constituants.

Ce groupe moins structuré et de contours moins nets auquel la lutte armée a été imposée par l'Etat (expression des intérêts généraux) de l'autre groupe s'est vaillamment battu mais le sentiment de consanguinité et celui de sa faiblesse en cas de victoire finale pour tenir tête aux "ennemis communs", lui fait chercher une solution qui serait plus avantageuse pour chacun des deux groupes et pour l'entité commune qu'ils constituent, indépendamment de la réponse à donner à la question de savoir: "A qui revient le droit de détenir le pouvoir politique?".

Une telle solution exige pour préalable que l'autre parti reconnaisse la consanguinité, accepte de faire partie du "même peuple", et que sur cette base il oublie le traditionnel "droit du vainqueur". Tout cela se concrétise dans un traité en bonne et due forme garantissant l'égalité sociale "des guerriers si braves" (v. 311.) du parti perdant à condition qu'ils acceptent "la loi du plus fort" (v. 310), avec aussi une restriction non négligeable: "sans autre rigueur/Que de suivre en tous

lieux les drapeaux du vainqueur" (vv. 314-315) et plus qu'un souhait concernant le caractère de l'Etat après le combat singulier: "Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un empire". (v. 315.)

Nous pouvons dire en résumant que la conscience de soi des chevaliers romains éveillée par la guerre refuse ou fait abstraction de toute consanguinité avec un autre groupe en tant que tel, - l'étranger commence aux frontières de leur groupe - et qu'ils se croient auto-suffisants par la volonté des dieux, face à l'univers entier. Le groupe albain au contraire croit avoir absolument besoin de l'autre groupe: par le sentiment de ne pas pouvoir se suffire à lui-même, il craint de commettre un suicide en détruisant l'autre parti. Il est condamné à être rationaliste, humaniste et de bonne foi jusqu'à la crédulité il est condamné à réfléchir dans un cadre albo-romain. Serge Doubrovsky n'a pas entièrement tort de trouver la peur et l'impuissance du côté albain,¹⁴ (pp.143-146) bien qu'il ne s'agisse pas de la peur de mourir en étant tué, mais de mourir en tuant, ou autrement dit, de périr par la destruction de l'autre. Ce n'est pas face aux Romains mais face à l'univers que se manifeste le sentiment de la faiblesse et de l'impuissance dans la conscience albaine: en fait ce sont eux qui sont devant les portes de Rome et non l'inverse.

On pourrait dire que le groupe albain - malgré sa force notamment militaire - est psychologiquement

dépendant du groupe des chevaliers romains en raison de leurs attitudes respectives face à l'univers. Faut-il donc s'étonner de pouvoir découvrir dans l'attitude et le comportement de Curiace le reflet des limites de l'action du groupe qu'il incarne sur la scène et dont il est le représentant selon la fiction?

Il accepte avec résignation et même avec une nuance de plaisir l'idée de se voir sujet de Rome tant que cette Rome se confond avec la collectivité désirée (empire) préconisée par le dictateur mais la résignation tourne au désespoir quand il constate qu'Horace ira déployer tous ses efforts pour faire triompher "Rome et l'Etat" tels qu'ils sont, ou du moins mourir d'une mort exemplaire, mourir en maître. La raison du désespoir de Curiace ne peut pas être la crainte de voir éventuellement mourir le frère de son amante (il est persuadé de sa victoire) mais bien plutôt l'attitude intransigeante de celui-ci, laquelle ne lui laisse pas d'autre voie que d'en souhaiter la mort ou d'accepter l'asservissement (v. 391.) des Albains et non leur union avec les Romains. Mais le "patriotisme" dur et pur d'Horace acculant Curiace à ce choix impossible n'est pas non plus une donnée en-soi dont le pourquoi devrait échapper à l'examen. Et cet examen nous ramène à la problématique du traité et des asymétries structurelles.

Si l'esprit et la lettre de ce traité peuvent être mis en pratique, même le groupe perdant, menacé de

l'extérieur aussi bien que l'autre, deviendra nécessairement gagnant selon la logique "rationnaliste" ("Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes" v. 287.) et "humaniste" ("Pourvu qu'à moins de sang nous voulions...

apaiser" l'ambition "de commander aux autres" v. 305, v. 303) du dictateur. L'objectif du dirigeant albain de transformer la guerre néfaste en guerre constructive répond à l'aspiration de toutes les figures albaines, Flavian compris. La façon d'opposer un Etat territorial ("Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un empire" v. 315), dans lequel vainqueur et vaincu trouveraient également leur compte, à une Cité-Etat vainqueur mais affaibli, montre bien qu'ils ont besoin des Romains pour assurer leur propre avenir, ils respecteraient donc le traité dans le cas de leur victoire. Dans le cas contraire la seule garantie de l'unification à l'amiable bien faible d'ailleurs mais à laquelle ils veulent croire, est le fait que "nos filles sont vos femmes" et "Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux" (Dictateur: v. 287, 289.) ...relations familiales unilatérales basées exclusivement ou essentiellement sur les mariages des Albaines (Sabine(s)) avec des Romains. Curieusement, l'univocité de ces relations est encore accusée par le mythe de la conception de Romulus, fils de Rhea Silvia, vestale albaine violée par le puissant dieu Mars.

Mais, en conséquence des différentes asymétries déjà signalées et de l'univocité des relations matrimoniales,

le traité en apparence équitable n'implique pas les mêmes conséquences pour les deux groupes: la défaite pour les Romains signifierait la rupture d'une continuité, la destruction ou tout au moins la dévalorisation d'une structure complètement hiérarchisée (la perte du trône pour Tulle, la disparition du sénat ou sa subordination au dictateur devenu doublement roi -empereur-), tandis que pour les Albains, il ne s'agirait que d'oublier ce "semi-Etat" que représente la fonction provisoire et extraordinaire de Dictateur. Il serait donc logique que le roi refuse les propositions du dictateur, mais l'aspiration à la paix l'emporte sur la haine réciproque soulevée par la question "Qui commande à qui?". - "Notre discorde expire" (v. 316.) et "l'offre s'accepte" (v. 323) - raconte Curiace, et insiste sur la sérénité régnant dans les deux camps comme si le désir de la paix avait réellement relégué la question du pouvoir à l'arrière plan. Dès que la guerre s'arrête et que la perspective de l'asservissement brutal d'un groupe à l'autre est éliminée, la fusion matrimoniale des deux groupes reprend son cours.

Dans le microcosme théâtral, la deuxième phase du processus de l'union des deux familles, entamée avant la guerre mais empêchée par celle-ci d'aboutir, semble pouvoir être concrétisée dans les faits: les noces sont prévues pour le lendemain du combat des guerriers. Cependant, ce bel équilibre matrimonial, en introduisant Curiace dans la famille des Horace, perturberait, par la disposition des

fonctions sociales et théâtrales, la structure intérieure de cette famille. Ayant les deux fonctions de destinataire (de Camille) et de destinateur (de Sabine), Curiace s'insérerait solidement entre le Vieil Horace et Horace, ce qui pose, quoi qu'on n'en parle pas, la question de l'égalité entre les deux "amis et parents". Cette perturbation pourrait être très grave en cas de victoire albaine dans tous les domaines. Horace est donc personnellement concerné: la perte de l'Etat signifierait, pour lui, une dégradation aussi dans la famille; il ne pourra donc pas prendre le risque de laisser à d'autres le soin de décider du sort de l'Etat.

Rappelons-nous les dernières paroles de Camille dans le premier acte:

"Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères" (vv. 843-
-844.)

Au début du deuxième acte, les combattants seront déjà choisis.

N O T E S

1. Souvent, on explique l'aspect fratricide de la guerre "patriotique" par des contingences historiques: et Bernard MASSON (Horace, Paris, Nouveaux Classiques Larousse, 1964. p. 19) et Georges COUTON (Théâtre complet de Corneille, tome I, Paris, Garnier, 1971., p. 817.) font référence à la situation délicate d'Anne d'Autriche dans la guerre contre l'Espagne.

Tout le livre de Luis HERLAND (Horace ou naissance de l'homme, Paris, Minuit, 1952.) est conçu dans la perspective du patriotisme: "...Horace s'estime obligé de préférer à toute chose sa patrie, il ne tolère pas la malédiction de sa soeur" (p. 72-73). Jacques MOREL (A propos du plaidoyer d'Horace, dans *The Romanic Review*, vol. II., February, 1960) qui nous donne une analyse très profonde (et reprise par beaucoup d'exégètes) de l'attitude d'Horace au V^e acte, ne songe même pas à envisager la pièce autrement qu'une pièce patriotique: "... en servant sa patrie, Horace se rend un culte à lui-même" (p. 30).
2. Serge DOUBROVSKY, Corneille et la dialectique du héros, Paris, Gallimard, 1963, p. 183.

3. Georges Lukács dit la même chose à propos de Shakespeare, en 1911. cf.: LUKÁCS György, Ifjúkori művek, (Oeuvres de jeunesse) Budapest, Magvető, 1977, p. 484.
4. Thomas G. PAVEL, La syntaxe narrative des tragédies de Corneille, Paris, Klincksieck-Editions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 47-54.
Mitchell GREENBERG (Classicism and Female Trouble, Romanic Review, May, 1983.) a en fait une position très proche de celle de PAVEL: "A man is changed into an ideal... which, in turn, is recuperated as the reflection of the dominant ideology of the State." (p. 277).
5. André STÉGMANN, L'héroïsme cornélien, tome II, Paris, Armand Colin, 1968, p. 288.
6. *ibid.* p. 279-301.
7. *ibid.* p. 319.
8. GYÖRY János, A francia dráma kialakulása (La formation du drame français), Budapest, Akadémia, 1979.p.130.
9. cf. Marcel ODON, L'organisation formelle et sémantique de l'univers des personnages - Tragédies et tragicomédies de P. Corneille. in: Les voies de la Création Théâtrale; Théâtre-Histoire-Modèles, réunis par Elie Königson, Paris, CNRS, 1980, p. 227-261.
Malgré le fait qu'il n'analyse pas les personnages "négligeables", il présente des suggestions très intéressantes.

10. On sait que depuis le XVI^e siècle déjà les idéologues de la noblesse fondent la supériorité de cette classe sur ses origines franques (voir entre autres: Claude Gilbert DUBOIS, Celtes et Gaulois au XVI^e siècle, Paris, Vrin, 1972.) Or, en combattant ces théories Charles LOYSEAU utilise dans son Traité des Seigneuries (Paris, Vve L'Angelier, 1613.) un argument pour le moins troublant: "La différence des Franks et des Gaulois est de longtemps abolie... Et certes la remarque différente des Franks et des Gaulois eust esté aussi pernicieuse à cet Estat, qu'à Rome celle des Romains et des Sabins" (p. 99.).
11. C'est dans ce sens qu'on peut parler de l'opposition entre individu et collectivité à la condition de distinguer des degrés.
12. La mise en scène de Jean-Pierre Miquel, pendant la saison 1971/1972, a particulièrement mis en relief cette relation entre Julie et Sabine dans la première scène.
13. Il est à noter que les éditions paucres entre 1641 et 1656 comportent encore une variante moins parlante: "Que si dedans nos murs...". La correction renforce donc la polémique entre les deux idéologies.
14. Ici aussi, la variante définitive va dans le sens de la clarification juridique; cf. "Que le parti plus faible obéisse au plus fort" (vv.1641-1656)

LÁSZLÓ SUJTÓ.

CORRESPONDANCES DANS "CORRESPONDANCES"

Publié pour la première fois en 1857, mais élaboré sans doute pendant très longtemps¹, le sonnet de "Correspondances" a fait le sujet d'innombrables études, en France comme ailleurs. Quoique vieux de plusieurs décennies, les travaux de Marcel A. Ruff², de Jean Pommier³, de Jean Prévost⁴, d'André Ferran⁵, de Lloyd James Austin⁶ et d'autres constituent toujours des synthèses inégalées de l'univers poétique de l'auteur des *Fleurs du Mal*, tout en fournissant des analyses détaillées et des points de vue très fructifiants pour l'intelligence de ce poème. Il serait donc futile que de vouloir prétendre apporter une série de nouveautés tout à fait inédites à propos de la pièce IV du recueil. Je me bornerai donc à examiner, dans le micro-univers tissé de relations extrêmement serrées de ce poème, les correspondances d'ordre phonologique, syntaxique et sémantique qui sous-tendent - et ajoutent à - sa signification générale, et dont certaines, à mon sens, n'ont pas encore été suffisamment mises en lumière, ensuite, je tâcherai de formuler quelques conclusions relatives à la fonction que ce sonnet assigne à la poésie

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.*


*Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*


*Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants.*

*Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens*

La métaphore par laquelle débute le poème établit un rapport d'équivalence entre deux substantifs dont le rapprochement paraît assez contradictoire au premier regard. Les oppositions entre les deux termes sont de plusieurs ordres. Elles sont d'abord morphologiques: un nom au féminin précédé d'un article défini s'oppose à un autre au masculin, précédé d'un article indéfini. Elles sont aussi sémantiques: le mot *la Nature* renvoie à une entité organique existant indépendamment de l'homme, tandis que *temple* est une chose inorganique et de construction humaine. (Notons que ce dernier est un terme général désignant en principe toute sorte de lieu de culte: en raison de l'absence de toute précision supplémentaire par la suite, on peut conclure qu'il s'agit ici d'un édifice permettant de communiquer avec une réalité supérieure, qui n'est pas forcément une divinité.) Le contraste est flagrant aussi du point de vue phonétique: aux voyelles orales du premier terme s'opposent les nasales du second. C'est pourtant à ce niveau que l'idée de l'identité de ces deux notions est rendue plausible: si l'on considère le lieu d'articulation des voyelles, on constate que le passage du premier terme au second n'est pas brusque: aux deux voyelles antérieures ([a], [a]) succèdent deux médianes ([y], [æ]), suivies d'une voyelle postérieure [ɔ]. En outre, dans les deux cas la syllabe accentuée comprend une voyelle allongée et commence par un [t], et le lien entre les deux termes s'établit par l'intermédiaire du [t] de la copule *est*, c'est-à-dire du mot créateur de la métaphore. Remarquons encore que la reprise de la consonne d'attaque [t] du premier mot à la fin de l'hémistiche contribue aussi à donner une certaine cohésion à cette métaphore.

Le syntagme *vivants piliers* fait disparaître définitivement la contradiction entre les deux noms du premier hémistiche en opérant leur fusion dans le cadre de cette personnification dont les deux termes sont liés de point de vue sémantique aux substantifs de la métaphore initiale (*vivants* renvoie à *Nature*, *piliers* à *temple*), ce dernier rapport étant

renforcé par la reprise des consonnes [p] et [l] dans le mot final du vers. Le rythme du vers change après la césure: l'équilibre des deux séquences anapestiques du premier hémistiché se brise, et la figure  imprime au mouvement du vers une accélération qui est cependant aussitôt ralentie par l'apparition rapide (et inévitable, bien entendu) de l'accent renforcé à la fin du second hémistiché, après une seule unité brève ([pʀijé]). Aussi l'attention du lecteur (ou de l'auditeur) reste-t-elle suspendue à la fin de ce vers non seulement à cause de l'inachèvement de l'énoncé (rejet du prédicat dans le vers suivant), mais aussi pour des raisons d'ordre prosodique: les deux accents rapprochés, tout en mettant en valeur les deux derniers mots du vers, marquent encore la suspension de la pensée par ce «freinage» brusque.

L'enjambement dans le deuxième vers met évidemment en relief le prédicat, c'est-à-dire que les *vivants piliers* émettent des «messages». Le fait qu'un acte de communication a lieu y est souligné par des moyens prosodiques. Dans le premier hémistiché, la figure rythmique est assez insolite: l'accent posé sur la première syllabe prolonge encore en quelque sorte la lenteur du tempo introduite à la fin du vers précédent, tandis que le mouvement ne s'accélère que provisoirement par la suite, ralenti par la syllabe longue dans *parfois*. En plus, la mélodie provenant d'une succession tout à fait régulière de voyelles et de consonnes dans le premier vers disparaît complètement: on compte ici 10 consonnes contre seulement 6 voyelles, et la rencontre de deux et même de trois consonnes crée une dysharmonie qui contraste singulièrement non seulement avec le vers précédent, mais aussi avec le second hémistiché du vers 2. Dans ce contexte, les mots se référant à l'émission de ces messages traduisent donc par leurs formes phoniques que ceux-ci sont effectivement difficiles à comprendre. Remarquons aussi le rôle des trois [ʀ] dans le premier hémistiché: étant donné qu'en fin de syllabe cette consonne tend à fermer et à allonger la voyelle qu'elle suit, sa réitération crée une tension croissante en raison du changement du degré d'aperture des voyelles précédentes: la première [ʀ] suit un [a] très ouvert; le deuxième, un [ɔ] déjà moins ouvert; le troisième, un [i] très fermé. Cet arrangement imprime au vers une élévation progressive de la tonalité et de la tension, qui culmine à la césure, et cesse brusquement après: l'harmonie rythmique se rétablit (, comme au début de premier vers) dans le second

hémistiche (la phrase se terminant ici), aussi bien que la proportion égale des voyelles et des consonnes. En plus, la dissonance du premier hémistiche se trouve atténuée par la reprise d'un certain nombre de phonèmes dans le second, en particulier par celle du [l] à la fin du vers (qui fait écho non seulement à la première consonne de ce vers, mais aussi à celle du premier), celle de toute la séquence [par] dans *paroles*, celle, presque symétrique, du [f] de *parfois* dans *confuses*, etc. Ces paroles sont donc confuses, comme celles que l'on entend mal dans un temple quand on est loin du prêtre, ou comme le bruissement de feuillages agités par le vent, que l'on prend souvent pour des murmures ou des chuchotements humains (reprise du [s] et de sa variante sonore [z]).

Cependant ces paroles doivent être adressées à quelqu'un, le message doit avoir un destinataire: l'apparition de *l'homme* au début du vers 3 n'est pas ainsi inattendue du tout. Sémantiquement, ce mot se rattache aux deux termes de la métaphore initiale (la *nature*: le cadre où il vit; le *temple*: le lieu où il communique avec l'au-delà); du point de vue phonétique, on y remarque la reprise inversée du couple [ɔl] de *paroles* à la fin du vers précédent. L'accent sur ce mot se trouve renforcé par l'élision du [ə], qui allonge la voyelle [ɔ], tout comme dans le cas de *passé*. L'homme et son action sont ainsi mis en vedette par ces accents très forts. Ce segment est suivi de trois groupements anapestiques (˘ ˘ ˘), où pour des raisons syntaxiques la césure médiane tend à s'effacer. Les trois [ə] successifs (deux syllabes brèves suivant une syllabe longue accentuée) marquent la facilité et la familiarité avec lesquelles l'homme se meut dans son univers. Remarquons à ce propos la symétrie de la construction phonique de ce vers: on dirait que la seconde partie est un miroir presque parfait de la première:

l' o m i p a s a t r a y e r d e f o r e d a s s é b o l

Du point de vue sémantique, *forêts* se rattache à *Nature* et à *vivants* *pilliers*; quant à *symboles*, ce mot est relié à *paroles* non seulement par la

rime, mais aussi par des affinités sémantiques: les confuses paroles et les symboles véhiculent des messages secrets et mystérieux qu'il appartient à l'homme de déchiffrer. Ajoutons encore que le groupe nominal *forêts de symboles* (où l'oscillation des voyelles [ɔ] et [ε] donne de la cohésion aux éléments de ce syntagme) se rattache encore à la métaphore initiale du poème (les symboles des cultes religieux).

La structure du quatrième vers est presque identique sur tous les plans à celle du précédent. Les accents sont également répartis: l'alexandrin se divise en quatre groupements anapestiques. La césure médiane tend aussi à disparaître. Le prédicat verbal y est mis en vedette par des rencontres de consonnes (deux sourdes, puis deux sonores). Dans chacun de ces deux couples de consonnes, on observe un fort degré d'écart des points d'articulation; cependant, dans le premier cas le mouvement va d'avant en arrière (de [p] à [s]); dans le second, d'arrière en avant (de [ʀ] à [v]). Après ces moments de tension, une sorte de détente s'opère aussitôt par la reprise de [v] dans *avec*.

Du point de vue syntaxique, on trouve le même schéma «classique» dans les deux derniers vers de la première strophe (sujet + verbe + complément), que sous-tend la régularité métrique. Comme dans le vers précédent, l'oscillation des voyelles assure aussi dans le dernier vers la cohésion du groupe *des regards familiers* ([e a a a i e]). Notons encore, en dehors de l'écho dans le mot *familiers* du couple [11] de *Qui l'observent*, et de la reprise de bon nombre de sons dans les trois derniers groupements anapestiques, le lien sémantique entre *observent* et *regards*, que renforce la répétition du [ʀ] allongé et accentué du premier comme consonne d'attaque et consonne finale du dernier.

Le second quatrain est constitué d'une seule phrase, où une proposition comparative occupe les trois premiers vers, ne réservant que le quatrième à la principale. Celle-ci est valorisée par le fait que son apparition est retardée dès la fin du premier vers, où la subordonnée pourrait se terminer en effet: le vers 2 y ajoute un complément qui, syntaxiquement, n'est pas indispensable, et le rejet assez insolite de l'adjectif *vaste* qualifiant le nom *unité* au début du troisième vers augmente encore l'effet de suspens.

Dans le premier vers, le mot *écho* se rattache également aux deux termes de la métaphore initiale: le phénomène de réflexion du son peut se produire à un site naturel aussi bien que dans une grande salle. L'effet

sonore qui y est décrit se traduit au niveau phonétique par la succession de [ɔ]. (six fois, si l'on y compte aussi la semi-voyelle [w], dont trois fois précédé de la même consonne [k]). Ces [ɔ], soigneusement espacés dans les trois premiers groupes rythmiques, se confondent effectivement dans le dernier mot du vers, où aucune autre voyelle ne se trouve plus entre eux, tel un écho qui reproduit seulement les sons dominants d'un cri. Remarquons aussi la relative fréquence des [ə] qui, de timbre peu distinct et assez proches des [ɔ] quant à leur point d'articulation, se cachent à l'ombre de la voyelle dominante. Les seules deux voyelles hautes et fermées ([e] et [i]) mettent en vedette au milieu du vers le mot le plus important. L'agencement symétrique des phonèmes entraîne que tout le second hémistiché fait pour ainsi dire écho au premier: reprise du couple [kɔ] de *comme* dans la première syllabe du mot final, répétition légèrement altérée de toute une série de sons de *de longs échos* [dɔlʒzekɔ] dans la séquence *de loin se confondent* [dɔlwɛsɔkɔ], etc.

Le deuxième vers complète et précise la signification du précédent: ces divers échos confondus constituent néanmoins une unité. Nous voilà arrivés au mot-clé de tout le poème: l'idée de l'unité est en effet le *leitmotiv* de "Correspondances", introduite dès la métaphore du début affirmant l'unité de la création. Quant aux deux adjectifs précédant le substantif, remarquons qu'ils sont des synonymes par l'un de leurs sens respectifs (tous les deux signifient aussi «obscur»), tandis que *ténébreuse* signifie aussi «mystérieuse», et *profonde* veut encore dire «éternelle» ou «fondamentale». Leur choix est donc très motivé pour illustrer l'union possible d'éléments apparemment dissemblables. Ce caractère semi-complémentaire des deux adjectifs est sous-tendu par leurs formes phoniques respectives: répétition du groupe consonantique [br] sous forme de [pr], la perte de la variante sonore [b] étant compensée par la sonorisation du [t] en [d] d'une part, mais opposition des voyelles fermées et hautes de *ténébreuse* et des [ɔ] ouverts et graves de *profonde*, de l'autre. Mise à part la préposition *dans*, qui est encore un écho inversé des deux derniers sons du vers précédent ([d] + voyelle nasale), et du mot *profonde* qui est, si j'ose dire, une sorte de rime batelée égarée de *confondent*, la sonorité du deuxième vers (prédominance de voyelles hautes) est toute différente du premier vers (prépondérance de voyelles basses), ce qui renforce aussi la position centrale et l'importance

capitale de ce vers dans le poème entier.

L'adjectif *vaste*, qualifiant le substantif *unité*, est valorisé non seulement par son rejet au début du vers suivant, mais aussi par sa singularité phonique: les deux consonnes de la syllabe accentuée [v] et [s] n'auront pas d'homologues dans le vers, tandis que [t] sera repris justement dans les mots auxquels cette unité est comparée. Cette unité est donc si vaste qu'elle peut même embrasser des notions aussi contradictoires que «nuit» et «clarté»: et effectivement, *clarté* s'associe à *unité* par la rime, tandis que la séquence *nuit et* [nɥite] contient tous les sons (et toutes les lettres) du comparant.

Le dernier vers du second quatrain formule la célèbre thèse de la complémentarité réciproque des sensations diverses. Le rôle capital que les parfums jouent dans *Les Fleurs du Mal* est mis en relief non seulement par la position que ce mot occupe dans l'énumération, mais aussi par le fait que son apparition est tout à fait inattendue, étant donné que les vers précédents étaient consacrés uniquement à la description d'impressions sonores et visuelles. Outre les dispositions particulières du «plus grand poète olfactif de la littérature française»⁷, cet attachement aux parfums comme motifs conducteurs en poésie et comme véhicules de la mémoire ou de l'imagination tient peut-être aussi à une volonté d'élargir l'arsenal poétique par un emploi méthodique de cette ressource plus ou moins nouvelle, d'autant plus que les effets visuels et sonores ont toujours été suffisamment exploités en poésie, et qu'ils constituent déjà le domaine propre d'autres arts, la peinture et la musique. (Dans leur effort de solliciter simultanément tous les sens des spectateurs, les dramaturges du théâtre symboliste iront jusqu'à faire injecter divers parfums parmi l'auditoire...) La strophe se clôt par un écho lointain du premier vers (reprise des voyelles [e] et [o]). La rime souligne encore l'importance de la précision qu'apporte le dernier vers: les sons et les autres sensations ne se confondent pas simplement, mais sont les éléments indissociablement liés d'un ordre supérieur.

Les deux quatrains sont en effet «les deux miroirs d'une même image, ou miroirs l'un de l'autre»⁸: le premier, formulant la théorie swedenborgienne ou fouriériste des «correspondances verticales»⁹ constitue une espèce de «fondement idéologique» servant de justification au second, qui affirme l'existence de «correspondances horizontales» dans l'univers sublunaire. Les deux tercets seront la démonstration de cette

dernière thèse, et contiendront en même temps les conclusions que l'on peut tirer, dans le domaine esthétique, de la doctrine des correspondances universelles.

Le début du premier vers du premier tercet introduit la sensation olfactive initiale autour de laquelle s'organiseront toutes les autres perceptions et associations. Les mots porteurs de sens y sont valorisés non seulement par les deux accents consécutifs sur *parfums frais*, précédés de quatre unités brèves, mais aussi par la reprise inversée du couple consonantique [pf] du premier mot dans le second; la rencontre de ces deux consonnes d'un fort écart des points d'articulation rompt la succession jusque-là harmonieuse des voyelles et des consonnes. On notera également l'oscillation [re-er] dans *frais* et *chairs*; les trois termes de cette première «correspondance» se trouvent ainsi étroitement reliés par leur forme phonique. La reprise presque symétrique de l'article indéfini *des*, la répétition de la consonne [d] dans le dernier mot du vers (les deux [d] sont disposés symétriquement aussi dans le second hémistiche, chacun étant précédé et suivi de deux voyelles) préparent l'apparition de l'adjectif *doux* en tête du second vers. Remarquons aussi les changements du degré d'aperture et du point d'articulation dans les voyelles suivant les [d]; après les [e] fermés et antérieurs et l'[ā] postérieur et très ouvert, l'[u] fermé et postérieur crée une forte tension, due à l'écart, au début du deuxième vers. Faisant écho à *chairs*, l'adjectif *verts* qui introduit le second hémistiche reprend tous les phonèmes de *frais* (avec sonorisation du [f] en [v]), et occupe une position symétrique par rapport au premier. *frais* précède immédiatement la césure du premier vers, tandis que *verts* suit celle du deuxième. En outre, le nom que celui-ci qualifie (*prairies*) contient également le couple [re]. La figure rythmique des deux hémistiches du deuxième vers est parfaitement identique: 2 X 2 0 0 0 0 2.

L'équilibre des deux premiers vers vient aussi de l'agencement symétrique des voyelles hautes et basses: aux 4 voyelles hautes et 2 voyelles basses du premier hémistiche du premier vers répondent les 4 voyelles basses et 2 hautes du second, tandis que dans le deuxième vers la proportion des voyelles hautes et basses est de 1 à 5 dans le premier hémistiche, de 5 à 1 dans le second. L'équilibre de la syntaxe et du rythme, aussi bien que la reproduction constante de phonèmes dans les termes qui sont rapprochés les uns des autres au niveau de la signification donnent aux deux premiers

vers du premier tercet une étonnante cohésion, susceptible de rendre plausible les relations établies entre des choses apparemment très éloignées.

Remarquons, à propos de ces célèbres synesthésies si souvent commentées, la gradation par laquelle elles sont «offertes» au lecteur: en réalité, le premier vers ne contient pas une synesthésie proprement dite, mais une comparaison, ou tout au plus une métaphore, la tension sémantique étant minime entre les deux termes: il existe effectivement des parfums *frais*, et ce même adjectif peut accompagner à la rigueur le mot *chairs*. L'écart grandit ensuite avec la synesthésie du premier hémistiché du vers suivant: l'adjectif *doux* peut en effet qualifier un parfum et le son des hautbois; cependant il a des sens différents dans les deux cas. Deux domaines sensoriels sont ici reliés par l'adjectif qui constitue pour ainsi dire un pont entre les deux. La rupture se consomme dans le second hémistiché du deuxième vers, puisque, bien entendu, le mot *verts* ne peut normalement se rapporter à des parfums. Le passage d'une perception à l'autre s'opère donc brusquement: on dirait que l'image suscitée par la sensation olfactive est tellement forte qu'elle tend à refouler celle qui l'a déclenchée.

Le tiret, au début du troisième vers, marque un moment de suspension qui se traduit au niveau de la prosodie par une légère altération, au regard du vers précédent, de la figure rythmique dans le premier hémistiché (~~~~

~~~~). L'équilibre est ensuite rétabli par la «rectification» du schéma rythmique après la césure, aussi bien que par le fait que du point de vue syntaxique ce vers se laisse découper en quatre unités également importantes. L'allitération des [r] (un dans chacune des unités) et la répétition presque symétrique du couple consonantique [tr] créent aussi une certaine stabilité dans le mouvement de ce vers. Contrairement aux adjectifs renvoyant à des impressions sensorielles concrètes des deux vers précédents, ceux du troisième traduisent plutôt des sentiments éveillés par des sensations<sup>10</sup>. Remarquons, à ce propos, le rôle des équivalences (et oppositions) binaires et ternaires dans les tercets: les synesthésies établissent trois équivalences binaires entre les diverses sensations; trois sensations s'opposent à trois sentiments; ceux-ci comme celles-là renvoient également aux deux termes *esprit* et *sens* dans le vers final du poème (j'y reviendrai un peu plus loin), où leur rapprochement efface définitivement toute opposition. En outre, il existe des oppositions

binares entre les adjectifs du troisième vers d'une part, et ceux des vers précédents de l'autre: *corrompus* s'oppose à *frais* dans le sens de «altérés» ou «en décomposition»; aux sons doux des hautbois répond une musique triomphante; quant à *verts* et *riches*, il faut admettre que toute opposition de cette espèce risque malheureusement d'être trop forcée... Force est de constater néanmoins que le jeu de ces figures binaires et trinaires cadre parfaitement avec la structure des tercets: 2 x 3 vers.

Il suit de la structure même de ce genre à forme fixe qu'une rime du premier tercet reste nécessairement en suspens; cette attente, pareille à «un dolgt levé» (Aragon), est comblée dans le premier vers du second tercet, où l'écho aux deux [s] du mot *expansion* de leur variante sonore dans *choses* [ʃozaz] renforce encore la tension avant l'apparition de la rime. Ainsi, certaines expériences (ou combinaisons de sensations), en dilatant le champ de notre conscience, nous révèlent, selon le poète, la plénitude de l'absolu. Cette expansion se traduit aussi au niveau phonétique: le mot *ayant* [ɛjã] semble se dilater dans le vocable suivant, grâce à l'intrusion, à la place de la seule semi-voyelle [j], de trois consonnes d'un fort degré d'écart des lieux d'articulation, ce qui prolonge singulièrement la durée qui s'écoule entre la réalisation des deux voyelles.

L'énumération des matières aromatiques (notons surtout l'abondance des voyelles nasales [ɪ] et les rencontres de consonnes) imprime un mouvement extrêmement lent au vers 2 du second tercet. La césure médiane s'estompe pour des raisons syntaxiques, et le vers se divise en quatre unités trisyllabiques (4 séquences anapestiques). Ce ralentissement a pour effet de retarder la conclusion du sonnet, qui a lieu après une rupture provisoire de l'harmonie rythmique au début du vers final (عزيرى):

un phénomène auditif se produit inopinément dans ce monde des parfums. Le retour des groupements anapestiques après la césure, les multiples allitérations (en particulier des [t] et de leurs variantes sonores [d], la reprise du couple [sp], le retour presque symétrique de la majorité des voyelles du premier hémistiche dans le second sous-tendent, au niveau de la prosodie, la réalisation de l'union des contraires à la fin du poème. Cette alliance de *l'esprit* et des *sens*, lointain mais puissant écho de la métaphore du vers premier, constitue ainsi le dernier chaînon du réseau complexe des rapports complémentaires et réciproques.

\*\*\*\*\*

La thèse des correspondances entre les sensations et les sentiments, formulée dans les tercets, servira de justification à deux démarches poétiques: dans le premier cas, une sensation initiale déclenche spontanément des sentiments et des associations, qui constitueront la matière du poème. Dans le second, le mouvement est inverse: c'est un sentiment, un état d'âme ou une idée qui réclame l'expression poétique. Il faut alors faire appel à l'arsenal poétique, et trouver des moyens (les substances odoriférantes du second tercet sont en effet très recherchées et très artificielles) pour les traduire en sensations susceptibles d'éveiller le même sentiment ou le même état d'âme chez le lecteur<sup>11</sup>.

\*\*\*\*\*

La poésie, telle qu'elle est conçue dans le sonnet de "Correspondances" est d'abord création d'un ordre supérieur: elle permet de découvrir des rapports insoupçonnés entre des choses apparemment disparates, et de les faire entrer dans un univers relationnel. Elle enlève ainsi toute contingence aux éléments de la réalité extérieure, et les valorise.

Elle est aussi libération, dans le sens qu'elle soustrait la conscience à l'emprise des perceptions directes en opérant leur enrichissement, leur modification, voire leur métamorphose par le jeu des associations qu'elles suscitent, par le concours des sentiments et des souvenirs qu'elles éveillent, et par l'afflux des idées qu'elles font naître. Elle rend ainsi compte de la richesse, de l'unité et de l'extrême complexité de la vie psychologique en mettant en lumière les relations étroites entre sensations, sentiments et idées, aussi bien que leurs multiples interactions. Elle exige par conséquent la participation de la personnalité totale du poète dans le processus de création d'une part, et la mobilisation de toutes les facultés du lecteur, de l'autre. Elle permet ainsi de créer «des moments de l'existence où le temps et l'étendue sont plus profonds, et le sentiment de l'existence immensément augmenté»<sup>12</sup>. Elle fait donc accéder à la plénitude de l'être.

### Notes

---

1. BAUDELAIRE, *Œuvres complètes*, t. I. Texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois. Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, Paris, 1975.
2. RUFF, M. A., *Baudelaire*, Hatier, Paris, 1966.
3. POMMIER, J., *Dans les chemins de Baudelaire*, Librairie José Corti, Paris, 1945.  
*La mystique de Baudelaire*, Les Belles-Lettres, Paris, 1932.
4. PRÉVOST, J., *Baudelaire. Essai sur la création et l'inspiration poétiques*, Mercure de France, Paris, 1953.
5. FERRAN, A., *L'Esthétique de Baudelaire*, Hachette, Paris, 1932.
6. AUSTIN, L. J., *L'Univers poétique de Baudelaire*, Mercure de France, Paris, 1956.
7. PICHOS, C., dans BAUDELAIRE, *Œuvres complètes*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, Paris, 1975, p. 846.
8. ARAGON, L., *Du sonnet*, Lettres françaises, 4-2-1954.
9. AUSTIN, L. J., *op. cit.*; POMMIER, J.: *La mystique...*
10. Si l'on accepte de voir dans le premier vers du premier tercet l'évocation d'un corps «solide», on doit conclure que le sonnet est l'expression de l'intention baudelairienne de réaliser la synthèse des divers domaines de l'art: sculpture, musique et peinture. C'est de cette même ambition qu'il gratifie Victor Hugo dans son article de 1861: «La musique des vers de Victor Hugo s'adapte aux profondes harmonies de la nature; sculpteur, il découpe dans ses strophes la forme inoubliable des choses; peintre, il les illumine de leur couleur propre. Et, comme si elles venaient de la nature, les trois impressions pénètrent simultanément le cerveau du lecteur.» (*Œuvres complètes*, t. II, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, Paris, 1975, p. 132.)
11. Le rôle des correspondances entre sensations et sentiments dans la poésie baudelairienne a été minutieusement étudié dans l'ouvrage cité de L. J. Austin, sans que l'auteur se réfère expressément au sonnet en question.
12. BAUDELAIRE, *Journaux intimes*, dans *Œuvres complètes*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, Paris, 1975, p. 658.

OLGA PENKE

RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE: DEUX HISTOIRES UNIVERSELLES DES  
LUMIERES FRANÇAISES ET LEURS INTERPRÉTATIONS HONGROISES

Un des genres littéraires spécifiques du XVIII<sup>e</sup> siècle fut l'histoire "philosophique", désignée ainsi, déjà, par les contemporains. Sa particularité réside dans le fait qu'elle est créée par des philosophes qui ont comme objectif le plus important pour l'ouvrage historique le service de l'humanité par la vulgarisation scientifique et ainsi l'extension des connaissances utiles. Elle se distingue d'une part des productions historiques "érudites" qui excellent dans les recherches et la présentation critique des sources mais qui s'attachent aux détails et s'y perdent souvent, et d'autre part de l'histoire compilée, privée de toute conception historique originale.

Voltaire créa les premiers chefs-d'oeuvre dans ce nouveau type d'histoire, et ses histoires particulières /L'Histoire de Charles XII, roi de Suède, Le Siècle de Louis XIV/ ainsi que son histoire universelle eurent une influence profonde en Hongrie. Il critiquait souvent dans des écrits méthodologiques les genres historiques contemporains, ainsi dans ses Remarques sur l'histoire /1742/:

"Si on voulait faire usage de sa raison au lieu de sa mémoire, et examiner plus que transcrire, on ne multiplierait pas à l'infini les livres et les erreurs: il faudrait n'écrire que des choses neuves et vraies. Ce qui manque d'ordinaire à

ceux qui compilent l'histoire, c'est l'esprit philosophique: la plupart, au lieu de discuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfants."

L'écho le plus rapide en Hongrie de la manière d'écrire l'histoire "philosophique" est dû, d'après nos connaissances, à un philosophe-écrivain voltairien, le comte János Fekete qui fit l'éloge de Voltaire en 1764 pour avoir écrit une histoire universelle "philosophique":

"Le genre d'écrire l'histoire de M<sup>r</sup> de Voltaire inconnu avant lui, est le seul bon. Que nous importe en effet la sèche connaissance des dates, la ridicule gloire des Conquérants qui désolèrent la terre, la naissance et la mort de ces Souverains dont la vie est inutile à leur état /.../ Le tableau des moeurs est la seule chose que le Philosophe doit chercher dans l'histoire, son but étant de se rendre meilleur et plus éclairé, en acquérant la connaissance des différentes révolutions de l'esprit et du coeur humain. M<sup>r</sup> de Voltaire a rempli cet objet et supposé même qu'il se soit trompé sur certain fait, et sur certaine date, on lui doit toujours des temples pour avoir ouvert une route nouvelle et admirable qui conduit à la perfection."

L'exigence d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire se traduit dans maints ouvrages méthodologiques en France, à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>2</sup> En Hongrie, une telle préoccupation est reprise, mais avec un siècle de retard, et pour le rattraper, nos écrivains puisent dans des sources françaises. A partir des années 70, les écrivains hongrois éclairés traitent /quoique d'une manière dispersée/ des méthodes pour étudier l'histoire, dans des ouvrages historiques et littéraires, et dans des articles publiés dans les revues.

Un périodique mérite notre attention particulière, celui de József Pétzeli /Mindenek Gyűjtemény/ qui consacre en 1792

un "numéro spécial" aux questions méthodologiques de l'histoire. Vingt et un articles traitent des méthodes pour étudier l'histoire, qui proviennent d'une seule source: de L'Esprit des Journalistes de Irévoux, choix d'articles du périodique des jésuites publié en 1771.<sup>3</sup> Les journalistes français concurent l'objet de l'histoire et ses méthodes de la même manière que les historiens-philosophes. Les journalistes hongrois suivirent de près la source, mais ils effectuèrent aussi quelques changements dans les traductions: ils refusèrent d'accepter tout rapport entre la Bible et l'histoire où le journaliste français le suggéra, bien qu'ils fussent sensibles à l'idée de la Providence; ils atténuèrent le cosmopolitisme de leurs sources au profit de l'esprit national dans les articles traitant l'histoire contemporaine.<sup>4</sup>

Le choix d'articles de L'Esprit des Journalistes de Irévoux eut un rôle particulier dans l'influence de la réflexion sur l'histoire des Lumières françaises, présentant un recueil sur la manière d'écrire l'histoire. Pourtant ce sont deux histoires universelles qui eurent un écho remarquable et qui façonnèrent profondément la réflexion sur l'histoire en Hongrie: l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations de Voltaire et les Éléments d'histoire générale de Millot.<sup>5</sup>

Parmi les histoires universelles du siècle, l'Essai sur les mœurs de Voltaire occupe une place particulière: elle peut être tenue pour la première vraie histoire comparée des civilisations. Elle est réfutée par beaucoup d'historiens contemporains qui ne peuvent ou n'osent pas accepter sa manière d'écrire engagée, polémique, sa critique hardie de la

religion, ses conclusions audacieuses, mais sa méthode sert de point de repère pour tous ceux qui traitent un sujet historique.

Les Éléments d'histoire générale de Millot suivent de près la méthode /et souvent le texte/ de Voltaire. La destination particulière de ce "manuel d'histoire", rédigé pour les étudiants de l'Université de Parme, détermine la façon d'écrire de Millot: il s'efforce d'atténuer les hardiesses de Voltaire, et ses interprétations, ses nombreux commentaires sont partout très didactiques. Il donne une place plus importante à l'histoire antique que Voltaire. Son livre qui devient célèbre en peu de temps, est traduit en sept langues; sa conception philosophique est reconnue par les contemporains, car en dépit des nombreuses compilations, il offre une conception politique et philosophique unie.

Les deux histoires universelles se caractérisent par une préoccupation méthodologique. Elles s'efforcent de définir leur nature propre, en se présentant comme une réflexion sur "le progrès de l'esprit humain". Leur but étant de connaître l'homme et de le rendre heureux, l'histoire événementielle cède la place à "l'histoire de l'humanité", l'histoire narrative à l'histoire philosophique et politique. Elles ne présentent donc que des faits significatifs, traitent des institutions, des systèmes économiques, des arts fondés par l'homme. Leurs méthodes nouvelles concernent le choix de la matière /ignorer sciemment les détails, "observer l'esprit du temps"/, sa présentation /éviter les harangues, les



portraits, faire la critique systématique des sources/ et enfin son interprétation /chercher les causes, les rapports des faits, faire des commentaires moraux, philosophiques/. L'histoire ancienne perd de son importance, les époques récentes reçoivent une place plus grande quoique l'exemple de Rome reste encore fondamental. Outre l'histoire de la France et de l'Angleterre, celle des pays "septentrionaux" /parmi lesquels la Hongrie/ et des "Deux Indes" commencent à susciter un intérêt grandissant. Les sujets offrant un enseignement moral sont présentés beaucoup plus en détail, de nouveaux types de héros sont privilégiés: les rois encourageant la culture, le héros entreprenant, le génie. Quelques principes importants sont mis en relief dans ces histoires universelles: la considération parallèle de l'idée de l'universalité et de la relativité /quant à la nature de l'homme, quant aux moeurs, coutumes, institutions, religions, etc./, l'idée du progrès, la recherche de la vérité, l'exigence de l'impartialité nationale, politique et individuelle.

Voltaire, l'historien, fut bien connu dans le cercle des intellectuels hongrois à partir de 1760: ils remarquèrent l'originalité de sa conception, ils achetèrent ses ouvrages historiques, parmi lesquels l'Essai sur les moeurs. Outre János Fekete déjà mentionné, nous savons que Lőrinc Orczy, János Lázár étaient les lecteurs enthousiastes de l'histoire universelle de Voltaire. Orczy la louangea en vers:

"La Muse va, courant le reste de la Terre,  
Y suivre les héros, y chercher les vertus.  
De la Chine savante illustrant les pagodes,  
Elle pénètre aux Antipodes,

Ou peignant leurs vertus, leurs usages, leurs mœurs,  
Elle nous fait rougir de nos folles erreurs."<sup>6</sup>

János Lázár traduisit en latin plusieurs passages du livre en 1761. Les premiers partisans hongrois de Voltaire ont compris l'importance de l'idée de la tolérance religieuse située dans le contexte politico-historique, Lázár par exemple ne traduisait que des extraits se rapportant à la tolérance<sup>7</sup>; ils ont cherché l'actualité directe, ont relevé l'insuffisance de l'histoire hongroise dans son histoire du monde.

Le comte János Fekete commence à écrire dans les dernières décennies du siècle une histoire hongroise /Magyarok Történeti/, en suivant la conception historique de Voltaire. Dans son ouvrage, resté en fragment, il ne cache pas qu'en présentant le passé, il veut comprendre le présent. Il refuse toute partialité: nationale, nobiliaire ou autre; rejette la fable comme source historique, considère la vérité comme critère unique; accentue l'importance de comparer les sources et de les soumettre "aux lumières de la raison". Il critique le clergé et l'anarchie féodale, la noblesse subjuguant les serfs, considère le Moyen Age comme une époque barbare pleine de guerres de religion.<sup>8</sup>

Les premières tentatives pour réaliser une histoire universelle en langue hongroise ont été faites d'après les deux modèles français mentionnés. Depuis 1778, György Bessenyei, József Gvadányi, János Batsányi, animateurs principaux de notre littérature, adressent un appel aux écrivains hongrois, pour écrire une histoire universelle en langue hongroise et ils proposent de traduire celles de Voltaire et de Millot.<sup>9</sup>

György Bessenyei écrit entre 1775 et 1780 des ouvrages où l'influence de l'histoire universelle de Voltaire est dominante. Dans un ouvrage comprenant deux parties, il compare l'état de la Hongrie à celui de l'Europe au XI<sup>e</sup> siècle. Déjà le titre renvoie le lecteur à la source: A magyar nemzetnek szokásairól, erkölcséről, uralkodásának módjairól, törvényeiről, és nevezetesebb viselt dolgairól /Sur les coutumes, les mœurs, la forme du gouvernement, les lois et les principaux faits de l'histoire de la nation hongroise/. Il crée dans l'esprit propre à Voltaire et utilisant sa méthode, un ouvrage original, en reconstituant l'histoire de la Hongrie, en comparant ses sources et les lois de l'époque. Ce n'est guère un ouvrage événementiel mais une abondante "réflexion" sur l'histoire qui vise l'époque contemporaine. La deuxième partie de son livre est une adaptation de l'Essai sur les mœurs de Voltaire: Egész Európa formája a XI-dik százban /L'État de toute l'Europe au XI<sup>e</sup> siècle/ où il cherche à prouver, en faisant une histoire comparée des civilisations, que la nation hongroise n'était point plus barbare que les États européens contemporains. Il suit les méthodes de Voltaire et la présentation de l'histoire médiévale marquée par des guerres sanglantes et la superstition, le rôle adoucissant de la religion souligné, montrent aussi son influence directe, et pas uniquement dans les extraits traduits.<sup>10</sup> Mais l'idée organisatrice de l'ouvrage est tout à fait étrangère à Voltaire: Bessenyei veut rendre à la noblesse hongroise son éclat ancien.

Dans son A magyar néző /Le Spectateur hongrois/ il ébauche une histoire universelle, en suivant le plan de la Philosophie de l'Histoire de Voltaire, en mettant l'accent sur les mêmes personnages, événements et pays que l'auteur français, en choisissant comme fil directeur de l'histoire, la naissance et les changements de la religion et il médite sur la relativité des religions. Son point de départ est la Perse, le point focal est l'Europe et il donne à lire une courte synopsis de l'Inde, de la Chine, de l'Afrique et de l'Amérique aussi. L'influence directe de la philosophie de l'histoire de Voltaire apparaît dans ses essais intitulés A Holmi /Mélanges/, où il accepte même quelques jugements désavantageux de Voltaire sur l'histoire hongroise.<sup>11</sup>

L'influence de Voltaire reste vivante dans la conception de Bessenyei dans un ouvrage tardif aussi où il choisit une autre source. Rómanak viselt dolgai /Histoire romaine/ de Bessenyei /1801-1804/ est une adaptation commentée du second volume des Éléments d'histoire générale de Millot. Il recherche, d'après son modèle, une leçon politico-morale dans l'histoire de Rome. Les événements et les changements remarquables de l'histoire romaine que Bessenyei présente en suivant de près le texte de Millot, lui donnent la possibilité de réfléchir, de s'instruire, de juger :

"... je ne veux pas raconter les événements de Rome et de la nation humaine, mais je désire en révéler les causes qui nous permettent de présenter les mœurs ... de l'homme. Tu sais /apostrophe-t-il le lecteur/ que l'histoire s'apparente à la philosophie, à la statistique, à la politique et à l'histoire naturelle... Il faut écrire les faits passés afin que tu puisses réfléchir en les lisant

sur la connaissance de l'homme et du monde et afin que notre sagesse ainsi acquise puisse améliorer notre destin par la connaissance des erreurs des anciens."<sup>12</sup>

Il voulait former l'esprit et les mœurs de la jeunesse et de la noblesse qu'il considérait comme son public.<sup>13</sup>

La moitié de l'ouvrage est constitué par la réflexion de Bessenyei sur l'histoire. Le passé n'est qu'un prétexte pour lui, afin de comprendre les phénomènes du présent et pour préparer ainsi l'avenir.<sup>14</sup> Son point de départ est la nature humaine inchangeable qui permet selon lui de comprendre, de juger les faits historiques et d'en tirer des conséquences utiles pour l'avenir. En voltairien, il jette un regard dédaigneux sur le clergé, sur les héros qui ont subjugué les peuples, il prêche la religion naturelle. Sa conception de l'histoire en tant qu'histoire de la civilisation, son admiration pour la philosophie chinoise, et pour Confucius surtout, son antisémitisme fervent remontent à Voltaire. Il est pourtant remarquable qu'il conçoit son histoire universelle /qu'il avait l'intention de poursuivre jusqu'à l'époque contemporaine/ en traduisant Millot. Sa philosophie politique se distingue toujours quelque peu de celle de Voltaire puisqu'il était le représentant de la noblesse et fut plus près de celle de Millot et de Montesquieu.

Ferenc Verseggy, qui traduisait le premier une partie de l'oeuvre de Millot en 1790-91, donne des raisons de son choix qui pourraient être vraies non pas seulement pour lui: Voltaire serait une arme plus efficace contre les préjugés

nuisibles mais il est en même temps plus dangereux; Millot suit l'esprit de Voltaire mais il ne néglige point l'Antiquité comme lui.<sup>15</sup> Versegby, voulant écrire un livre d'enseignement, a un but proche de Millot; il définit l'histoire comme la "présentation des causes et des relations des événements vrais et dignes d'être retenus"; l'histoire universelle comme la base de toutes les histoires particulières et des autres sciences, souligne que l'exigence de la vérité historique exclue l'esprit d'intérêt, de particularité. Versegby n'a traduit que l'histoire des peuples anciens et des grecs, car la censure lui a interdit de continuer son travail, pourtant le livre eut un grand retentissement auprès du public. Dans ses Értekezések /Réflexions/ ajoutées au premier volume, il donne une vraie philosophie de l'histoire en suivant de près - et souvent en adaptant - la Philosophie de l'Histoire de Voltaire. Versegby insiste dans les parties méthodologiques et dans la traduction aussi plutôt sur les questions religieuses que sur les questions politiques, il révèle son déisme et son horreur du fanatisme. Il réfléchit sur le but, l'objet, la méthode, le genre de l'histoire universelle. Sa conception de l'histoire sur laquelle sont greffées des idées de Voltaire, est plus hardie que celle de Millot. Bessenyei devait être satisfait de la partie traduite car il commença la traduction de Millot à l'histoire romaine, où Versegby l'avait abandonnée.

La première histoire universelle que les traducteurs hongrois purent mener à son terme fut de nouveau une traduc-

tion de l'ouvrage de Millot, faite en grande partie par József Gvadányi, parue en neuf volumes, entre 1796 et 1811, sous le titre: A világnak közönséges históriája /Histoire générale du monde/.<sup>16</sup> Millot ne fut pas la source unique, mais la plus importante. Il transforme complètement sa philosophie de l'histoire car bien qu'il considère l'histoire comme la science la plus utile, il la conçoit en tant qu'outil, non pour connaître l'homme et améliorer son sort, mais pour aboutir à la connaissance de Dieu. Cette conception théocentrique détermine l'ouvrage entier qu'il commence au déluge et à l'histoire du peuple juif, en fondant son histoire universelle sur la Bible et en réfutant l'ancienneté des autres peuples, surtout celle des chinois. Mais il explique la chute des Romains aussi par le manque de connaissance de Dieu; il considère comme fondamental le rôle du clergé dans le fonctionnement de la société; ses idées politico-sociales sont donc déterminées par sa philosophie de l'histoire religieuse. Il ne se vante pas d'être original, mais plutôt d'écrire une compilation, en puisant dans des sources tout en restant fidèle à sa conviction. Il définit les buts de l'histoire d'une manière plutôt traditionnaliste /instruire, plaire en offrant des exemples moraux/ et son but ultime est le bonheur éternel. Mais il se rapproche de Millot et de Voltaire en concevant l'objet de l'histoire: il condamne la fable dans l'histoire, car la réalité seule est digne d'être examinée; l'histoire des peuples, des nations, des grands hommes apportant un changement primordial mérite selon lui

notre attention et l'histoire de la culture tient une place privilégiée dans sa conception.<sup>17</sup>

Les trois derniers volumes, contenant l'histoire moderne, publiés par d'autres traducteurs - Gvadányi mourut entre temps -, permettent aussi de réfléchir sur l'histoire hongroise. La présentation de Marie-Thérèse comme monarque éclairé, l'approbation des privilèges des ordres nobiliaires hongrois ont rendu dans la partie moderne le texte de Millot plus applicable aux traducteurs et aux lecteurs hongrois que celui de Voltaire qui critiquait la noblesse hongroise.<sup>18</sup>

Nous pouvons conclure que chez les traducteurs et auteurs hongrois mentionnés qui font tous partie des plus importants écrivains de l'époque, on peut remarquer, comme trait commun, une volonté d'élaborer des méthodes de l'histoire philosophique en langue hongroise. Ils comprennent l'importance de la méthodologie voltairienne et ils traduisent les parties méthodologiques presque toujours sans modification, tandis qu'ils suivent leur propre conception ou le texte plus neutre de Millot dans l'interprétation des faits historiques dans la plupart des cas, quoiqu'ils affirment leur impartialité. Dans leur programme éclairé, les histoires universelles françaises leur offrent une possibilité de voir l'histoire hongroise et celle de l'humanité d'un point de vue en même temps national et cosmopolite.



Notes

1. Note en français du comte Fekete. Lettre à M<sup>r</sup> de Voltaire ou Plainte d'un Hongrois /1764/, /document inédit attribué à János Fekete et à Lőrincz Orczy/ texte publié par Imre Vörös, Bp. 1987. p. 20.
2. Voir au sujet du foisonnement des "méthodes pour étudier l'histoire" l'étude de Jean-Pierre GUICCARDI, La dialectique de la vérité et de l'erreur dans quelques Artes Historicae /fin XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>/, In L'Histoire au XVIII<sup>e</sup> siècle, Actes du Colloque, Aix-en-Provence, 1980. p. 3-28.
3. /Pons-Auguste ALLETZ/, L'Esprit des Journalistes de Trévoux ou Morceaux précieux de Littérature répandus dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts, depuis leur origine en 1701, jusqu'en 1762, Paris, 1771. T. I-II. Traduction hongroise: Mindenes Gyűjtemény, 1791-1792. V-VI.
4. Voir la question plus en détail dans notre étude: A Mindenes Gyűjtemény egyik forrása: az Esprit des Journalistes de Trévoux /Une des sources de Mindenes Gyűjtemény: l'Esprit.../ A paraître.
5. Nous avons présenté en détail les résultats de nos recherches concernant ce sujet dans une étude: Millot abbé munkássága és világtörténetének magyarországi hatása /L'activité de l'abbé Millot et l'influence de son histoire universelle en Hongrie/, In ItK, 1984.

1. p. 90-108. A consulter à propos de l'influence de l'historiographie française des Lumières en Hongrie: László FERENCZI, A magyar felvilágosodás történelemszemléletéről /Sur la conception de l'histoire des Lumières hongroises/, In ItK, 1980. p. 164-170, et Voltaire a XVIII. századi Magyarországon /Voltaire en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle/ In "Sorsotok előre nézzétek" /Fixez vos yeux sur votre destin/, Bp. 1975. p. 183-200; Béla KÜPECZI, A francia felvilágosodás /Les Lumières françaises/, Bp. 1986. p. 353-373; Domokos KOSÁRY, Művelődés a XVIII. századi Magyarországon /La culture en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle/, Bp. 1983. p. 571-584.
6. Le poème de Orczy fut traduit en français et accompagné de notes par le comte János Fekete. Lettre à M<sup>r</sup> de Voltaire... p. 22.
7. Manuscrit de János LÁZÁR, Tractatus de tolerantia, Bibliothèque Nationale Széchényi, Quart. Lat. 2659. Le titre du manuscrit: Excerpta quaedam PULCHERRIMA LECTU ex Voltaire Essay sur l'Histoire Générale... 1761. /manuscrit non autographe/. L'auteur a précisé l'édition qu'il avait sous la main: Essay sur l'histoire générale et sur les mœurs... Genève, 1756. 7 vol. Voir Gábor TOLNAI, Gróf Lázár János, a Voltaire-fordító /Le comte János Fekete, traducteur de Voltaire/, In Évek és századok /Années et siècles/, Bp. 1958. p. 166-179; Il y a une autre copie, datant de 1767. Voir: Jacob MARZA, La circulation de

Voltaire en Transylvanie au XVIII<sup>e</sup> siècle, In Synthesis, V. Bucarest, 1978. p. 154. De l'idée de tolérance religieuse a résulté un immense succès de la Henriade et de quelques-unes des tragédies de Voltaire auprès du public hongrois aussi.

8. János FEKETE, Magyarok Történeti /Histoires des Hongrois/ ?1790-1800, manuscrit en 24 pages, non autographe, Bibl. de MTA, K 684 II. Voir à ce sujet: Zsuzsa ÁRVAYNÉ RÉNYI, Gróf Fekete János történetírói próbálkozásairól /Tentatives d'écrire l'histoire du comte János Fekete/, In Századok, 1976. 4. p. 691-698.
9. György BESSENYEI, Magyarság. A magyar néző /Les Hongrois. Le Spectateur hongrois/, Bp. 1932. p. 54; Pétzeli écrit en 1789: "Le patriote qui traduirait en hongrois l'histoire ancienne et moderne de l'abbé Millot deviendrait cher à tous les Hongrois." Mindenes Gyűjtemény, 1789. II. p. 188; Batsányi convainc Verseggy en 1787 de l'importance de la traduction: /Ferenc VERSEGGY/, A világnak közönséges történetei /Histoires générales du monde/, écrit en français par l'abbé Millot, membre de l'Académie de Lyon, à Pest et à Buda, 1790-91. I-II. Bé-vezető /Introduction/, p. xxi-xxiv.
10. Les deux manuscrits datent approximativement de 1775-1777, la première publication des textes de 1942.
11. A propos du roi Mathias. György BESSENYEI, Magyarság. A magyar néző, Bp. 1932. /écrit en 1778/; A Holmi, ordonné aux fins de publication, notes, introd. par Ferenc Bíró, Bp. 1983.

12. György BESSENYEI, Rómának viselt dolgai, Bp. 1966. I. p. 38.
13. Ibid. I. p. 141. Remarquons que la question du public intéresse les autres historiens aussi, Fekete et Verseggy par exemple soulignent l'importance de l'histoire dans l'éducation des femmes.
14. "La question n'est pas seulement celle-ci: ceci est arrivé une fois ici, cela ailleurs en réalité, mais étant donné tel ou tel fait, comment devons-nous en juger, et en visant notre avenir comment en prendre des avantages".  
Ibid. I. p. 31.
15. Op. cit. I. p. xii.
16. Les six premiers volumes ont paru dans la traduction de Gvadányi entre 1796 et 1798; après sa mort, István Sikos et János Kis ont continué l'entreprise et les volumes VII-IX ont paru entre 1803 et 1811.
17. Gvadányi rédige le mieux sa conception de l'histoire dans une autre traduction, en présentant sa position par rapport à Voltaire, dans l'introduction liée à l'Histoire de Charles XII, roi de Suède, publiée en 1792.
18. Voltaire attaque conséquemment la noblesse hongroise, qui fait valoir ses privilèges au détriment du peuple, et contre le monarque. Millot, par contre, reconnaît les privilèges de la noblesse hongroise et accepte son idéologie quand il l'identifie avec les Hongrois: "La Hongrie dont la cour de Vienne attaquait souvent les privilèges, s'était de nouveau révoltée..." - écrit-il. /MILLOT, Éléments d'histoire générale, Leide, 1777. II/3. p. 227./

SÁNDOR CSERNUS

"LANSELOT, ROY DE HONGUERIE ET DE BEHAIGNE" -- NAISSANCE  
ET ÉPANOUISSEMENT D'UN MYTHE AU MILIEU DU QUINZIEME SIECLE

Lancelot — alias László (Ladislas) V. — "roy de Honguerie et de Behaigne"<sup>1</sup> occupe une place privilégiée dans la littérature historique française du XV<sup>e</sup> siècle. Nous allons suivre cette carrière peu commune, et — à la première vue (surtout pour un Hongrois connaissant le rôle historique réel de Ladislas) — surprenante que lui accorde l'historiographie (et la littérature) française de l'époque.

Phénomène fort bien connu, "les hommes du quinzième siècle ont beaucoup écrit",<sup>2</sup> et l'horizon de l'histoire écrite s'est beaucoup élargi: sa portée habituelle pourrait être fixée en Occident (ou bien en Europe Atlantique) et autour de la Méditerranée; elle s'intéresse davantage "aux rêves méditerranéens qu'aux réalités atlantiques", mais les profondes mutations survenues aux quatorzième et quinzième siècles ouvrent également pour une ouverture systématique vers les "périphéries" de la Chrétienté occidentale.<sup>3</sup> Ceci introduit la présence régulière des événements historiques de la région centre-européenne dans la littérature et dans l'historiographie françaises.<sup>4</sup>

Certes, la problématique du déplacement géographique de la menace turque, du danger que représente l'hérésie

(hussite) pour "la Crétiennerie" d'une part; des succès obtenus par les rois des pays en question (les Anjou, les Luxembourg, les Habsbourg, les dynasties dites "nationales") de l'autre, y était pour quelque chose. De plus, une mobilité sociale, une mobilité d'esprit et une plus grande mobilité géographique facilitèrent grandement la tâche des historiens parfois étonnamment curieux.<sup>5</sup> Le déplacement quasi continu des armées, les missions diplomatiques incessantes, les rencontres, des "sommets" européens de l'époque (les conciles de Constance et de Bâle, la rencontre des rois à Buda, etc.) et les pèlerinages (pour ne mentionner que les plus connues des manifestations) garantissaient une diffusion plus complète et plus rapide des nouvelles, des renseignements, des précisions que l'on croyait dignes d'intérêt.

Ce phénomène touche par exemple Les Grandes Chroniques de France, rédigées à Saint-Denis depuis des siècles: elles deviennent de plus en plus ouvertes, quasi "internationales" au milieu du quinzième siècle. On serait tenté de conclure que dans l'historiographie européenne, par excellence universelle et universaliste, à côté des parallélismes et de nombreuses oppositions, se manifeste de plus en plus une tendance visant à l'élargissement non seulement théorique, mais réel de l'horizon national. C'est un niveau qui facilite, sans aucun doute, la construction systématique des mythes qui se diffusent ensuite très facilement et d'une manière particulièrement efficace.<sup>6</sup>

En tout cas il en résulte, premièrement, une augmentation sensible des renseignements concernant l'Europe Centrale, et surtout la Hongrie. (La Bohême, grâce à l'intérêt porté pour l'épanouissement de la dynastie luxembourgeoise appartenant traditionnellement à l'attirance politique et culturelle de la France, y était déjà représentée assez sérieusement tout au long du quatorzième siècle.) Il apparaît que certains événements de la fin du quatorzième siècle apportèrent leurs précieuses contributions à cette "conjoncture": la maison angevine de Naples, installée en Hongrie dès le début du quatorzième siècle, les projets dynastiques franco-hongrois à la fin du règne de Louis le Grand (mort en 1382), les tentatives plus ou moins audacieuses pour "supprimer le schisme" ou la bataille de Nicopolis (1396)...

Pris dans l'engrenage, Français et Hongrois se trouvent côte-à-côte (Nicopolis, croisades tardives, "via synodi") mais parfois opposés (conventions de Cantorbéry, le pape d'Avignon, les Pays-Bas etc.). La situation est particulièrement confuse dès le début du quinzième siècle, avec l'aggravation du conflit franco-bourguignon.<sup>7</sup>

Tout ceci impliquait que les faits relatés ou interprétés fussent thématiquement structurés, et du point de vue de la sélection et des commentaires, tributaires des intérêts opposés des partis Orléannais (les Armagnacs) et Bourguignon.<sup>8</sup> Il y a par conséquent plusieurs champs et plusieurs niveaux où se situent les renseignements des

réécrits historiques concernant "les affaires de Hongrie".  
Eléments traditionnels de l'historiographie médiévale,  
la politique et surtout la politique  
dynastique priment toujours.

Cette dernière gravite autour des projets de mariage  
franco-hongrois: entre "Louis de France" (Louis d'Orléans)  
et Catherine de Hongrie (après la disparition prématurée de  
celle-ci, Marie de Hongrie) à la fin du quatorzième siècle;  
entre Ladislas V. et Magdelaine de France au milieu du  
quinzième. Ces deux projets sont étroitement liés à des  
idées très audacieuses, et assez fantaisistes: le premier  
projet aurait dû ouvrir la voie du pape d'Avignon à Rome,  
placer une dynastie française derrière l'Empire, permettre  
la reprise des revendications angevines concernant le  
Royaume de Naples et la soumission de la Lombardie  
"encerclée". Le deuxième était une initiative venue d'Eu-  
rope Centrale, très favorablement accueillie en France:  
les Habsbourg, héritiers des Luxembourg, se flattaient de  
l'espoir qu'ils allaient recouvrir les anciens domaines  
des deux dynasties, et par ce moyen, étendre la sphère  
d'influence de l'Empire sur les Pays Bas; ce qui signifiait  
pour le roi de France: à l'aide de Ladislas, briser la  
puissance bourguignonne.<sup>9</sup>

Les relations diplomatiques touchant d'autres  
problèmes majeurs de l'Europe s'intensifient également: la  
paix "dans toute la Chrétienté", l'Union de l'Eglise, la



menace turque, et les hérésies reviennent régulièrement sur les pages de l'histoire écrite. C'est surtout le rôle de Sigismond de Luxembourg — qui se proposait comme médiateur dans la querelle franco-anglaise (la guerre de cent ans) — qui est suivi de près dans les chroniques. Cette activité diplomatique de grande envergure ne passait pas inaperçue; avec son escorte "magnifique" six ou sept cents hommes, pour la plupart des Hongrois). Malgré les préludes prometteurs des négociations, cette première partie des relations diplomatiques liées au concile de Constance n'eut pas une issue heureuse pour la France. Pourtant, le désaccord de plus en plus profond qui séparait Sigismond et les ducs de Bourgogne suppose — tout logiquement — un rapprochement entre Sigismond et Charles VII. Les ambassadeurs, les "orateurs" de celui-ci fréquentent la cour de Sigismond à Buda, pour inquiéter le duc de Bourgogne et pour améliorer les relations en vue d'établir une coopération réelle anti-bourguignonne. Après la disparition de Sigismond (1437) cette idée ne sera pas abandonnée, elle non plus.

Autre sujet préféré de la littérature historique, l'idée de la croisade<sup>10</sup> (Voyage d'Outre-mer, Saint-voyage, pèlerinage etc.) s'épuise, mais vit toujours: elle n'emmène plus très loin les armées chrétiennes, depuis Nicopolis (qui a fait d'ailleurs grand écho "en toute la Chrétienté"), mais la menace turque sera toujours présente aussi bien géographiquement que dans la littérature

historique. Les entreprises militaires dirigées contre "l'Infidèle" ou "le Grand Turc" font désormais partie de la propagande anti-ottomane, mais (et peut-être encore davantage) les princes arrivent à la mettre au service de leurs fins politiques quelles qu'elles soient. Et les chroniqueurs suivent docilement, et avec un intérêt plus ou moins vif les événements liés à la prise de Constantinople, ou les entreprises militaires de "Jean de Huniade" (Ovidianus, le Chevalier Blanc, le Chevalier Blanc de Valachie). L'image de la Chrétienté menacée et "la peur en Occident" médiévale seront encore plus vives au cours de la première partie du quinzième siècle. En fait, on constate qu'il s'agit d'une menace conjuguée: la guerre, les infidèles et les hérésies attaquent en même temps.<sup>11</sup> Ceci attire l'attention vers les régions particulièrement menacées: Constantinople, l'Italie et la Hongrie. Et cette dernière, dès l'apparition du problème hussite, sera "doublement menacée". L'humanisme italien a fait beaucoup pour la diffusion, pour une prise de conscience de ce danger en Europe Occidentale.<sup>12</sup>

Ces précisions encore incomplètes laissent tout de même conclure que l'épisode à analyser n'est pas un phénomène isolé; il se situe dans un contexte plus large, encadré de renseignements qui concernaient la région centre-européenne de l'époque. Ceci — nous allons le démontrer plus loin — ne veut pas dire pour autant, qu'il s'agisse simplement d'un acte diplomatique comme les autres: des circonstances particulières favorisent la naissance d'un mythe.

Le résumé du récit est le suivant: une ambassade de Ladislas arrive à Tours (9 décembre 1457), pour conclure un contrat de mariage, qui était négocié depuis un certain temps entre Charles VII et les conseillers du jeune Ladislas. Les événements liés à l'infortune finale de cette ambassade, sont relatés dans de nombreuses chroniques contemporaines. J'ai choisi le plus littéraire des textes, en complétant, le cas échéant, avec des détails significatifs d'autres récits: ainsi, à part l'interprétation de Jacques du Clercq, je me suis appuyé sur les oeuvres de Mathieu de Coucy, de Thomas Basin, de Jacques le Bouvier (dit de Berry), de Jean Chartier, de Georges Chastellain et de Philippe de Commines.<sup>13</sup>

Du Clercq consacre deux chapitres de ses "Mémoires" à l'histoire du "pauvre roy Lancelot". L'ambassade "que envoyoit Lancelot, Roy de Honguerie et de Behaigne entre grandes et nobles ordonnances et estoit de trois nations, de Honguerie, de Behaigne (et d'Austriche) "se composa de plusieurs centaines de personnes (entre 700 et 900). Parmi les chefs, Du Clercq et Chartier mentionnent au premier lieu "l'archevesque de Croidossam ou Colonne (Kallocsa) et Messire ou baron Laxilan de Polui la Sela de Poullaine (Ladislas Pálóczy)".<sup>14</sup> A l'entrée de Tours, l'ambassade "fust moult honorablemant rechues" et Du Clercq ne manque pas l'occasion de décrire — et d'une manière détaillée — l'accueil spectaculaire réservé à cette

ambassade prestigieuse. Bloquées par la maladie du roi, les négociations ne reprirent pas tout de suite, les ambassadeurs devaient attendre quelques jours pour être reçus par Charles VII; ils furent "vestuz de divers habitz, selon la coustume de leur pays" (Chartier). A cette occasion "l'archevesque de Croldossam prononça une belle proposition en latin;" il insista sur l'utilité commune d'une alliance entre "les royaumes de Honguerie et de Behaigne et la tres chrestienne maison de Franche" qui pourrait — tournure habituelle de la langue diplomatique de l'époque — favoriser la paix dans toute la Chrétienté, en soulignant tout de même: "Quant paix et amour sera entre toy et mon souverain seigneur, qui seroit au monde ceulx qui vous pourront nuire? Tes predecesseurs et nos souverains royx de Honguerie et de Behaigne ont esté amys et alliés ensemble, encores y sommes nous venus pour ceste cause. Tu es la colompne de la Chrétienté et mon souverain seigneur est l'escu, tu es la chrestienne maison et mon souverain seigneur est la muraille". Après plusieurs "aultres belles parolles", "l'archevesque demanda et requist (...) au roy son enfant, c'est a sçavoir: Dame Magdelaine pour estre femme et espouse du roy de Honguerie et de Behaigne". Etant donné que Charles VII avait déjà donné son accord préalablement (DU Clercq, Basin, Chartier), l'issue heureuse du dernier acte des négociations semblait assurée. Conformément aux coutumes de l'époque, les festivités commencèrent le jour même: ce

fut le comte de Foix qui "les festoya en premier".<sup>16</sup> Les textes présentent ensuite les membres de l'ambassade et les seigneurs français présents (Du Clercq, Chartier), la richesse et les finesses du repas (Chartier en précise les frais), ils parlent des jeux proposés, des petits gâteaux nommés "la dragerie" (de formes symboliques ou représentant le blason des seigneurs qui participent aux festivités), et Du Clercq décrit l'ensemble des "entremez" qui devaient distraire son publique et, avec leur mise en scène allégorique devaient émerveiller les gens, flatter les presonnages présents et — en résumant les avantages politiques du traité conclu —, qui avaient pour but de faire passer et d'exalter la coopération prévue entre les rois de France et de Hongrie...<sup>16</sup>.

"Le premier entremez estoit un chasteau, ou il y avoit quatre petites tours, et au milieu une grande tour a quatre fenestres et a chacune fenestres ung visage de damoiselle, leurs cheveulx derriere, et ne voyoit on que leur visage, et sy avoit tout au plus haut une banniere des armes du roy Lancelot et tout autour des quatres tourettes, les armes des chiefs de ladite ambassade, et dedans ladite tour avoit six enfants tres bien chantants, lesquels chantoient en telle maniere qu'il sembloit que se fussent lesdites damoiselles; le second entremez estoit une terrible beste nommée tigre, le corps gros, court et arrassé, la teste terrible et hideuse, et avoit des cornes courtes et egues. Dedans ladite teste

avoit ung homme qui la faisoit remuez, comme sy elle fust en vie, et jettoit feu par la gueule tres hideusement (...); le troisieme entremez estoit une grande roche ou il y avoit dedans une fontaine et faisant y connins blancs et aultres, et y avoit cinq petits enfants sauvages lesquels issirent d'icelle roche et commencerent a danser la movoisse; le quatriesme entremez fust un tres habile escuyer qui sembloit estre a cheval et avoit faulses jambes par dehors (...) et tenoit en sa main ung pot de diverses couleurs, et d'icelluy pot isoient plusieurs fleurs, et par dessus tout avoit ung tres beau lit bien chargié de fleurs de lis, et le assit sur la grande table adfin de vouer ceulx qui voudroient vouer".<sup>17</sup>

Tournant dramatique, en plein festivités, "la nuict du Noel ensuivant (...) vindrent les nouvelles audit lieu de tours de la mort du roy Lancelot, roy de Honguerie et de Behaigne, delquelle mort fust fait grand et merveilleux deuil de touts ceulx du sang royal et aultres (...); pitié estoit de veoir le deuil que ceux de la tres noble ambassade du roy Lancelot faisoient, qui de sy longtain pays estoient venus, comme de la Honguerie, de Behaigne d'Autriche et d'ailleurs (...)". Le chroniqueur donne encore une fois une description très détaillée des vêtements, et de la richesse de l'ambassade pour conclure: "en quelle joye se cuidoient aller, car ils se tenoient pour touts asseurs de emmener la belle et bonne Magdelaine, fille du roy Charles de Franche, a leur souverain seigneur, qui tant ne desiroit

terres et joyaulx, or et argent et ne demandoit que son seul corps. Ledit Lancelot estoit josne roy, agié de dix-huit ans et non plus" (...) Le chroniqueur parle encore des autres préparatifs mis en oeuvre à la cour royale et sur la route, pour "festoyer" l'ambassade, qui aurait dû conduire prochainement Madelaine vers son mari. Pendant six jours on dissimula la mauvaise nouvelle devant le roi; le septième jour une messe funèbre solennelle sera célébrée, avec une mise en scène spectaculaire, à l'église St. Martin de Tours. Puis, "le pénultiesme jours de décembre", les ambassadeurs prenaient congé de la reine et de sa fille; et "lui (Madelaine) presanterent ung moult riche collier, ung diamant, et une robe de drap d'or a la fachon de Hongrie (...) A icelluy congié prendre, y olt maintes larmes plourées, et estoit pitié de veoir chacune partie pour le deuil que chacun menoit"(...) Le lendemain, "lesdits ambassadeurs prindrent congié du roy Charles et lui presenterent quatre chevaulx blans qui avoient esté conquis sur le grand Turc (...) tous couverts de draps d'or et scellés. Le roy Charles aussy donna grands dons aulxdits ambassadeurs (...) et comme on disoit monta le don que le roy leur fait a vint deux mille escus d'or ou plus..."

Plus loin, du Clercq explique aussi la position du duc de Bourgogne et le désaccord qui régnait entre lui et le "roy Lancelot" au sujet du duché de Luxembourg. Le

chroniqueur semble être au courant des rumeurs répandant la version d'un empoisonnement concernant la mort prématurée de Ladislas à Prague: "et, disoit on, la cause pourquoy il fust empoisonné, estoit pour ce que le roy Lancelot vouloit avoir la fille du roy de Franche, et ses gouverneurs doubtoient que apres le mariage fait, ne lui baillat aultres gouverneurs." En outre, du Clercq fait un effort complémentaire afin de sauver le mobile politique du contrat: "Ledit roy Lancelot laissa par testament, comme on disoit, a la fille du roy de Franche ladite duchié" (Luxembourg). (...) Icelluy roy Lancelot avoit, comme on disoit, commis exécuteur de son testament, a cause du don qu'il avoit fait de ladite duchié de Luxembourg a Magdelaine, filke du roy Charles"(...)

Un autre chroniqueur, Chartier (d'ailleurs "historiographe officiel" du roi de France), relate surtout les faits, avec très peu de commentaires. Pour lui, "ayant ces tres piteuses nouvelles de la mort et trespas de tres hault et tres puissant prince le roy de Hongrie ..." Il décrit ensuite la visite de l'ambassade à Paris et à Saint-Denys, avec des détails intéressants et pittoresques. Ainsi par exemple (d'après son texte) il est fort probable que les Parisiens aient vu pour la première fois glisser un traineau sur les routes et dans les rues verglassées de Paris: "Lesdits Hongres estans a Paris, faisoit de grans gellées, glaces et verglas parmy Paris (...) Pourquoi les seigneurs



n'osoient aller parmy la ville ne a pié ne a cheval; mais aucuns d'iceulx avoient un traisneau ou tonneau tout carré sans roues, ou qu'ils se faisoient trayner a ung cheval ou a deux, eulx aussi dedens, partout ou ils avoient a besongner, tant a visiter les eglises, les palais, la ville et la cité, comme aultrement" Ils était d'ailleurs accompagnés, de la part du roi de France, par quelqu'un "...qui estoit leur tracheman (...) pource qu'il savoit leur langage."

Thomas Basin raconte cette même histoire, dans un chapitre concernant une croisade manquée du duc de Bourgogne (Chapitre XV.) Basin était un homme politique de premier ordre de l'entourage de Charles VII. Il ne s'attarde pas trop sur la description des festivités, sur l'apparence extérieure des événements, — il analyse. C'est le côté politique de son récit qui a le plus de valeur. Il relate les faits et, pour conclure, reprend la thèse du meurtre au sujet de Ladislas "qui venait mourir de la main d'un chevalier bohémien, qui cherchait par cette voie criminelle à s'emparer du royaume de Bohême, à quoi d'ailleurs il réussit". Basin considère que cet acte fut pour toute la Chrétienté une grave blessure. "Ce jeune homme était — écrit-il — en effet, le plus puissant de tous les rois chrétiens et, comme sa nature le faisait prévoir, il aurait vraisemblablement entrepris de grandes et difficiles choses, s'il avait atteint l'âge de l'homme. Il y avait le plus grand espoir, qu'avec l'aide des autres princes chrétiens,

et surtout si les forces du roi de France avaient pu s'unir aux siennes, il aurait chassé de Grèce et de tous les territoires qu'il occupait en Europe l'Empereur des Turcs, cette bête ivre de sang (...) La mort du roi de Bohême faisait le jeu du duc de Bourgogne: elle le débarrassait d'un ennemi puissant et acharné dont manifestement le roi de France souhaitait beaucoup l'alliance, afin de pouvoir se venger comme il le voudrait avec un tel auxiliaire, du duc de Bourgogne." A ce propos Basin moralise sur les fins politiques du roi de France, et décrit comment il faut "jeter bas la masse d'un très vieil arbre et son tronc robuste", — c'est-à-dire, comment on peut détruire la puissante maison de Bourgogne.

Ce résumé appauvrit considérablement le texte original, il complète tout de même l'histoire du "roy Lancelot". Ainsi, les différents éléments du "puzzle" d'un récit historique se rejoignent: c'est une histoire dynastique, diplomatique et politique, enrichie de descriptions pittoresques. Pourtant, certaines circonstances particulières voulaient qu'elle soit différente, et — dans son influence, dans sa portée — supérieure aux autres épisodes de ce genre.

D'abord, le projet de mariage était audacieux et fantaisiste à la fois. Pas de doute. Mais il était entouré et nourri par une propagande contemporaine particulièrement efficace, qui avait pour conséquence une "sur-évaluation"

du personnage de Ladislas. A première vue c'est un processus étonnant, surtout lorsqu'on connaît la brièveté de son règne, plein de contradictions et plein d'échecs. Pourtant, les espoirs liés à sa personne créent l'image — Basin nous le dit clairement — du roi "le plus puissant de la Chrétienté". Propagande humaniste, propagande française et propagande hongroise se rejoignent ici, en se fortifiant. Propagande humaniste d'abord, sûrement due à Aeneas Sylvius Piccolomini, le futur Pie II. qui, à un certain moment, espérait trouver en Ladislas le Prince idéal, capable de faire face à l'avance musulmane.

Propagande française ensuite, qui avait pour but d'inquiéter et de mettre en garde le duc de Bourgogne, et pour cette raison "sur-évaluait", elle aussi, les qualités et la puissance du futur gendre du roi de France. Ici une remarque s'impose tout de même: n'oublions pas qu' Albert de Habsbourg était arrivé à recréer l'Empire de Sigismond, son prédécesseur, en moins d'un an (celui-ci avait mis plusieurs décennies pour y parvenir); de plus, il légua sans trop de difficulté tous ses pays (à l'exception de la couronne impériale) à son fils posthume. Et quelqu'un, qui porte des couronnes aussi prestigieuses, peut être assez facilement regardé comme un des princes les plus puissants de la Chrétienté. De plus, la mystification du personnage s'enrichit sans cesse: ainsi, on assiste, à l'exemple de Constantinople — Constanti noble (et on pourrait citer d'autres exemples), à l'identification de László - Ladislas =

= Lancelot; et la distance géographique favorise également ce processus, qui attribue à notre Ladislas-Lancelot des qualités semblables à celles de l'autre Lancelot, le chevalier de la Table Ronde. (De même, dans les textes rédigés en latin, Ladislas reçoit le nom *Laudi slas*).<sup>18</sup>

Il y a ensuite la propagande hongroise, forte de sa position et de ses succès anti-ottomans, jouissant du prestige de Jean de Hunyade, de Sigismond... Au quinzième siècle le Turc était aussi l'incarnation du "mal absolu".<sup>19</sup> Faire allusions aux combats menés contre lui, devait toujours renforcer leur position (par ex. les chevaux blancs "conquis sur les Turcs", et offerts au roi de France).

Pourtant, le motif le plus important me semble ici la citation de Du Clercq, tirée de la "belle proposition" de l'archevêque Várdai, qui reprend quasi mot-à-mot certaines expressions de la fameuse lettre adressée par Sigismond au prélats qui soutenaient le pape Boniface IX, en 1404.<sup>20</sup> De tout ceci, on serait tenté de conclure que dans la création et dans la diffusion d'un véritable mythe ajouté à la personne de Mathias Corvin, il y avait une continuité, due manifestement à la Chancellerie hongroise, et que la formation de ce mythe avait commencé en Hongrie indépendamment du personnage de Mathias. La politique internationale de Sigismond y était pour quelque chose, et son épanouissement passait par les luttes du "Chevalier Blanc" (Jean de Hunyade) et — tout au moins en France — par l'apparition épisodique

de Ladislas-Lancelot sur la scène de la politique européenne. En tout cas, il semble que c'est la Chancellerie hongroise qui avait réussi à assurer la présence de ces arguments et la continuité de cette présence dans la politique extérieure et dans les missions diplomatiques hongroises. Au quinzième siècle, elle semble d'ailleurs assez bien enracinée en France.

Si l'on examine attentivement les textes qui nous transmettent cette histoire, un portrait (sans aucun doute idéalisé) semble apparaître. Ce portrait de Lancelot-Ladislas, d'après les qualités que la littérature historique lui accorde, porte à la fois quelques-uns des traits caractéristiques de "l'ancien modèle", celui du "chevalier-roi" et du prince "moderne", celui de la Renaissance. Une remarquable image de transition, imprégnée déjà de l'idée de la Renaissance italienne en offensive, mais qui garde toujours la trace des traditions chevaleresques en faveur à la Cour Royale de France, et — surtout — à la Cour des ducs de Bourgogne.

Mais la "fortune littéraire" de Ladislas ne s'arrête pas là. Comme nous avons indiqué plus haut, il s'agit d'une interprétation assez complexe des historiens, qui permet même la création d'un portrait intéressant; pourtant, certaines circonstances particulières voulaient que ce récit, à l'origine historique, ait également une fortune "purement littéraire". Cette "carrière" est inséparable du monde des croyances du crépuscule du Moyen Age.

Déjà, notre premier mémorialiste, J. Du Clercq, transmet aussi dans sa présentation très imagée, un sentiment de douleur profonde. Dans ce monde imprégné de mysticisme, de croyances, de religion, d'exaltation, de violence et d'extrémités, après le tournant dramatique de "l'histoire du pauvre roy Lancelot", et sa fin infiniment tragique, une adaptation plus romancée du récit historique ne devait pas tarder.

Cette mort, qui arriva brusquement, faucha le jeune roi, et brisa beaucoup d'espérances. Espérances liées à une croisade décisive contre les Turcs, pour libérer la "Chrétienté;" espérances du roi (et du Royaume) de France, qui voulait se débarrasser de son ennemi le plus puissant, le duc de Bourgogne, espoirs liés à l'avantage attendu de l'unification des trois dynasties (Habsbourg, Luxembourg, Valois), et, finalement, les espoirs individuels des jeunes mariés avant les retrouvailles...

De plus, les mauvaises nouvelles arrivent au moment où la fête bat son plein et où toute la Chrétienté se prépare à commémorer la naissance du Christ, son Rédempteur... C'est cette mise en scène spectaculaire de la Providence qui frappe particulièrement tout le monde: les ambassadeurs, la famille royale, les seigneurs français, et même le chroniqueur et le poète. Le personnage réel de Ladislas cède définitivement le pas à Lancelot; il sera emporté par la Roue de Fortune, il s'identifie au personnage qui, du

haut de la Roue, tombe au plus bas pour rejoindre les  
autres dans la turbulence de la "danse macabre" ...et  
se réserve une place dans le Panthéon de Villon: (...) <sup>21</sup>

Il n'est qui contre la mort résiste

Ne qui treuve provision

Encor fais une question

Lancelot le roi de Behagne

Ou est il, ou est son tayan?

(...)

(Ballade des seigneurs du Temps Jadis)

NOTES

1. Ladislas (László) V. de Habsbourg, dit le Posthume, fils d'Albert de Habsbourg, duc d'Autriche (roi élu de Hongrie le 18. déc. 1437-27. oct. 1439; roi d'Allemagne le 18. mars. 1438; roi de Bohême le 06. mai. 1438.) et d'Elisabeth, fille de Sigismond de Luxembourg. Né le 22. févr. 1440, il est couronné roi de Hongrie le 15. mai. 1440 (couronnement non valable selon la majorité des Ordres Hongrois), roi de Hongrie élu le 07. mai 1445, (mais jusqu'à la majorité du roi, Jean de Hunyadé est élu gouverneur du pays); il est élevé au trône, et il règne de 1453 a 1457. Il est couronné roi de Bohême le 28. oct. 1453. Il meurt le 23. nov. 1457, a Prague.
2. FAVIER, J., La guerre de Cent Ans, Paris, Fayard, 1980, p. 615-627.
3. EHRARD, J. - PALMADE, G., l'Histoire, Paris, Armand Colin, 1965, p. 9-15; BOURDE, G. - MARTIN, H., Les écoles historiques, Éditions du Séuil, 1983, p. 11-15. Sur l'historiographie occidentale voir: GUENEE, B., Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval, Paris, Aubier, 1980.



4. Pour les récits concernant la Hongrie, voir GABRIEL, A.,  
Les rapports dynastiques franco-hongrois au  
moyen âge, Budapest, 1944, p. 58-59., KOSÁRY, D.,  
Bevezetés a magyar történelem forrásaiba és iro-  
dalmába, I, Budapest, 1951, p. 109-111.  
ALDASY, A., A XI. sz-i nyugati elbeszélő forrá-  
sok, Budapest, 1928; CSERNUS, S., Mutation de  
l'historiographie française et élargissement de  
son horizon au XV<sup>e</sup> siècle. Un exemple: "les  
affaires de Hongrie", dans Acta Univ. Szegediensis  
de A. József Nominatae, Acta Historica, Szeged,  
1988, (sous presse).
5. Sur le développement du rôle de l'historien en Occident  
voir GUENEE, Histoire..., p. 77-247; CHARTIER, J.,  
Chronique de Charles VII., roi de France, éd. par  
VALLET de VIRIVILLE, Paris, 1858, t. III, p. 68-69.
6. Sur l'élaboration et la diffusion des idées; de la  
propagande historique de l'histoire officielle,  
voir GUENEE, Histoire..., p. 332-354.
7. FAVIER, J., Le Temps des Principautés, "Histoire de  
France" t. II. 1984, p. 339-403.; AVOUT, J. d', La  
querelle des Armagnacs et des Bourguignons.  
Histoire d'une crise d'autorité, "La suite des  
temps 9.", Paris, 1943; COVILLE, A., Les premiers  
Valois et la guerre de cent ans (1382-1422),  
"Histoire de France illustrée depuis les origines

- jusqu'à la Révolution", Dir. par LAVISSE, E.,  
t. III-IV. Paris, 1931.
8. COVILLE, IV, p. 194-228., BOURDE-MARTIN, p. 40-46.
9. COVILLE, IV, p. 308-309., Sur le rôle de ses orateurs,  
(Alain Chartier par. ex.) voir CHAMPION, P.,  
Histoire poétique du quinzième siècle, I, Paris,  
p. 1-165; sur sa mission en Hongrie: p. 94-109.,  
Sur les relations politiques du début du quinzième  
entre la France et la Hongrie voir CSERNUS, S.,  
A nemzetközi kapcsolatok rendszerének alakulása  
Nyugat-Európában a 15.sz. elején, Acta Univ. Szeg.  
de A. J. Nom., Acta Hist. t. LXXVI., Szeged, 1983,  
p. 11-23.
10. Il y a un véritable culte du "Voyage d'Outre-mer" en  
Occident et surtout à la Cour des Ducs de Bourgogne.  
Sur leur projet: LACAZE, Y., Politique "méditer-  
ranéenne" et projet de croisade chez Philippe le  
Bon: de la chute de Byzance à la victoire chrétienne  
de Belgrade (mai 1453 juillet 1456) "Annales de  
Bourgogne", n° 161-162, 1969. I-II, p. 5-42.
11. KLANICZAY, T., A kereszteshad eszméje és a Mátyás-mi-  
tosz, "Irodalomtörténeti füzetek", klny. Budapest,  
1975.
12. GUENEE, B., L'Occident au XIV<sup>e</sup> siècle. Les Etats,  
P.U.F., Nouvelle Clio 22, 1981, p. 57-63.

13. Mémoires de Jacques DU CLERCQ escuyer, sieur de Beauvoir en Ternois, éd. par REIFFENBERG, le Baron de, Bruxelles, 1835, t. I-IV, p. II, p. 260-272; l'édition la plus récente de COMMYNES, Philippe de, Mémoires sur Louis XI. (1464-1483), éd. par DUFOURNET, J., Paris, 1979, p. 522-527; CHASTELLAIN, Georges, Œuvres, t. I-VIII, publ. par KERVYN DE LETTENHOVE, Bruxelles, 1863-1864, t. II, p. 153, p. 188, t. III, p. 11-12, 310-312; CHARTIER, Jean, éd. cit. t. III, p. 74-80; BASIN, Thomas: Histoire de Charles VII. (en latin), éd. et traduite par SAMARAN, Ch., t. II, Paris, "Les Belles Lettres", 1965, p. 241-249; Chronique de Mathieu D'ESCOUCHY, éd. par FRESNE DE BEAUCOURT, G. du, "Soc. de l'Hist de France", Paris, 1863-64; surtout pour la lutte anti-ottomane de Hunyadi, I, p. 121-124, 139-143, 340-343; Les Chroniques du roi Charles VII, par Gilles LE BOUVIER, dit Le Héraut de BERRY, éd. par COURTEAULT, H. - CELIER, L., Paris, 1979. "Soc. de l'Hist. de Fr."
14. István VÁRDAI, nommé archevêque de Kalocsá le 25/02/1457, par Ladislas V., contrairement aux suppositions développées par l'éditeur, un mandat de Ladislas (Prague, 04. nov. 1457) prouve qu'il s'agit effectivement de ce grand chancelier du roi de Hongrie, chef de l'ambassade, avec un autre Hongrois,

- Ladislás PALOCZY, qui était "iudex curiae"; KATONA, S., Historia critica regvm Hvmgariae, T. VI, pars II. p. 1208-1212.
15. Voir: Histoire de Gaston IV. comte de Foix, par Guillaume LESEUR, éd. par COURTEAULT, H., Paris, 1893-1896; t. I-II, "Soc. de l'Hist. de Fr."
16. Traduction abrégée, tirée principalement du récit de J. DU CLERCQ, II. p. 260-265, et celui de CHARTIER, III. p. 74-79.
17. Les Voeux sont toujours très à la mode au XV<sup>e</sup> siècle, et le plus célèbre de l'époque est celui du Philippe le Bon, (Lille, février 1454), "Le Voeu du Faisan". BOURASSIN, E., Philippe le Bon, Tallandier, Paris, 1983, p. 267-297.
18. Harenga facta coram domino nostro Karolo VII. Francorum rege, pro parte regis Hungariae Laudislao (...) Bibl. Nat., MS. 10352. (Cite VALLET DE VIRIVILLE, éd. de Chartier note p. 79-80).
19. DELUMEAU, J., La peur en Occident, Fayard, 1978, p. 332-356. "Agent du Satan" - proche du "Mal absolu"...
20. MALYUSZ, E.; Zsigmondkori Oklevéltár, I/2, 3251, BOURGEOIS du CHASTENET, Nouvelle histoire du Concile de Constance, Paris, 1718, p. 498.
21. La figure de Lancelot était très souvent évoquée au XV<sup>e</sup> siècle. Qu'il suffise de mentionner Alain CHARTIER, Michaut TAILLEVENT, Pierre CHASTELLAIN,

Jean MOLINET, et l'influence des romans de  
chevalerie remis en prose. CHAMPION, I, p.  
159, 310, 318, 326, 384, 386; II. p. 121,  
374; VILLON, F., Oeuvres poétiques, texte éd.  
et ann. par MARLY, A. (...), Paris, 1965, p. 60.



TIBOR SZABÓ

## LA DÉCONSTRUCTION ET LA RECONSTRUCTION DE LA TOTALITÉ

/Thèses sur la possibilité de l'homme dans le monde moderne/

L'homme - au terme philosophique du mot - est la totalité tout au moins de trois éléments: celui de la praxis, de la subjectivité et de l'histoire. On peut dire que ces trois éléments à eux seuls forment l'homme et déterminent ses fonctions et son importance. Cette conclusion peut être tirée des oeuvres philosophiques du représentant le plus excellent de la philosophie classique allemande, Hegel et aussi de Marx, qui a justement réuni ces trois moments dans la constatation tant de fois répétée dans ses oeuvres: "les hommes font l'histoire".

On a déjà beaucoup discuté cette thèse au cours de l'histoire de la philosophie et quelquefois on en a abusé en faisant de ce propos une fin idéologique.

Notre opinion est que chez l'"aventurier" de la philosophie française, Jean-Paul Sartre, l'unité de ces moments a été développée sous une forme multiple. Suivant son développement philosophique individuel, il arrive à la conclusion que l'individu - s'il est désintégré - est toujours sujet à la manipulation, tandis que l'homme social, recomposé, total, peut être capable de transformer les rapports sociaux du temps comme "être social". Sartre, dans son Autoportrait à soixante-dix ans, racontant sa vie, dit: "l'existence de quelqu'un forme un tout qui ne peut pas être divisé: le dedans et le

dehors, le subjectif et l'objectif, le personnel et le politique retentissent nécessairement l'un sur l'autre car ils sont les aspects d'une même totalité et, on ne peut comprendre un individu, quel qu'il soit, qu'en le voyant comme un être social."<sup>1</sup> Que signifie pour Sartre un "être social"? Cela signifie qu'il agit dans l'histoire comme un être politique. En réfléchissant sur son passé, il continue: "Tout homme est politique. Mais ça, je ne l'ai découvert pour moi-même qu'avec la guerre, et je ne l'ai vraiment compris qu'à partir de 1945. Avant la guerre, je me considérais simplement comme un individu, je ne voyais pas du tout le lien qu'il y avait entre mon existence individuelle et la société dans laquelle je vivais."<sup>2</sup> C'est la mobilisation de septembre 1939 qui lui a fait prendre conscience de son "être social": "C'est ça qui a fait entrer le social dans ma tête: j'ai compris soudain que j'étais un être social quand je me suis vu arraché de l'endroit où j'étais..."<sup>3</sup> Il a vécu ces temps comme la négation de sa propre liberté et il a pris conscience de l'existence des autres personnes. Le vrai tournant de sa vie est survenu après la guerre: c'est à cette époque qu'il a connu l'existence de l'ordre social et qu'il s'est joint aux mouvements socio-politiques. Ses idées, il les a développées plus tard dans la Critique de la raison dialectique.

Les idées de Sartre ont été critiquées par beaucoup de ses collègues, de philosophes et de politiciens. Les temps ont énormément changés, et de nouvelles vagues philosophiques sont apparues, qui voulaient exprimer ce changement de la condition humaine et des rapports sociaux. L'inquiétude sur la



possibilité de l'homme, sur l'activité historique est formulée par les philosophes français des années '60, '70 et '80. Les tendances les plus différentes font la description de la désintégration actuelle, nouvelle, de la totalité déjà retrouvée par Sartre.

Ces différentes tendances de la philosophie française coïncident sur un seul point: celui de l'impossibilité, de l'impuissance de l'homme dans le procès historique. Cette idée de la négation du rôle du sujet historique se présente par exemple chez les philosophes du structuralisme. Il n'y a pas lieu pour nous d'analyser ce courant d'idée dans sa totalité, ni d'évoquer tous les représentants du structuralisme; nous nous limiterons donc aux plus significatifs. Michel Foucault déjà dans Les mots et les choses, en parlant de Nietzsche, semble découvrir un parallèle entre la mort de Dieu et la disparition de l'homme.<sup>4</sup> Selon Foucault, on ne peut guère parler d'un facteur subjectif dans l'histoire, parce que ce sont les structures objectives de la société qui déterminent tout. Ce n'est pas par hasard si actuellement, Foucault se dit postmoderne. L'autre représentant de l'école structuraliste, Claude Lévi-Strauss, dans son livre fondamental, intitulé La pensée sauvage, constate que: "l'histoire n'est pas liée à l'homme" et que c'est un mythe que l'homme puisse jouer "le rôle d'agent historique".<sup>5</sup> Il nie également le développement social, en disant que la société est plus que jamais sujette à "la grande détermination de la nature". Il serait très instructif d'analyser ici les débats entre les structuralistes et Sartre sur ce thème. Mais ce n'est pas notre propos actuellement.

Une autre tendance philosophique, celle du marxisme français se rapproche beaucoup des pensées de l'école structuraliste. Si l'on considère les oeuvres de Louis Althusser des années '70, on en aperçoit le trait caractéristique: son "anti-humanisme théorique", qui est le propre de sa mentalité philosophique. Althusser a fortement critiqué la tendance humaniste et historiciste du marxisme dans Lire le Capital. Il refuse surtout la conception d'Antonio Gramsci qui a mis en évidence le côté subjectif du procès historique. Le point de vue d'Althusser a été - à son tour - critiqué non seulement par les marxistes italiens qui ont défendu l'oeuvre théorique de Gramsci, mais aussi par des philosophes d'autres pays. Althusser, dans sa Réponse à John Lewis a rejeté l'idée selon laquelle l'histoire est le résultat du "développement individuel". Selon Althusser tous les mouvements sociaux et historiques sont déterminés par la lutte des classes, qui est le moteur de l'histoire. Sa thèse, qui pose en principe, que: l'histoire est un "procès sans sujet ni fin/s/", a provoqué de vifs débats. Il est convaincu que "l'histoire n'a pas, au sens philosophique du mot, de Sujet, mais un moteur: la lutte des classes".<sup>6</sup> A notre avis, la conception d'Althusser est un peu mécanique, ce qui la rapproche dans un certain sens des conceptions structuralistes.

Dans d'autres circonstances, vers la fin des années '70 et au début des années '80, des points de vue très similaires se sont présentés dans la philosophie postmoderne. Le représentant le plus connu de cette tendance nouvelle de la philosophie française, Jean-Francois Lyotard dans son chef-

-d'oeuvre la condition postmoderne continue la décomposition des facultés de l'homme en disant que dans la situation actuelle la science tout comme la philosophie doit être "posthistorique, postrationaliste et postmétaphysique". Il accepte la thèse de la fin de l'histoire et il déclare "la dissolution du sujet du grand récit".<sup>7</sup> On assiste - selon Lyotard - non seulement à la décomposition de l'histoire, de la rationalité de l'homme, mais aussi à la dissolution des grands courants d'idée comme par exemple de la dialectique de la Philosophie de l'Esprit de Hegel et de la conception de l'émancipation du sujet historique formulée par Marx. Aujourd'hui on peut observer la crise de la puissance politique et de la connaissance humaine basées sur les principes théoriques du "grand récit" de Hegel et de Marx. Cette situation a été créée parce que les grands idéaux "métaphysiques" faisaient faillite. A cause de l'insuffisance du sujet historique, la révolution préconçue n'a pu avoir lieu. Et maintenant, selon Lyotard, la possibilité de la transformation sociale par la révolution est minime. Il dit: "Quant à la révolution, au sens marxiste, ça me paraît exclu... Il me paraît parfaitement clair que la grand récit, issu à la fois de l'idéalisme allemand et de la révolution française, récit de la réalisation du savoir et de l'émancipation de l'humanité, repris par Marx et mixé avec la théorie économique, n'aura pas lieu. C'est ce que nous apprenons en cette fin de siècle, parce que nous savons que quand il a prétendu avoir lieu, c'était une catastrophe... Les travailleurs eux-mêmes, qui sont les sujets de ce récit,

pensent, si l'on en juge par leur conduite, que ça n'a pas lieu."<sup>8</sup> Dans cette situation, l'homme ne peut pas accomplir sa fonction, qui est de "faire l'histoire". C'est ainsi que, de l'être social, personne ne parle plus en France, peut-on dire. Mais pourquoi cela? Quelle est la raison de cette attitude de la part des philosophes français?

Les exemples choisis par nous démontrent que les auteurs de ces textes pensent de cette manière dans une situation donnée, dans la France de nos jours, où les contradictions aggravent la position, la condition de l'homme. Et cette condition est exprimée et décrite par ces philosophes. Comment pourrait-on caractériser les traits principaux de cette situation? Certes, il s'agit ici de la description des rapports sociaux aliénés. L'avantage de ces descriptions et de ces philosophies est justement qu'elles reconnaissent et analysent parfaitement l'aliénation qui ne permet pas à l'homme de se libérer de ses liens. Elles ont tout à fait raison lorsqu'elles affirment que dans une telle situation, l'homme est incapable de fonctionner comme agent historique, comme sujet qui transforme la société.

S'il en est ainsi que peut-on faire? De cette description réelle des rapports sociaux aliénés dérivent deux solutions théoriques du problème. La première solution, c'est qu'on doit retourner vers le passé, et y trouver des idéaux à suivre. Cette route a été choisie par la majorité des philosophes mentionnés par nous, qui cherchent une issue, à l'aide de philosophes comme Nietzsche, Heidegger etc. L'autre solution est d'un tout autre genre. Les adeptes de cette solution

- tout en admettant et en reconnaissant l'aliénation des rapports sociaux - essayent de chercher une issue réorganisant en théorie la totalité de l'homme et de créer dans la réalité ontologique une situation où ces rapports aliénés disparaissent non seulement idéologiquement mais aussi dans la réalité de la société. Ce point de vue ne s'attache guère à décrire la situation, il s'occupe plutôt des impératifs à réaliser dans le futur pour que les obstacles à l'épanouissement des facultés de l'homme puissent disparaître. Il s'agit donc, de deux méthodes différentes d'approche des problèmes sociaux: l'une est descriptive, l'autre est normative.

Dans l'histoire de la philosophie de ces dernières années, on pourrait trouver facilement des exemples non seulement d'analyse descriptive, mais également d'analyse normative de "la condition humaine".<sup>9</sup> La méthode normative a pour but de reconstruire la totalité de l'individu désintégrée par l'aliénation de sa situation. Mais cette reconstruction demeure - dans la majorité des cas - une théorie, un Sollen plutôt qu'un Sein. Cette dernière méthode (normative) est bien représentée par la philosophie de György Lukács.

Lukács, dans son oeuvre philosophique posthume, Zur Ontologie des Gesellschaftlichen Seins, pose la question de l'homme sous deux aspects: celui du moment idéal et celui du facteur subjectif.

1. Le moment idéal. Tout au commencement, Lukács fait la critique de deux tendances philosophiques: la critique du matérialisme vulgaire d'une part et d'autre part celle de

l'idéalisme sous sa forme moderne: l'irrationalisme. En rejetant la solution de ces deux extrémités, il cherche un tertium datur dans la philosophie. L'essence de son point de vue est qu'il faut considérer l'être humain comme une unité. Et surtout l'unité de deux moments - autrement séparés l'un de l'autre dans la philosophie matérialiste vulgaire et dans l'idéalisme moderne - c'est-à-dire l'unité du matériel et de l'idéal. C'est même précisément cette unité qui assure la spécificité de l'être humain.

A ce propos, Lukács parle de la nécessité d'une nouvelle synthèse au sein de la philosophie qui veut comprendre l'homme en sa complexité. En analysant le moment décisif et le plus caractéristique de l'homme: le travail, il démontre qu'on ne peut pas y séparer les facteurs matériels des facteurs idéaux; la téléologie de la causalité. Ces deux moments sont liés l'un à l'autre "par une nécessité ontologique". Dans le travail on assiste donc, à l'unité dialectique des éléments matériels et spirituels. Cette conception de Lukács comporte une juste évaluation du moment idéal qui peut être interprété aussi comme une constatation anti-dogmatique, anti-staliniste. Il est superflu de nous attarder longuement sur cette thèse que nous savons bien que Stalin et le soi-disant "dia-mat" ne se rendent pas compte, voire déprécient l'importance de l'esprit et de la créativité humaine. Mais selon Lukács, l'homme n'est capable de se distancer de la nature que par son activité créatrice réelle. Ici Lukács parle en principe, et en principe, il a raison. Il est dommage qu'il n'ait pas réussi à mettre en

mouvement toute une conception réelle de la transformation sociale sur cette base.

2. Le facteur subjectif. L'homme - selon Lukács - est un "être répondant" qui ne peut pas s'isoler des questions que l'histoire lui pose et ce sont précisément les réponses que chaque individu apporte à ces questions qui lui donnent son identité propre. Les réponses reflètent toujours la situation actuelle de la société aussi.

Lukács - vers la fin de sa vie - assure un "rôle parfois décisif" au facteur subjectif dans l'histoire.<sup>10</sup> Par cette conception - selon nous - Lukács a fait un pas vers la position de Sartre. Selon Lukács, le facteur subjectif a un rôle extrêmement important dans la reconnaissance et dans la lutte au sein des conflits sociaux. Les facteurs déterminants des grands changements socio-politiques sont toujours les hommes /et non pas seulement les personnages dirigeant les mouvements sociaux/.

Contre la philosophie traditionnelle du marxisme, Lukács met en évidence que les changements de l'histoire ne se produisent que grâce aux conflits entre les forces productives et les rapports de production, automatiquement, mais qu'ils sont toujours le résultat de la praxis humaine aussi. Praxis et conscience forment une unité dans l'homme, dans son "activité transformatrice". C'est ainsi que le moment idéal et le facteur subjectif sont liés l'un à l'autre. En parlant de la révolution comme du changement par excellence de la société, il constate que la société ne change jamais d'elle

même, mais que c'est toujours l'activité de l'homme qui la transforme. "Es ist die grosse, welthistorische Lehre der Revolutionen, dass das gesellschaftliche Sein sich nicht bloss verändert, sondern immer wieder verändert wird."<sup>11</sup>

Comment créer le facteur subjectif? Selon Lukács, ce n'est pas un fait donné de la société, mais il faut le créer. Et c'est une tâche historique qui ne peut s'accomplir que lors d'un long processus. L'obstacle à la possibilité de créer le facteur subjectif, c'est - selon Lukács aussi - l'aliénation, phénomène analysé en détails dans l'Ontologie.

C'est ainsi que Lukács arrive à la fin de ses réflexions aux conclusions d'où partent les philosophes français déjà cités. Qu'est-ce que l'homme peut faire contre les rapports sociaux aliénés dans la société moderne? A cette question, Lukács ne peut pas donner de réponse satisfaisante. Il dit- en général - qu'il faut lutter tous les jours contre les rapports qui produisent, même de nos jours, l'aliénation. Et c'est valable partout où on a l'intention de créer et d'assurer l'unité des moments distincts de l'homme. Certes, pour cela, il faut également créer le terrain concret de sa réalisation, et c'est la société civile, non analysée par Lukács. Le développement de la société et de l'homme modernes ne peut s'accomplir qu'en nous éloignant de l'état d'aliénation voire en le critiquant, et en créant les formes nouvelles de société civile qui - grâce à des institutions de plus en plus démocratiques - rendent possible de surpasser dans la praxis



sociale la description de la réalité objective donnée par les philosophes français et présentée au début de cette étude.

Mais, jusque-là, il nous reste encore beaucoup à faire.

Notes

1. Jean-Paul SARTRE, Politique et autobiographie, Situations X, 1976. Paris, p. 176.
2. Ibid, p. 176.
3. Ibid, p. 179.
4. Michel FOUCAULT, Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines, Gallimard, 1966. Paris, p. 353.
5. Claude LÉVI-STRAUSS, La pensée sauvage, 1962. Paris, p. 347 et p. 337.
6. Louis ALTHUSSER, Réponse à John Lewis, Maspéro, 1973. Paris, p. 39.
7. Jean-Francois LYOTARD, La condition postmoderne. Rapport sur le savoir. 1979. Paris, p. 63.
8. Jean-Francois LYOTARD, Le jeu de l'informatique et du savoir, In Dialectiques, 1980. N° 29. p. 9.
9. Nous avons analysé quelques exemples de ce type dans notre étude: "Dittatura, democrazie e fattore soggettivo nel pensiero di Luxemburg, Gramsci e Lukács", In Il Politico, Rivista Italiana di Scienze Politiche, Pavia, 1987. n. 3. p. 485-503.
10. Lukács parle de cela dans son écrit: Grundlagen des menschlichen Denkens und Handels, écrit en 1968.
11. György LUKÁCS, Zur Ontologie des gesellschaftlichen Seins, Luchterhand, 1986. Darmstadt und Neuwied, Die wichtigsten Problemkomplexe, p. 453.

ZOLTÁN KORDÉ

LE PROBLÈME DE L'ORIGINE DES SICULES DANS L'HISTORIOGRAPHIE  
ROUMAINE

Les Sicules constituent un peuple de langue hongroise mais d'origine inconnue encore. Dans leur majorité, ils occupent dès le XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles l'Est de la Transylvanie où ils sont considérés comme une population autochtone. La question de leur origine est depuis longtemps débattue dans l'historiographie hongroise: on a pu clarifier des problèmes secondaires, mais la question principale, c.à d. le problème de leur origine reste sans réponse définitive. De temps en temps, les chercheurs étrangers aussi ont fait entendre leur voix dans cette polémique. A cause de la nature de la question, des considérations étrangères à la science ont souvent pu intervenir dans les argumentations. Dans cet article qui fait partie d'un travail plus volumineux nous voudrions présenter la position de quelques représentants de l'historiographie roumaine. Bien qu'il existe, dans l'histoire roumaine et hongroise beaucoup de points communs, les deux historiographies s'opposent radicalement quand il s'agit de mettre la lumière sur les différentes périodes de leur histoire commune. Nous pensons que les insuffisances méthodologiques, les erreurs commises pour des raisons politiques doivent être mises en lumière des deux côtés afin de pouvoir séparer les acquis scientifiques tangibles

d'avec les argumentations ayant une valeur purement éphémère.

L'historiographie roumaine - de par sa situation - s'est beaucoup intéressée au problème des origines des Sicules. L'intérêt ne s'est pas manifesté spontanément de la part des historiens roumains. La question devait se poser en fonction des problèmes posés par le passé, par l'histoire roumaine. On sait que l'ultime fondement de l'historiographie roumaine est, depuis ses débuts, la théorie de la continuité daco-roumaine; toute la vision historique est imprégnée de cette théorie. Le propre de cette vision historique est que l'on étudie l'histoire en fonction de cette hypothèse de base jamais confirmée mais érigée en évidence. Dans ce sens, il serait peut-être plus juste de parler d'un ensemble de théories plutôt que d'une seule hypothèse. Les éléments les plus importants de cet ensemble sont les suivants: l'ethnogenèse du peuple roumain a eu lieu en Transylvanie (ancienne province romaine appelée Dacie); les deux composantes principales de la population étaient les Thraces et les Daces autochtones, et de l'autre côté les colons romains dépositaires de la langue et de la culture latines. Par l'assimilation des Slaves et d'autres fractions de peuple moins importantes, le processus s'est terminé vers le début du IX<sup>e</sup> siècle. Cette population chrétienne, néolatine et sédentaire aurait survécu aux tempêtes de la migration des peuples et à l'arrivée des Hongrois elle devait constituer une société différenciée et vivre dans le cadre de principautés repré-

sentant une force militaire considérable, lesquels n'auraient été éliminés par les survenants qu'au prix de rudes combats. On retrouve parmi les héros de ces prétendus combats, en princes imbus de patriotisme, toute une série de personnages sortis de la Gesta d'Anonymus: des chefs locaux (n'ayant jamais existés) mais aussi des chefs très puissants de tribus hongroises (de sources incontestables) comme Ajtony ou Gyula au X<sup>e</sup> siècle. Le royaume de Hongrie ne serait étendu en Transylvanie qu'au XII<sup>e</sup> siècle, après sa consolidation. L'annexion d'ailleurs, n'aurait jamais réussi complètement à cause de la résistance incessante de la population autochtone et les conquérants se seraient vus obligés d'emprunter les institutions politiques du peuple roumain ayant déjà une culture plus évoluée.

Après la seconde guerre mondiale, l'historiographie marxiste a repris (avec des modifications insignifiantes) les thèses antérieures. Mais on constate l'apparition d'un nouveau motif: la lutte des classes. Elle devient le ressort principal de la lutte pour l'indépendance nationale et pour la réunification des territoires habités par les Roumains. C'est dans ce contexte que le problème sicule peut avoir une importance (bien que secondaire), étant donné que la réponse donnée à la question de leur origine influe nécessairement sur la façon de voir les premières époques de l'histoire roumaine.

Nicolae Iorga, historien de grande réputation de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle s'est occupé à plusieurs reprises de l'origine des Sicules. Pendant un certain temps il était persuadé de leur origine roumaine, mais dans un de ses ouvrages paru en 1905, en allemand, il déclare qu'il s'agit d'une population hongroise dont les membres avaient pénétré en Transylvanie au cours du XI<sup>e</sup> siècle où, "séparés du courant dominant ils on revêtu des traits ethniques et linguistiques originaux: c'est ainsi que se sont formés les noms, les co0tumes et le dialecte sicules. "Ils avaient pour tâche de garder les frontières; ce qu'ils firent honnêtement".<sup>1</sup>

Bien que Iorga ait abandonné la théorie de l'origine roumaine des Sicules, les partisans de cette théorie restaient nombreux surtout entre les deux guerres. Peter Ramneantu par exemple, n'étant pas satisfait des "preuves" linguistiques et historiques, a voulu chercher un appui dans les sciences naturelles pour résoudre le problème. Selon lui, la comparaison de l'isohémagglutination est une méthode utilisable pour la recherche de l'origine et de l'appartenance à un peuple. "Dans le cas où l'on réalise un très grand nombre de réactions d'isohémagglutination - écrit-il - les différences entre deux groupes humains ne peuvent être expliquées que par la différence ethno-anthropologique des membres de ces groupes."<sup>2</sup> Naturellement, les résultats de ses expériences ont curieusement, confirmé les hypothèses et assuré une base "scientifique" aux

recherches antérieures. Voilà la conclusion de ses recherches: "Les Sicules des comitats de Csik, Udvarhely et de Háromszék ont la même origine ethno-anthropologique que les Roumains. Il n'y a pas de conformité entre les Sicules et les Hongrois, Bulgares ou Finnois du point de vue de la réaction d'isohémagglutination."<sup>3</sup> Il ajoute que "...les Roumains siculisés ont dans leur sang des traces ouralo-altaïques ce qui prouve, pour nous, que les proto-sicules sont venus en Transylvanie en nombre relativement peu important, dans plusieurs villages, probablement exclusivement des hommes, mais qui se sont assimilés et se sont résorbés dans les masses roumaines". Comment expliquer qu'ils n'ont pas perdu leur langue? - Ils étaient chefs de famille et avaient des privilèges; par conséquent, ils ont pu imposer leur langue à ceux qui les entouraient.<sup>4</sup>

Pour en revenir à notre sujet, Sabin Opreanu a produit une oeuvre comparable à celle de Ramneantu, avant la seconde guerre mondiale: il a consacré tout un volume à sa thèse.<sup>5</sup> Il explique, en parlant des origines des Sicules, qu'ils sont venus en Transylvanie comme population ayant déjà des privilèges et séparée des Hongrois, dès le début. Pour lui, c'était une population mongole unie avec les Hongrois avant que ces derniers n'occupent la Pannonie, "et au moment où ils ont envahi la Transylvanie ils étaient déjà hongarisés. Il paraît très probable, - continue-t-il - que les Sicules étaient une tribu d'appartenance bulgare. La preuve: leur

nom peut être déduit du mot 'eszegel' ". Nous nous tromperions lourdement, si nous croyions que le problème est déjà résolu; notre auteur poursuit son argumentation: "il est probable, d'ailleurs, que les 'eszegel' n'étaient pas des Bulgares véritables, mais des reliquats d'un autre peuple: autrement leur nom n'aurait pas été différent du leur."<sup>6</sup> L'origine des Sicules reste ainsi dans l'ombre, mais ce n'est pas cela qui intéresse véritablement Opreanu: il concentre ses efforts à prouver que la ressemblance ethnique est due au mélange des nouveau-venus et des "autochtones" roumains. D'après lui, "les éléments sicules et roumains sont mélangés dans tous les villages sicules".<sup>7</sup> La population autochtone s'est beaucoup moins mêlée avec les Saxons. L'explication en est l'organisation militaire des Sicules. Les occupants se seraient installés dans les villages et dans les maisons des Roumains et se seraient mariés avec les Roumaines. Au fil des temps ils auraient assimilé d'autres populations (des Slaves, des Allemands, des Pétchenègues, etc.). Mais ces derniers "n'avaient pas de rôle notable dans la formation du peuple Sicule. Les Roumains seuls étaient en contact régulier avec eux jusqu'à nos jours, leur rôle dans la formation du peuple sicule a toujours été et reste primordial."<sup>8</sup> C'est aux Roumains qu'ils avaient emprunté leurs institutions politiques, les "szék" (comitats, sedes) par exemple, et ils étaient liés à la Valachie et à la Moldavie beaucoup plus fortement que



les autres régions de Transylvanie.<sup>9</sup>

Opreanu attend lui aussi de la biologie la confirmation de sa thèse: "Quoique les Sicules présentent par endroit des traits mongols - pense-t-il -, compte tenu de leurs caractéristiques anthropologiques, ils ressemblent plutôt aux Roumains qu'aux Hongrois."<sup>10</sup> Les données anthropométriques du crâne viendraient à l'appui aussi bien que la réaction d'isohémagglutination considérée comme déterminante déjà par Ramneantu. Il ne faut pas s'étonner de l'optimisme d'Opreanu quand il constate que "les recherches récentes soulignent de plus en plus la parenté raciale des Roumains et des Sicules".<sup>11</sup> Mais ce n'est pas tout! La série des arguments fabriqués de toutes pièces est couronnée par ce qui suit: "On peut constater - écrit-il - que l'âme et la culture des Sicules ressemblent, jusqu'à s'y méprendre, à celles des Roumains".<sup>12</sup> Mais quels sont les traits qui témoigneraient de l'origine commune des deux peuples? Les voici, selon Opreanu: le caractère vindicatif, la prudence devant les autorités, l'hospitalité, la méfiance envers les étrangers, l'humour bonhomme et la similitude entre les deux arts populaires. "Ce sont les traits caractéristiques communs aux Roumains et aux Sicules qui les rapprochent des Roumains et les éloignent des Hongrois."<sup>13</sup>

Les ouvrages que nous venons de citer ne constituent que les exemples typiques d'une époque dans l'historiographie:

les préoccupations politiques prévalaient contre la recherche de la vérité historique. Ce qui caractérise les activités de Ramneantu et d'Opreanu, c'est l'intention d'apporter des arguments "historiques" pour fonder la politique contemporaine (de leur point de vue d'ailleurs). Ramneantu n'en fait pas mystère, il déclare, que "l'origine ethnique roumaine des Séklers présente une importance capitale au point de vue démographique."<sup>14</sup>

Il ne cache pas non plus, par la suite, que ce n'est pas à travers les données et les faits qu'il envisage l'histoire, mais à travers le prisme déformant de la théorie des races. Selon lui, "les Hongrois du département de Mureş /Maros/ ont à peu près la même composition sanguine que les Hongrois de Debreczen ou du Sud de la Hongrie. Ils ont partout la propriété européenne plus élevée et la propriété asiatique plus faible que ceux-ci, ce qui prouve l'influence puissante d'un substrat roumain magyarisé par la suite."<sup>15</sup> Nous pensons ne pas avoir besoin d'insister sur le caractère peu scientifique de ces études, étant donné que leur hypothèse et leurs affirmations n'ont aucun fondement et qu'elles servent des objectifs très éloignés de toute science.

Bien sûr, il existe aussi d'autres hypothèses concernant les origines des Sicules. L'ouvrage de Ion Moga, par exemple, paru en français, en 1944,<sup>16</sup> est rédigé, lui aussi, dans la tradition de la continuité daco-roumaine,

il opte donc pour la priorité roumaine. "Dans la phase actuelle des recherches historiques, et même si la science n'a pas encore dit son dernier mot dans le problème de la continuité de la vie daco-roumaine sur la terre de Transylvanie, ce qui est certain dès maintenant, c'est la priorité du peuple roumain dans cette province, comparativement à l'élément hongrois, arrivé ultérieurement."<sup>17</sup>

Il est impossible, selon lui, de prouver par des sources la présence continue du pouvoir politique et ecclésiastique hongrois avant 1175 en Transylvanie. Ce n'est qu'après l'arrivée des Saxons et des Sicules, c. à d. dans les années 1170, que le pouvoir royal a commencé à s'organiser. Moga ne tient pas à l'origine roumaine des Sicules et ne veut pas prouver à tout prix l'influence démographique et ethnique de la population "autochtone"; il formule l'avis selon lequel ce sont les Sicules "qui de la Pannonie arpadienne ont transplanté la tradition des Huns sur les plateaux de Transylvanie"<sup>18</sup>. Il voit, par contre, une analogie dans la situation juridique des Roumains et des Sicules, étant donné que ni les uns ni les autres ne possèdent de chartes comparables à celles des Saxons, des Comans, ou des Chevaliers germaniques, leur assurant un certain nombre de privilèges. "Pour les Sicules comme pour les Roumains, la nécessité d'une réglementation par un diplôme de privilèges des droits et franchises spéciales à l'égard de la

Couronne hongroise ne fut jamais ressentie, car les premiers étaient considérés comme tribu libre et les seconds comme habitants indigènes de Transylvanie assujettis à l'autorité de la Couronne. Ni les uns, ni les autres ne furent traités en groupe ethnique appelé ou arrivé dans le Royaume dans des conditions déterminées."<sup>19</sup>

Réflexion curieuse: l'absence de charte est dans le cas des Roumains, la preuve de ce qu'ils sont autochtones en Transylvanie, mais elle prouve dans le cas des Sicules qu'ils sont arrivés plus tard. L'auteur affirme formellement que "l'autonomie des Sicules ne dérive points d'une telle réglementation; elle vient d'une ancienne organisation en tribu datant de l'époque où les Hongrois la conservaient encore dans leur pays".<sup>20</sup> Mais pour ce qui concerne les Roumains, ils n'avaient pas besoin de voir leurs privilèges fixés par écrit parce qu'ils étaient autochtones. Moga ne précise pas davantage sa position concernant l'origine des Sicules, c'est au lecteur de décider si les Sicules sont les descendants des Huns ou une fraction détachée de l'alliance des tribus hongroises. Ses efforts visent, bien qu'autrement que ceux de ses prédécesseurs, à contester le droit du "premier occupant" aux Sicules afin de le réserver exclusivement aux Roumains. En ce qui concerne l'essentiel du problème il lègue la tâche de la réponse aux chercheurs à venir.

Nous avons déjà mentionné qu'après la seconde guerre mondiale, l'historiographie marxiste a poursuivi, pour l'essentiel, le chemin de ses prédécesseurs. On a continué

à traiter le problème sicule conformément aux anciens principes mais on a tout de même abandonné la thèse de l'origine roumaine des Sicules pour chercher d'autres ancêtres à ce peuple.

Selon les auteurs d'une histoire de la Transylvanie parue en 1964, "les tribus hongroises dirigée par Árpád se sont d'abord installées en Pannonie puis aussi dans la plaine de la Tisza".<sup>21</sup> Leur intérêt pour la Transylvanie a été motivé par la volonté d'avoir de nouveaux pâturages et le besoin de trouver des ressources minières (surtout du sel). Mais "après avoir atteint leurs objectifs, la plupart des tribus se sont retirées de la Transylvanie. Celles qui sont restées sur place, peu nombreuses d'ailleurs, se sont installées définitivement pour vivre ensemble avec la population autochtone."<sup>22</sup> Ces dernières ont poursuivi leur mode de vie antérieur. Les vieilles institutions slavo-roumaines comme la Voïvodie et la Kenezie ont subsisté aussi. Ces institutions politiques étaient dirigées par des princes très puissants comme Ajtony ou Gyula, chefs de tribus hongroises, transformés en princes autochtones par les historiens roumains. Ces princes ont héroïquement résisté jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle à l'invasion étrangère et ce n'est qu'aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles que le roi hongrois a réussi à occuper la Transylvanie et à organiser des comitats royaux dans cette région. "Le fait que le nom des unités administratives mentionnées est d'origine slave (medzsa -- megye) aussi bien que le nom des dirigeants de ces unités (zsupan -- ispán) prouve

suffisamment que ces institutions ont une origine slave en Pannonie et slavo-roumaine en Transylvanie."<sup>23</sup> Afin de renforcer leur pouvoir, les Hongrois ont installé des Sicules, des Saxons et des chevaliers allemands dans certaines contrées de la Transylvanie. Selon les auteurs "les Sicules sont les descendants d'un mélange de plusieurs populations de langue turque. Leur nom vient du mot turc "sikil" signifiant de haute naissance."<sup>24</sup> Ils vivaient déjà dans les régions Nord-Ouest de la Transylvanie avant la conquête hongroise, et se sont ralliés au peuple d'Árpád au moment de leur arrivée "pour servir selon les traditions nomades dans l'avant-garde de leur armée".<sup>25</sup> Ils ont été installés le long des frontières pour les défendre. Dans le Bihar "les Sicules - si l'on se fie au témoignage de beaucoup de noms de lieu - coexistaient avec les Roumains"<sup>26</sup> qui leur ont appris l'écriture (dans ce cas-là les historiens roumains font référence à l'historien Kézai). Au cours du XII<sup>e</sup> siècle, l'expansion du royaume hongrois s'est poursuivie: ils sont arrivés jusqu'au Maros et au Küküllő, puis, au début du XIII<sup>e</sup> siècle ils se sont installés dans le Sud-Est du pays, à côté de la population autochtone, dans la mesure de la progression du pouvoir hongrois, et depuis ils vivent là-bas."<sup>27</sup>

La prise de position des auteurs de l'Histoire de la Transylvanie ne peut pas être acceptée comme point de départ pour résoudre la question sicule. Leur vue n'est pas

obscurcie - du moins pour ce qui concerne notre sujet - aussi totalement par des considérations absolument étrangère à la science que celle des chercheurs antérieurs, leurs tentatives de résoudre le problème de l'origine des Sicules étaient périmées dès l'origine. Ils "réchauffent" eux aussi la vieille étymologie pratiquée par József Thúry (en partie sur la base d'une étude antérieure de György Györffy), que l'article de Hasan Eren paru en 1943 avait réfutée.

Les travaux récents comme celui de Stefan Pascu, en 1971,<sup>28</sup> n'ont pas modifié substantiellement l'état de la question. Pascu, qui traite amplement de la question, pense que "les Sicules sont les descendants d'un mélange de diverses populations en majorité cavalières: des Huns, des Avars, des Khazars des Pétchenègues", qui parlaient tous des langues turques, ils vivaient tous en Transylvanie (la grande Transylvanie actuelle), leur mode de vie et leur organisation tribale les prédestinaient à former un seul peuple.<sup>29</sup> L'auteur refuse l'explication cherchant un rapport entre le szék (comitat sedes) et le nom des Sicules, puisque ce type d'organisation territoriale n'a eu lieu qu'au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, c.à d. deux siècles après la première mention de la présence de ce peuple, et d'un autre côté "ni les Saxons ni les Comans n'ont tiré leur nom du szék, c. à d. de l'organisation politique et administrative"<sup>30</sup> bien qu'ils vécussent dans le cadre de la même organisation territoriale. Pascu accepte l'étymologie à partir du mot sikil bien qu'il hésite entre

l'étymologie proposée par Dezső Pais ('celui qui s'enfuit, celui qui s'évade, l'évadé') et celle de József Thúry.<sup>31</sup> Après avoir étudié Anonymus et les chroniques, il arrive à la conclusion selon laquelle les Sicules "avaient pris part à la conquête de la Pannonie aux côtés des Hongrois en 895-896", puis ils se sont installés avec les nouveaux venus en partie dans la plaine de la Tisza. Dans les combats de Bihar, contre Ménmarót leur place était à l'avant-garde des Hongrois, et une partie d'entre eux sont restées dans la région, puis ils se sont mêlés aux Roumains et aux Hongrois immigrés. D'autres fractions de ce peuple se sont installées en Pannonie et dans la Hongrie du Nord.<sup>32</sup> Leur immigration en Transylvanie aurait commencé dans le dernier tiers du XI<sup>e</sup> siècle; leur migration était plutôt une fuite devant le féodalisme qu'une conquête. Ils sont arrivés devant les Carpathes de l'Est; au XIII<sup>e</sup> siècle, mais ils devaient s'arrêter là à cause de la présence des Comans dans les environs. Ils ne pouvaient non plus ajourner le moment de composer avec l'Etat hongrois. "Ils ont conclu un accord sur la base de l'intérêt réciproque: les Sicules ont accepté le rôle de garde-frontière, l'Etat hongrois a toléré leur mode de vie auquel ils tenaient tant."<sup>33</sup>

Nous avons déjà fait allusion au fait que la théorie de Pascu est une variante élargie de la théorie antérieure. Il n'y a qu'un seul élément neuf: l'explication de la migration ou plutôt de l'immigration des Sicules. Quant



à l'étymologie du nom, nous avons déjà mentionné que ni celle de József Thúry ni celle de Dezső Pais ne sont prouvées d'une manière convaincante; il serait donc vain de fonder une théorie là-dessus. Et sans une étymologie acceptable du nom des Sicules la théorie de Pascu est suspendue dans le vide, puisque rien d'autre ne prouve la thèse selon laquelle les Sicules constituent un mélange de plusieurs fractions de populations nomades.

Toutes les études citées ont comme caractéristiques communes leur faiblesse méthodologique: absence de preuves ou preuves non convaincants, construction de théorie à partir d'autres théories non confirmées, manipulation des sources ou leur emploi ad hoc, en un mot, absence totale de critique des sources. Ce sont surtout ces insuffisances méthodologiques qui expliquent que l'historiographie roumaine n'a apporté, dans ce domaine, aucun acquis même partiel.

Notre bref tour d'horizon nous fait constater que l'historiographie roumaine - à cause de l'insuffisance théorique et méthodologique - n'a pas été à même d'effectuer la moindre percée pour résoudre le problème de l'origine des Sicules. Nous pensons que c'est à l'historiographie hongroise que revient la tâche de trouver une solution valable et une réponse acceptable au problème sicule afin de contribuer ainsi à une meilleure connaissance du passé, et afin de placer sur des bases plus solides la conscience de l'identité nationale hongroise.

N o t e s

1. N. JORGA, Geschichte des Rumanischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen. I. Gotha 1905, p. 131.
2. Pierre RAMNEANTU, Origine ethnique des Séklers de Transylvanie, dans Revue de Transylvanie, Tome II., No. 1., Août-Septembre 1935, p. 47.
3. Op. cit. p. 59.
4. Op. cit. p. 58.
5. Sabin OPREANU, Die Szekler. Eine völkische Minderheit inmitten des Rumanentums, Sibiu-Hermannstadt, 1939.
6. Op. cit. p. 51.
7. Op. cit. p. 61.
8. Op. cit. p. 63.
9. Op. cit. p. 63--64.
10. Op. cit. p. 65.
11. Op. cit. p. 65.
12. Op. cit. p. 66--67.
13. Op. cit. p. 67.
14. RAMNEANTU, Op. cit. p. 57.
15. Op. cit. p. 59.
16. Ion MOGA, Les Roumains de Transylvanie au moyen âge, Bibliotheca Rerum Transsilvaniae VI., Sibiu, 1944.
17. Op. cit. p. 145.
18. Op. cit. p. 234.

19. Op. cit. p. 134.
20. Op. cit. p. 133.
21. Erdély története /Histoire de la Transsylvanie/ ,  
I. Réd. par Miron CONSTANTINESCU, Bukarest,  
1964, p. 101.
22. Op. cit. p. 101.
23. Op. cit. p. 108.
24. Op. cit. p. 109.
25. Op. cit. p. 109.
26. Op. cit. p. 109.
27. Op. cit. p. 109.
28. Stefan PASCU: Voievodatul Transilvaniei /Le Voïvodat  
de Transylvanie/ , Cluj, 1971.
29. Op. cit. p. 106.
30. Op. cit. p. 105--106.
31. Op. cit. p. 107.
32. Op. cit. p. 108--109.
33. Op. cit. p. 109--110.



## II. AUTOUR DE LA LINGUISTIQUE



SÁNDOR ALBERT

## QUELQUES ASPECTS DE TRADUCTION PHILOSOPHIQUE

0. Le but de cet article est de traiter quelques aspects de la traduction dite philosophique<sup>1</sup>, d'étudier les spécificités inhérentes à la traduction du discours philosophique et de présenter quelques-unes des difficultés qui se posent inévitablement au traducteur de ce type de discours. Le manque de place ne nous permet pas d'entrer dans les détails, nous devons donc réduire notre analyse à deux problèmes spéciaux: la traduction de la terminologie et la construction syntaxique du texte-cible. Pour langue-source, nous prenons le français et pour langue-cible le hongrois, même si nous sommes persuadés que les phénomènes décrits dépassent les cadres de ces deux langues et peuvent être considérés comme des problèmes généraux de traduction.

1.1. Avant d'entrer dans les discussions concernant les problèmes concrets mentionnés ci-dessus, je crois utile de traiter brièvement, au préalable, quelques questions générales concernant la traduction. Certes, il ne s'agit point de vouloir esquisser ici les contours de ma propre théorie de la traduction, ni de tracer les lignes d'une théorie de la traduction "unifiée et cohérente" (d'autant moins qu'elle n'existe pour le moment que dans les rêves des théoriciens<sup>2</sup>), ni même d'essayer de décrire les conditions nécessaires pour la construction d'une (telle) théorie de la traduction. Tout

cela n'aboutirait à rien, nos ambitions sont donc beaucoup plus modestes.

1.2. Comme il est bien connu, la traduction est "un des types possibles de performance interlinguale" (cf. Toury 1980: 23). Dans une première approche globale, elle peut être considérée comme une activité langagière ayant, bien évidemment, un certain nombre de composants extralinguistiques irrationnels, non-formalisables, insaisissables pour le théoricien. La traduction étant donc une sorte de praxis, sa théorie, "la théorie de la traduction ou traductologie reste une praxéologie (Handlungswissenschaft) qui se mesure moins à des critères épistémologiques a priori de 'scientificité' qu'au résultat terminal et a posteriori de ces produits qu'on appelle des traductions, les textes-cible" (Ladmiral 1979: 189-190).

1.3. Notre approche "praxéologiste" de la traduction indique déjà la méthode employée dans nos argumentations. Cette méthode consiste à prendre pour point de départ non pas une théorie quelconque, mais des problèmes concrets de traduction qui, après avoir été soumis à une analyse minutieuse et approfondie, peuvent être élargis et rendre ainsi possible la formulation de théorèmes de traduction plus généraux qui dépassent considérablement le cadre de l'exemple choisi soumis à l'analyse.<sup>3</sup>

2.1. Disons dès le début: le terme "traduction philosophique" est chargé d'une certaine ambiguïté. Dans son sens le plus restreint, la traduction philosophique s'attache à certains types de texte, et se range communément soit dans



la catégorie de la traduction littéraire (opposée à la traduction "technique", cf. Ladamiral 1979: 239), soit entre la traduction littéraire et la traduction technique (cf. Ladamiral 1981: 23). Cependant, cette conception présuppose l'existence préalable d'une typologie de textes dont la construction, dans la pratique, ne va pas sans problèmes. Etant donné que les essais de typologisation de textes se sont révélées jusqu'ici insuffisants<sup>4</sup>, je suis persuadé que ce n'est pas le type de texte à traduire qu'il convient de prendre pour point de départ, mais la dimension herméneutique de l'activité traduisante. Si nous considérons donc la traduction non pas du point de vue des textes à traduire, mais du point de vue de l'activité du traducteur, nous arrivons facilement à la conclusion que toute traduction est en quelque sorte traduction "philosophique", puisqu'il y a un minimum de subjectivité dans tout acte de traduction. Il s'agit là d'un sens plus large (si l'on préfère: le sens métaphorique) de l'épithète "philosophique". (Bien entendu, nous parlons de traduction "humaine"; la traduction automatique poserait des problèmes entièrement différents et, à notre avis, moins intéressants.)

2.2. Nous posons, quant à nous, en principe qu'il y a une spécificité de la traduction philosophique, mais cette spécificité est plutôt d'ordre technique que théorique, car si "traduire de la littérature implique nécessairement une théorie de la littérature" (H. Meschonnic 1981:12),

alors, me semble-t-il, la traduction de la philosophie implique, à son tour, nécessairement une philosophie de la traduction, même si cette philosophie (du traducteur) se manifeste rarement d'une manière explicite.<sup>5</sup> Toute traduction est donc philosophique dès le moment où l'on parle de la traduction d'un discours littéraire et/ou (théorique) culturel, c'est-à-dire où il s'agit de textes (discours) par l'intermédiaire desquels l'auteur (l'émetteur) tient à nous transmettre un système de pensées, indépendamment du fait que ce système de pensées est développé sous forme de fiction (roman, nouvelle, récit etc.) ou sous forme de communication écrite qui met en oeuvre la fonction référentielle du langage (traité, essai, mémoire etc.). Cette conception permettra d'exclure de nos analyses les textes "pragmatiques" (modes d'emploi, textes techniques, commerciaux, lettres privées etc.) même si l'adjectif "pragmatique" est, lui aussi, trop confus et triplement ambigu (cf. Delisle 1980: 31-34).

2.3. Avant de s'engager dans la traduction d'un texte-source, le traducteur ne pourra se passer d'élaborer la stratégie globale qu'il va appliquer lors de la traduction de l'ouvrage donné (cf. Bjurström 1978). Cette orientation préalable lui est indispensable pour découvrir le contexte référentiel dans lequel l'auteur développe ses idées. Tandis que pour le traducteur des oeuvres littéraires (fictions) le principal problème de traduction consiste à essayer de réexprimer le message de l'auteur au même niveau

esthétique et/ou poétique que l'original (garder, tant que possible, la "qualité littéraire" de l'original), le traducteur du discours culturel ("sciences humaines", philosophie, etc.) a quelquefois de graves problèmes pour comprendre et interpréter l'arrière-fond référentiel du message à transmettre.

Bien sûr, il y a des textes qui échappent à toute épreuve de typologisation et dont la traduction serait très difficilement réalisable sans une étude de leur contexte référentiel. Les textes dont nous parlons sont, pour ainsi dire, à cheval entre la fiction et les "sciences humaines".

Pensons à des oeuvres comme p.ex. Le Planétarium de Nathalie Sarraute, l'Histoire de Claude Simon ou Le Nom de la Rose d'Umberto Eco. Les discussions concernant les traductions (hongroises) du "Nouveau Roman" français sont très instructives de ce point de vue, parce qu'elles indiquent la nécessité des informations référentielles dont le traducteur ne peut pas faire l'économie. Dans les années 60, les oeuvres du "Nouveau Roman" français ont été tout d'abord traduites suivant les méthodes appliquées dans la traduction des romans du siècle passé. Aussi le lecteur hongrois pouvait-il demander légitimement: dans quel sens le "Nouveau Roman" peut-il s'appeler nouveau? Lorsque les recherches théoriques de la critique littéraire ont révélé les véritables innovations du "Nouveau Roman", elles ont servi en quelque sorte d'orientation référentielle aux traducteurs

hongrois. (Ce fait explique bien pourquoi il existe deux traductions hongroises du Planétarium de N. Sarraute et pourquoi la conception (la "philosophie") des deux traducteurs est toute différente.) Si le traducteur du Nom de la Rose ne reconnaît pas dès le début, combien le discours de cette oeuvre est tissé d'allusions "sous-jacentes" de tous ordres, d'associations cachées, de connotations sémantiques et sémiotiques, d'ambiguïtés voulues etc., pourra-t-il le traduire d'une manière équivalente?

L'existence même d'oeuvres telles que Le Nom de la Rose prouve bien, à elle seule, que le clivage artificiel entre traduction littéraire et traduction philosophique ne correspond guère à la réalité!

3.1. Les problèmes concernant la traduction de ce discours philosophique seront exemplarisés à partir de ma propre activité de traducteur. C'est en 1985 que j'ai commencé à préparer la traduction hongroise de l'oeuvre de Jean Baudrillard Le système des objets (Gallimard, Paris, 1968). Je voudrais essayer d'éviter le danger qui consiste à faire une théorie à partir de ma propre expérience pratique, c'est pourquoi je tenterais d'observer mon activité traduisante comme "de l'extérieur", le plus objectivement possible, comme s'il s'agissait du travail de n'importe quel autre traducteur. Je crois tout de même qu'il vaut la peine de ramasser les informations référentielles qui étaient à la disposition du traducteur au moment où il a commencé à rédiger le texte-cible à partir de l'oeuvre de Baudrillard.

C'est ce contexte référentiel qui lui fournissait les données nécessaires à l'élaboration de sa stratégie ("théorie", "philosophie") de traduction. Ces données n'étaient guère abondantes, pourtant suffisantes à la traduction, compte tenu des connaissances préalables du traducteur.<sup>6</sup> Avant donc de commencer à traduire le livre de J. Baudrillard, le traducteur savait que son auteur était professeur de sociologie à la Sorbonne et appartenait à l'école structuraliste sémiologique de Roland Barthes. Pour la description des systèmes d'objet qui entourent l'homme contemporain, l'auteur emploie le métalangage devenu quasi "obligatoire" dans le jargon actuel des "sciences humaines". L'utilisation de ce jargon obscur ne facilitait pas la traduction de l'oeuvre de Baudrillard, étant donné que les termes employés relèvent de plusieurs (inter)disciplines en même temps, telles que linguistique saussurienne, sémiologie barthienne, psychologie "classique", psychanalyse freudienne, philosophie lacanienne, sociologie américaine, pour n'en mentionner que les plus caractéristiques. Le vocabulaire employé par l'auteur est donc très mêlé et, de plus, l'arrière-fond des argumentations n'est pas toujours facile à entrevoir. Bien que l'emploi de ce "jargon philosophique" soit actuellement largement répandu en France, il pose parfois des problèmes d'interprétation insurmontables. L'emploi de certains termes était devenu tellement général que ces termes avaient, pour ainsi dire, perdu toute valeur sémantique et passaient pour de simples "connotateurs"

(p. ex. langue, discours, condition, structure, signe, sens, paradigme, pragmatique etc.). Grâce à une pré- et suffixation exagérée, dans le discours de Baudrillard prolifèrent les "monstres" comme disfonctionnel, antifonctionnalisme, métadiscursivité, autoprojection etc., sans parler des néologismes sémantiques créées par l'auteur même (culturalité, historialité, naturalité, gestuel etc.).

3.2. Quelles solutions s'offrent au traducteur hongrois s'il veut réexprimer ces termes d'une manière compréhensible et équivalente dans le texte-cible (hongrois)? La solution la plus commode serait le simple transcodage sur le plan linguistique. Cette sorte de transcodage calquant les termes-source reste pourtant un cas particulier de "traduction" et tout traducteur sait bien qu'il est "totalement exclu de pouvoir 'terminologiser' l'ensemble de la langue-cible en concordance bi-univoque intégrale avec la langue-source" (Ladmiral 1979: 225). La réinterprétation sémantique qui a fait, dans la traduction hongroise du discours de Baudrillard du couple szöveg/beszéd le binome sémiotique texte/discours, ou du couple nyelv/beszéd la dichotomie saussurienne langue/parole, représente des cas de terminologisation traductive dont il est bien clair qu'on ne saurait, de proche en proche, l'étendre à toute la langue. Le transcodage linguistique qui fait des calques "hongrois" de certains termes français doit être conçu comme une contrainte inévitable et qui comporte de graves dangers. "L'idée de

transcodage consiste en somme à évacuer dans l'abstrait la réalité concrète des difficultés de traduction rencontrées dans l'expérience et tout ce qui fait de la traduction précisément une pratique et non une technique" (Ladmiral 1979: 227). Le transcodage linguistique est donc un cas particulier et marginal de "traduction" dont le traducteur hongrois était obligé de se servir pour donner l'équivalent hongrois du terme inventé par l'auteur: culturalité (cf. équivalent hongrois: kulturalitás).

3.3. Il y a aussi des cas où le traducteur du discours philosophique se trouve devant une possibilité de choix: transcoder ou traduire (réexprimer) le terme en question? L'existence des doublets (parfois: triplets) de variantes synonymiques correspond "à un fonctionnement ordinaire de la langue philosophique" et "on trouvera concurremment de nombreux cas où les deux mots sont même strictement synonymes et fonctionnent non pas comme les termes d'une opposition sémantique, voire terminologique, mais comme des variantes stylistiques" (Ladmiral 1981: 27). L'analyse même superficielle du texte de Baudrillard pourrait facilement découvrir une centaine de doublets de variantes synonymiques, tels que p.ex. generáció/nemzedék, absztrakt/elvont, homogén/egynemű, racionális/ésszerű, szimbolikus/jelképes, egzakt/pontos, radikális/gyökeres, univerzális/egyetemes (általános) etc. Le choix de la variante dépend largement du niveau intellectuel du public virtuel auquel le texte-cible sera

destiné. Le choix des équivalents hongrois rend le texte plus "consommable" pour les récepteurs hongrois, et ce choix est linguistiquement justifié par le fait que pratiquement il n'y a aucun trait distinctif significatif entre les membres des couples ci-énumérés. Pourtant, le traducteur doit procéder avec beaucoup de précaution lors du choix de ces équivalents: il ne doit pas oublier que la diversité des registres où le discours philosophique (en l'occurrence: sémiologique) a puisé son vocabulaire est fort grande d'où il s'ensuit tout un foisonnement de connotations que le traducteur doit prendre en considération! Lors de la traduction de ces termes la tâche du traducteur consiste à en préserver les richesses mais aussi les éventuelles ambiguïtés polysémiques dans le texte-cible. C'était le cas, pour en mentionner quelques exemples, de termes comme immanens, projekció, transzcendencia, involúció, szublimálás, kreatív, astrukturális, performancia, kombinatorika, etc. Ces termes sont tellement chargés de connotations que leur traduction (qui serait d'ailleurs théoriquement possible) ou explication paraphrasée les aurait privés de leur charge connotative.

3.4. Pour terminer ce tableau court et qui est loin d'être exhaustif des problèmes qui se posent lors de la traduction de la terminologie, il nous faut encore mentionner deux dangers qui guettent le traducteur, notamment les phénomènes de sur-terminologisation et de sous-terminologisation en langue-cible. Le premier consiste à terminologiser un



mot du texte-source qui n'y est point un terme technique, le second consiste à ne pas reconnaître d'un mot du texte-source qu'il est de valeur terminologique. Pour le mot gestuel (néologisme de Baudrillard) qui est incontestablement de valeur terminologique dans l'oeuvre, le traducteur a trouvé l'équivalent un peu sous-terminologisé: mozdulat-együttés. Cet équivalent semble être trop lourd mais non moins artificiel que le terme gestuel, et de toute façon plus plausible que la solution proposée par le rédacteur du livre: gesztusok.

En ce qui concerne la sur-terminologisation, je n'en mentionne ici qu'un seul exemple: le syntagme adjectival français corps organisés a été traduit dans un texte philosophique hongrois par szervezett testek (au lieu de szilárd testek) ce qui est, en plus, un bel exemple de contre-sens.

4. Évidemment, le problème de la traduction de la terminologie peut sembler un domaine partiel et relativement très étudié de la traduction philosophique. Néanmoins, le traducteur du discours philosophique rencontre des problèmes non moins importants qui se posent lors de la "réécriture" du message en langue-cible.<sup>7</sup> Il s'agit de la construction syntaxique du texte-cible où l'agencement (la longueur, la structure intérieure) des phrases, la réverbalisation des points significatifs du message sur le plan syntaxique etc. jouent un rôle primordial. A. Dániel a absolument raison de dire que "lors de la critique des

traductions le problème de la correspondance linéaire des éléments du vocabulaire tient une place beaucoup plus importante que les questions qui sont posées par le système de correspondances internes, l'organisation intrinsèque du texte" (Dániel 1986: 93). Je suis entièrement d'accord avec l'auteur pour dire que la construction interne du texte (phrases, paraphrases, découpages logico-sémantiques etc.) est un des traits significatifs des oeuvres artistiques, littéraires ou philosophiques (cf. Dániel 1986: 84). L'auteur présente des analyses très intéressantes en comparant différentes traductions hongroises de quelques petits textes de Roland Barthes, et arrive à la conclusion que tel traducteur considère l'agencement syntaxique et logique de la phrase-source comme facteur non-pertinent, inessentiel et variable (non concrétisable), tel autre traducteur observe rigoureusement l'agencement syntaxique et logique de la phrase-source, en le considérant comme facteur pertinent, essentiel et non-variable du message. Le manque de place ne me permet pas d'entrer davantage dans la discussion de cette problématique, aussi dis-je tout simplement qu'il s'agit ici (apparemment) des principes de traduction, mais, en réalité, ce sont les manifestations de cette philosophie de la traduction dont nous n'avons cessé de souligner l'importance. Pour donner, finalement, mon opinion personnelle concernant ce sujet, je suis d'avis que l'agencement syntactico-logique (la construction syntaxique) de la phrase-source fait partie

des facteurs significatifs du message de l'auteur, aussi ai-je toujours respecté (à quelques exceptions près) la longueur et la structure intérieure des phrases du discours de l'auteur en reconstruisant son message dans mes textes-cible.

Notes

1. Les principes de la traduction philosophique ont été élaborés par le linguiste et philosophe français Jean-René Ladmiral (1971, 1979, 1980, 1981, 1984). Il est aussi traducteur des représentants de l'école de Francfort (J. Habermas, T. Adorno, E. Fromm etc.). Ici, je ne fais que signaler l'ambiguïté de l'adjectif "philosophique"; le contenu sémantique en sera développé sous le point 2.1. du présent article.
2. "Je ne crois pas /.../ qu'on ait à ce jour élaboré, où que ce soit, une théorie complète de la traduction" (Pergnier 1986: 61); "in spite of the growing number of publications /.../ the awaited general theory of translation is still very much wanted" /malgré le nombre toujours croissant de publications, la théorie générale de la traduction est fort attendue aujourd'hui encore/ (Toury 1980: 7).
3. Cette méthode est appelée par d'autres auteurs aussi "théorie de l'application" ou "réflexion pratique - pratique réflexive" ou aussi "théorisation" etc. (cf. le terme correspondant anglais reasoning).

4. La typologisation la plus récente et peut-être la plus subtile (celle de S. Tirkkonen-Condit 1985: 13) distingue cinq types de textes: narratif, descriptif, explicatif, argumentatif, instructif. Bien que cette distinction soit faite à la base de traits purement linguistiques, on se demande avec pas mal de pessimisme: dans quel type de texte devrait-on ranger le texte philosophique tout en excluant les autres?
5. "... il est vrai qu'il y a dans la traduction quelque chose qui, de fait, ressemble à une écriture automatique, mais il est bien certain qu'il y a toujours immanquablement une théorie implicite, sous-jacente à telle ou telle traduction." /.../ "Il arrive même qu'il y en ait plusieurs, et qui peuvent être parfois contradictoires: celle à laquelle globalement se rallie le traducteur, de façon plus ou moins consciente; et puis celle(s), plus souvent inconsciente(s), que l'on peut dégager au coup par coup de chacune des équivalences ponctuelles que propose le texte d'un traducteur..." (Ladmiral 1981: 26).
6. "Nul, pas plus le traducteur qu'un lecteur quelconque, n'aborde jamais un texte l'esprit vide de toute connaissance." /.../ "Traduire peut recouvrir une opération linguistique /.../ et une opération mentale qui se situe au-delà de la phrase linguistique et met

en oeuvre tout ce que le traducteur sait de l'auteur et de ses motifs, du sujet traité, de l'époque de la rédaction, des circonstances historiques et autres entourant la rédaction, du public visé, etc."

(Lederer 1987: 11, 13).

7. Il est de coutume de distinguer deux phases théoriquement distinctes de l'opération de la traduction: celle de la lecture-compréhension-interprétation et celle de la réécriture (réverbalisation) du message dans la langue-cible. (cf. Ladmiral 1979: 210). Cette distinction théorique est maintenue même si la pratique de la traduction ne la justifie pas toujours. "Le traducteur peut mesurer la validité de ses appréciations subjectives, de ces interprétations, au produit terminal de son travail qu'est le texte-cible soumis au contrôle de la re-lecture du texte-source. Il y a là comme un mécanisme de feed-back herméneutique..." (Ladmiral 1979: 210).

Littérature

- BJURSTRÖM, C. G. (1978), "Le traducteur dans le texte". In: GRÄHS, L. - KORLÉN, G. - MALMBERG, B. (eds.), Theory and Practice of Translation. Lang, Bern - Frankfurt/Main - Las Vegas, 1978, p. 107-116.
- DÁNIEL, Ágnes (1986), "Gondolatok Roland Barthes magyar fordításainak ürügyén" (Réflexions à propos des traductions hongroises de quelques oeuvres de Roland Barthes). In: KLAUDY Kinga (sous la réd. de): Fordításelméleti Füzetek, No. 5., Külkereskedelmi Főiskola, Budapest, 1986, p. 83-94.
- DELISLE, Jean (1980), L'analyse du discours comme méthode de traduction. "Cahiers de traductologie", No. 2., University of Ottawa Press, Ottawa, <sup>1</sup>1980, <sup>2</sup>1982.
- LADMIRAL, Jean-René (1971), "Le discours scientifique". Revue d'Ethnopsychologie, tome XXVI, No. 2-3, Juin-septembre 1971, p. 153-191.
- LADMIRAL, Jean-René (1979), Traduire: théorèmes pour la traduction. Payot, Paris.
- LADMIRAL, Jean-René (1980), "Philosophie de la traduction et linguistique d'intervention". In: Traduzione tradizione, No. spécial de la revue Lectures, Dedalo libri, Bari, agosto 1980, p. 11-41.
- LADMIRAL, Jean-René (1981), "Éléments de traduction philosophique". In: LADMIRAL, J.-R. - MESCHONNIC, Henri (sous la direction de), La traduction. No. spécial de la revue Langue Française. (No. 51, septembre

1981), p. 19-34.

LADMIRAL, Jean-René (1984), "Traduction philosophique et formation des traducteurs". In: WILSS, Wolfram - THOME, Gisela (Hrsg.), Die Theorie des Übersetzens und ihr Aufschlusswert für die Übersetzungs- und Dolmetschdidaktik. Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1984, p. 231-240.

LÉDERER, Marianne (1987). "La théorie interprétative de la traduction". In: CAPELLE, Marie-José - DEBYSER, Francis - GOESTER, Jean-Luc (sous la réd. de), Retour à la traduction. No. spécial de Le Français dans le Monde, août-septembre 1987, p. 11-16.

PERGNIER, Maurice (1986). "La traduction, les structures linguistiques et le sens". In: BALLARD, Michel, La traduction - de la théorie à la didactique. Presses Universitaires de Lille, Lille, 1986, p. 61-64.

TIRKKONEN-CONDIT, Sonja (1985). Argumentative Text Structure and Translation. University of Jyväskylä, Jyväskylä.

TOURY, Gideon (1980). In Search of a Theory of Translation. "Meaning and art", No.2. The Porter Institute for Poetics and Semiotics; Tel Aviv University, Tel Aviv.



ZSUZSANNA GÉCSEG

LES CONSTRUCTIONS PASSIVES DANS LE FRANÇAIS ET LA GRAMMAIRE  
DE MONTAGUE: LA PROBLÉMATIQUE DU CONTRÔLE

1. Les grammaires génératives et transformationnelles ont été les premières à être capables de démontrer que certaines phrases de structures apparemment identiques possèdent des "structures profondes" complètement différentes. Considérons par exemple ces deux phrases:

1. (a) Je te promets de partir.
- (b) Je te permets de partir.

Le sujet sous-jacent de la subordonnée dans (1.a) est coréférent du sujet de la principale, tandis que dans (1.b) le sujet sous-jacent est coréférent du complément d'objet indirect de la principale. Ce fait peut être représenté en grammaire transformationnelle de la manière suivante:

2. (a) Je<sub>1</sub> te promets [Pro<sub>1</sub> de partir].
- (b) Je te<sub>2</sub> permets [Pro<sub>2</sub> de partir].

Sur la base de ces différences structurales, les verbes à complément infinitif sont susceptibles d'être regroupés en deux sous-classes: verbes à Contrôle par le sujet et verbes à Contrôle par l'objet. Ces deux types de verbe ont un comportement syntaxique différent du point de vue du passif également; dans la linguistique anglo-saxonne, est connu sous le nom de "généralisation de Visser" le

fait que les verbes transitifs à Contrôle par le sujet ne sont pas susceptibles d'être mis au passif:

- 3 (a) John persuaded Mary to go.
- (b) Mary was persuaded to go by John.
- 4 (a) John promised Mary to go.
- (b) \*Mary was promised to go by John.

Ce phénomène existe dans le français aussi:

- 5 (a) Pierre a persuadé Marie de partir.
- (b) Marie a été persuadée par Pierre de partir.
- 6 (a) Pierre a menacé Marie de la tuer.
- (b) \*Marie a été menacée Pierre de la tuer.

Il est évident que la cause de l'agrammaticalité de (4.b) et de (6 b) est que la coréférence entre le sujet sous-jacent de la subordonnée et le sujet de la principale se trouve bouleversée à la suite de la transformation passive.

A l'époque des premières formulations de la théorie transformationnelle, l'analyse structurelle de la transformation passive - comme E. Bach<sup>1</sup> l'a démontré - ne constituait une base adéquate pour simuler l'impossibilité de passiver les verbes à Contrôle par le sujet, étant donné son aspect trop général.

A. Le domaine de la transformation passive est la structure de forme X - NP - Aux - V (Prép) - NP - Y  
Pour remédier à cette faiblesse de la théorie, plusieurs tentatives de modification ont été formulées: une partie des propositions n'ont pas dépassé le cadre de la théorie transformationnelle, mais certains linguistes se sont

déjà passés des opérations de transformations en engendrant les constructions passives directement dans la base. D'autres ont définitivement rompu avec la théorie de Chomsky pour aborder la problématique des constructions passives par des moyens originaux. Cette étude vise à présenter une approche non-transformationnelle, sur la base de la grammaire de Montague<sup>2</sup>.

2. La syntaxe de la grammaire de Montague est une variante des grammaires catégorielles, ce qui signifie que le choix des catégories syntaxiques joue un rôle crucial, étant donné que la structure d'une catégorie syntaxique implique la forme des règles de formation qui sont susceptibles d'être appliquées à ces catégories. Le principe de projection a donc une importance particulière ici: le lexique contient toutes les informations concernant les possibilités combinatoires de chacun des éléments. Ainsi par exemple, la catégorie du verbe transitif direct - VP/NP, c'est-à-dire une catégorie qui forme un VP en se combinant avec un NP - implique la règle suivante:

Si  $\alpha \in \text{VP/NP}$  et  $\beta \in \text{NP}$ , alors  $F(\alpha, \beta) \in \text{VP}$

Conformément à cette formulation, les verbes intransitifs et les syntagmes verbaux seront de la catégorie VP (cette théorie, contrairement à la grammaire générative et transformationnelle, ne fait pas la distinction entre catégorie lexicale et catégorie syntagmatique) et les verbes du type donner auront la catégorie VP/NP/PP ce qui signifie qu'ils ont pour complément un NP et un PP.

En ce qui concerne la formation des constructions passives, plusieurs possibilités s'offrent. M. Bennett<sup>3</sup> par exemple se sert d'une règle lexicale pour former des verbes passifs à partir du verbe actif correspondant de sorte que la catégorie du verbe ne change pas. Pour passer les verbes transitifs directs, il formule la règle suivante:

Si  $\alpha \in B_{VP/NP}$ , alors  $F(\alpha) \in P_{VP/NP}$  où  $F(\alpha) = \text{est}$   
par de sorte que  $\alpha'$  est le participe passé de  $\alpha$   
 (B désigne ici une expression de base, P une expression dérivée)

Un des principaux défauts de cette solution est - comme Bach l'avait démontré - que la distribution des verbes passifs n'est pas entièrement identique à celle des verbes actifs, ils ne peuvent donc pas appartenir à la même catégorie syntaxique. Les exemples suivants semblent confirmer cette idée:

- 7 (a) John is widely considered to be a genius.
- (b) ?<sup>+</sup> People widely consider John to be a genius.

Ce fait peut être illustré par des exemples français aussi:

- 8 (a) Pierre est largement estimé.
- (b) ?<sup>+</sup> On estime largement Pierre.

Se fondant sur ces exemples, Bach propose une solution différente de celle de Bennett: il assigne une catégorie distincte aux verbes passifs et fait dériver les constructions passives à agent par une règle qui combine le verbe avec son agent en convertissant le verbe en sa forme passive:

Si  $\alpha \in \text{NP}$  et  $\beta \in \text{VP/NP}$ , alors  $\text{EN}(\beta)$  par  $\alpha \in \text{PVP/NP}$  où EN est une fonction syntaxique qui remplace le(s) verbe(s) matrice(s) de  $\alpha$  par son(leur) forme participe passé.

Dans cette étude, nous allons "amalgamer" la solution de Bennett et de Bach, en assignant une catégorie distincte au verbe passif qui convertit le verbe actif correspondant en sa forme passive tandis que l'agent est ajouté au verbe passif par une autre règle de formation; ainsi, les deux opérations élémentaires de la règle de Bach se trouvent séparées. Conformément à ce procédé, la règle de passivation peut être formulée de la manière suivante:

Si  $\alpha \in \text{VP/NP/X}$ , alors  $F_{\text{pass}}(\alpha) \in \text{PVP/NP/X}$  (X peut être vide) et  $F_{\text{pass}}(\alpha) = \text{est } \alpha'$  où  $\alpha'$  est la forme participe passé de

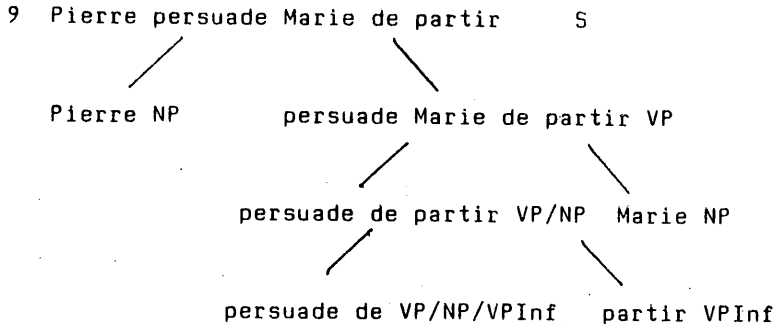
Cette règle énonce en fait l'hypothèse de Bach selon laquelle la passivation ne peut être appliquée qu'aux verbes qui ont pour seul complément un NP ou, en se combinant à n'importe quelles expressions, forment un VP/NP. Ce dernier cas peut être illustré par les verbes donner, (VP/NP/PP), considérer (VP/NP/comme Adj) etc.

La forme verbale engendrée par cette règle est ensuite susceptible d'être combinée avec des expressions de différentes catégories - les possibilités combinatoires étant gouvernées par des règles bien déterminées - pour donner des phrases correctes.

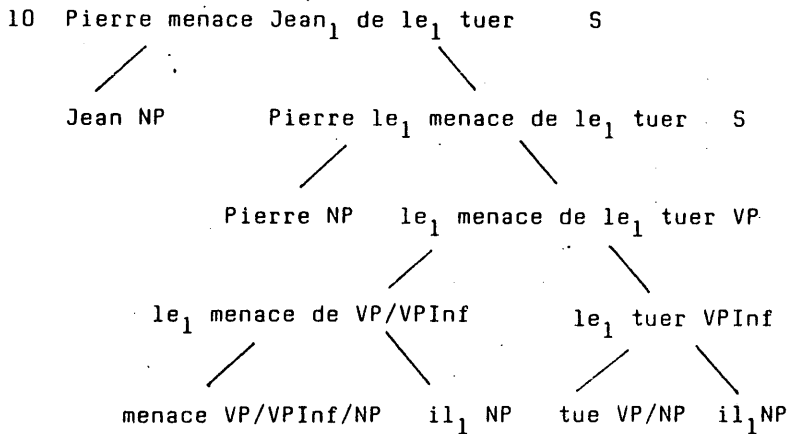
Dans la grammaire de Montague, des règles d'interprétation sémantique sont assignées à chacune des règles

de formation (la composante sémantique est donc une image homomorphe de la composante syntaxique); on a l'habitude d'insérer entre ces deux types de règles des "règles d'interprétation logique" qui traduisent les expressions engendrées par la syntaxe dans le langage de la logique intensionnelle. Ainsi, les rapports sémantiques principaux entre les constituants des phrases peuvent être représentés d'une manière exacte et cohérente.

3. Après cette brève explication des détails techniques, nous pouvons procéder à l'analyse de la problématique de Contrôle dans ce cadre théorique. Les différences dans le comportement syntaxique entre les verbes de type persuader et menacer sont explicitées par Bach de la manière suivante: persuader est un verbe qui se combine d'abord avec un infinitif pour donner un groupe verbal transitif (VP/NP), c'est-à-dire en ajoutant de partir à persuader; une règle syntaxique engendre persuade de partir qui est un VP/NP. Le groupe verbal transitif est ensuite converti en un VP par l'opération de Right Wrap, proposée par Bach, qui met le NP après le premier verbe de VP/NP. Ainsi, persuade de partir se combine avec Marie pour donner le VP persuade Marie de partir. Ceci est illustré par (9):



D'autre part, il assigne au verbe menacer une catégorie qui se combine d'abord avec un NP, et c'est à cette expression dérivée que s'attache l'infinitif:



La représentation logique reflète bien les différences de Contrôle:

- 11 persuade' (Pierre', Jean', part'(Jean'))
- 12 menace' (Pierre' (tue'(Pierre', Jean')), Jean')

En examinant la structure catégorielle de ces deux types de verbe, on remarque tout de suite que seul le verbe persuader est conforme au schéma de base des verbes passivables: VP/NP/VPInf est une réalisation de VP/NP/X. En revanche, le verbe menacer ne peut pas être mis au passif, ce qui est traduit également par sa structure catégorielle: VP/VPInf/NP n'est pas conforme au schéma de base VP/NP/X. Bach a donc réussi à distinguer les deux types de verbes d'une manière syntaxique, et cette distinction "prédit" de façon adéquate les possibilités de passivation.

Or, Bach a laissé hors de considération et par conséquent est incapable de traiter le fait remarqué par M. Gross<sup>4</sup>, à savoir que quand la phrase principale dont menacer est le verbe a été mise au passif, le verbe subordonné doit également être mis au passif:

- 13 (a) \*Justine a été menacée par le marquis de la fouetter
- (b) Justine a été menacée par le marquis d'être fouettée

Nous estimons que si nous voulons maintenir le principe de Bach, et donc la structure catégorielle des verbes de ce type, le problème ne peut être résolu que par la modification du schéma de base de la règle de passivation. Cette modification peut être conçue de la manière suivante:

Si  $\alpha \in X/NP/Y$  (ou X est une catégorie verbale et Y peut être vide), alors  $F_{pass}(\alpha) \in PX/NP/Y$   
 Si X est de la forme A/B et A et B sont également des catégories verbales, alors  $PX = PA/PB$



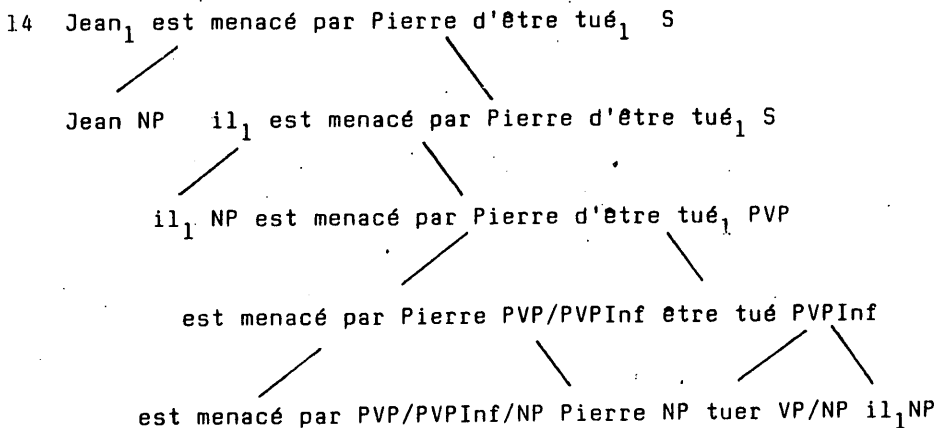
Cette règle reflèterait également bien le fait que le verbe persuader peut être mis au passif sans problème, mais sa subordonnée infinitive ne peut pas être tournée au passif dans ce cas-là, étant donné que le VP de la structure catégorielle de VP/NP/VPInf n'est pas de forme A/B. En revanche, dans le cas de menacer (VP/VPInf/NP) la variable X du schéma est substitué par VP/VPInf dont chacun des deux éléments est mis au passif.

La règle de passivation de l'infinitif peut être énoncée de la manière suivante:

GSi  $\alpha \in \text{VP/NP}$  et  $\beta \in \text{NP}$  où  $\beta$  est une expression indexée, alors  $F_{\text{PInf}}(\alpha, \beta) \in \text{PVPInf}$  de sorte que  $F_{\text{PInf}}(\alpha, \beta) = \text{être } \alpha'$  où  $\alpha' = \alpha$  avec la différence que le verbe principal de  $\alpha$  est substitué dans  $\alpha'$  par la forme participe passé

La représentation logique de  $F_{\text{PInf}}(\alpha, \beta)$  a:  $\lambda x[\alpha'(\beta)](x)$

Les phrases de ce type peuvent être illustrées par la représentation graphique suivante:



Il est cependant à noter que la signification de la phrase active n'est pas entièrement identique à celle de la phrase passive: dans la variante passive, l'agent de la subordonnée infinitive n'est pas déterminé: la phrase peut être également interprétée "Pierre menace Jean de ce que quelqu'un d'autre que lui va le tuer". En revanche, dans la variante active - dû aux rapports de Contrôle - il est clair que l'agent de la principale et celui de la subordonnée sont conférents. Ce fait peut être généralisé de la manière suivante: dans le cas des verbes à Contrôle par le sujet seul la coréférence des sujets est déterminée; les autres NP restent "opaques" du point de vue de la coréférence. Conformément à cette constatation, même la phrase active peut être ambiguë à la "surface" comme le montrent (15 a) et (15 b):

15 (a) Pierre menace Jean<sub>1</sub> de le<sub>1</sub> tuer.

(b) Pierre menace Jean<sub>2</sub> de le<sub>3</sub> tuer.

Dans le cas de (15 b), la passivation est impossible; cela pourrait être évité si nous devions toujours coindexer le participe passé avec le sujet indexé et stipuler que dans les paramètres du schéma de base PA/PB les participe passé doivent toujours être coréférents.

Malheureusement, la représentation logique de ces phrases est incapable de simuler l'ambiguïté de la phrase passive. La solution de ce problème devrait constituer une des tâches des recherches ultérieures.

4. Cependant, la règle de passivation proposée par cette étude n'est toujours pas capable de rendre compte de certains phénomènes. Comme Ruwet<sup>5</sup> l'a démontré, ce

n'est probablement pas la structure syntaxique des verbes (c'est-à-dire la possibilité ou l'impossibilité de passivation) qui joue un rôle déterminant dans les jugements formulés à propos des phénomènes de Contrôle, mais il y a des facteurs sémantiques qui entrent en jeu. A savoir que si la phrase principale est au passif, le sujet de la subordonnée ne peut être sémantiquement agent. Conformément à cette constatation, les phrases suivantes sont grammaticales, bien que les phrases subordonnées ne soient pas au passif:

- |                                               |   |                                                                                       |
|-----------------------------------------------|---|---------------------------------------------------------------------------------------|
| 16 Justine a été menacée<br>(par le marquis). | { | de subir les pires tortures<br>de recevoir des coups de baton<br>de se faire fouetter |
|-----------------------------------------------|---|---------------------------------------------------------------------------------------|

Les exemples évoqués ci-dessus laissent conclure qu'il existe des verbes transitifs (c'est-à-dire ayant un NP pour complément) dont le sujet n'est pas "l'agent" de l'action, mais "le patient". Par conséquent, ces verbes ne sont pas susceptibles d'être mis au passif:

\*Un accident de voiture a été subi par mon frère.  
Quant aux équivalents anglais des phrases de type (16), Chomsky<sup>6</sup> ne les évoque que comme des phénomènes exceptionnels qui contredisent à la règle de l'impossibilité de passiver les verbes à Contrôle du sujet, et ajoute que si nous remplaçons le verbe passif de la subordonnée par un verbe synonyme actif, nous obtiendrons une suite agrammaticale:

17 (a) John was promised to be allowed to leave  
(b) \*John was promised to get permission to leave  
Cependant, comme Ruwet<sup>7</sup> le remarque, il existe au moins un locuteur natif anglais (Michael Jones linguiste) qui estime (17 b) également acceptable.

Ceci nous permet de conclure deux choses: d'une part, il n'est pas facile de construire des règles efficaces si le statut de grammaticalité des phénomènes linguistiques fait l'objet d'un débat, étant donné qu'on obtient des généralisations de nature entièrement différente si nous jugeons grammaticales les phrases de ce type ou si nous les jugeons agrammaticales. Il est pourtant rassurant que le statut de grammaticalité de l'équivalent français (c'est-à-dire 16) est incontestable.

D'autre part, et c'est un problème bien plus important, on se heurte aux limites des capacités des théories formelles: on est confronté à des problèmes qui ne sont pas susceptibles d'être expliqués à l'aide de caractéristiques purement structurelles, car il y a des critères sémantiques qui entrent en jeu. Pour traiter de ces problèmes, la grammaire générative et transformationnelle recourt aux traits distinctifs sémantiques, ce qui revient à affirmer qu'elle "passe en fraude" un peu de sémantique dans la composante syntaxique, si c'est inévitable. C'est la méthode de S. Meleuc<sup>8</sup> aussi, qui rompt avec la notion purement formelle de la transitivité dans l'analyse des constructions passives, et recourt au trait /<sub>±</sub> agent/ pour distinguer les

verbes passivables des verbes non-passivables. C'est un procédé tout à fait légitime, mais pour être conséquent, les principes de la théorie générative devraient énoncer que dans certains cas, certains types d'agrammaticalité ne sont pas susceptibles d'être expliqués par des critères proprement syntaxiques.

Le trait  $/+ \text{ agent} /$  proposé par Meleuc est applicable dans le cadre de la grammaire de Montague aussi. On accepte qu'il existe des verbes qui possèdent le trait  $/+ \text{ agent} /$  (ce qui signifie que leur sujet se présente comme l'agent de la phrase), comme par exemple les verbes tuer, menacer, manger etc. et qu'il existe d'autres types de verbes qui sont pourvus du trait  $/- \text{ agent} /$ , comme par exemple les verbes subir, mériter, signifier etc. La notion d'"agent" n'est pas définie ici, elle reste donc intuitive (comme beaucoup d'autres termes grammaticaux) et nous adaptons la "définition approximative" de Meleuc.<sup>9</sup> Nous acceptons dans cette étude que la règle de passivation efface le trait  $/+ \text{ agent} /$  du verbe. Le schéma de passivation ainsi modifié sera donc le suivant:

HSi  $\alpha \in X/NP/Y$  (ou X est une catégorie verbale et Y peut être vide), alors  $F_{\text{pass}}(\alpha) \in PX/NP/Y$

Si X est de la forme A/B (ou A et B sont des expressions verbales), alors PX est de la forme  $A_{-ag}/B_{-ag}$ , autrement X doit être pourvu du trait  $/+ \text{ agent} /$

L'avantage de cette solution par rapport à celle de Bach est que la possibilité de passivation est ramenée à deux

critères généraux, l'un proprement syntaxique, l'autre plutôt sémantique: le verbe doit avoir un NP pour complément et doit être pourvu du trait /+agent/, et les propriétés de l'environnement du verbe sont déterminées uniquement par l'existence ou l'inexistence du trait /+agent/.

Cependant, la nature intuitive de ce trait constitue un risque aussi: il est très difficile d'en éviter l'utilisation arbitraire. De toute façon, il faut se résigner au fait que les notions qui concernent le sens ne se prêteront jamais à une définition rigoureuse.

En guise de conclusion, nous pouvons constater que les phénomènes concernant les rapports de la passivation et du Contrôle sont susceptibles d'être examinés non seulement dans le cadre transformationnel, car d'autres théories, qui n'utilisent pas de transformations, sont capables de donner des règles explicites pour décrire et expliquer ces phénomènes. On devrait cependant rompre avec les tentatives de Bach (et d'autres qui visaient à expliquer des problèmes linguistiques aussi complexes que ceux-ci uniquement par des moyens formels qui cherchent à faire abstraction du sens. Il n'est pas certain que l'appareil technique un peu lourd de la grammaire de Montague soit le cadre le plus adéquat pour entreprendre cette analyse, mais elle peut servir comme point de départ pour l'élaboration d'une théorie linguistique plus simple, plus efficace qui pourrait mieux refléter la complexité des phénomènes linguistiques mais qui ne se méfie pas de moyens exactes dans l'explication des régularités formelles - là où c'est possible.

N O T E S

1. Voir BACH, E., In defense of passive, In: Linguistics and Philosophy 3, 1980, p. 297-341.
2. Pour plus de détails sur cette théorie, voir DOWTY, D. et alii, Introduction to Montague Semantics, Synthese Language Library, P. Reidel Publishing Company, Dordrecht - Boston - London, 1981.
3. Voir BENNETT, M., A Variation and Extension of a Montague Fragment of English. In: Partee, B. (éd.): Montague Grammar, Academic Press, New York - San Francisco - London, 1976.
4. Voir GROSS, M., Lexique des constructions complétives, Paris, Laboratoire d'Automatique documentaire et linguistique du C.N.R.S., miméographié.
5. Voir RUWET, N., La syntaxe du pronom "en" et la transformation de "montée du sujet", In: Ruwet, N., Théorie syntaxique et syntaxe du français. Editions du Seuil, Paris, 1972.
6. Voir CHOMSKY, N., On Binding. In, Linguistic Inquiry 11.1 . 1980, p. 1-46.
7. Voir RUWET, N., Le "Datif épistémique" en français et la Condition d'Opacité de Chomsky. In: Ruwet, N. La grammaire des insultes et autres études, Editions du Seuil, Paris, 1982. p. 172-207.

8. Voir MELEUC, S., Le Passif en grammaire générative,  
Nonterre, Paris, 1981, manuscrit polycopié.
9. "agent: toute entité, sémantiquement non limité:  
concret ou non concret, animé ou non animé,  
réel ou non (référence) qui apparaît comme la  
source, l'origine, la cause directe ou indirecte  
d'un processus quelconque."



IMRE SZABICS

## DOUBLETS ET MOTS SAVANTS EN FRANÇAIS

Au cours de l'apprentissage du français, les élèves se heurtent souvent à des difficultés d'ordre lexical et sémantique provenant, d'une part, de la coexistence dans le lexique français d'un nombre de paires de mots qui désignent des notions apparentées et présentent une image phonétique très similaire ( balance - bilan, cavalier - chevalier, frêle - fragile, pâtre - pasteur, vaisseau - vaisselle, etc.), et de l'autre, de la dérivation dite savante d'un mot français ayant parcouru l'évolution populaire régulière ( eau - aqueux, bénir - bénédiction, dimanche - dominical, épître - épistolaire, école - scolaire, église - ecclésiastique, loi - légal, maudire - malédiction, etc.). Il est convenu d'appeler, dans la lexicologie française, ces doubles dérivations, de formation populaire ou savante et remontant au même étymon latin (ou grec), doublets, et mot savant le terme qui est un néologisme, un dérivé emprunté directement au latin médiéval ou de la Renaissance.

Les doublets, dont l'origine et la classification seront traitées plus tard, ne peuvent être considérés comme des redondances lexicales parce qu'ils ont très rarement le même sens (frêle - fragile); la plupart du temps, ils

traduisent de nettes distinctions sémantique et stylistique. S. Ullmann fait remarquer à ce propos que les mots savants dans ces "quasi-synonymes" (homéonymes) ont un sens beaucoup plus abstrait et plus précis que les termes populaires, autochtones.

Les termes savants, les latinismes apparaissent dans le vieux français à partir des XII<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècles, parallèlement à l'essor des sciences scolastiques, mais c'est surtout pendant la Renaissance qu'ils envahissent le lexique français grâce à l'activité consciente des savants humanistes, des grammairiens, des clercs et des lettrés qui les ont calqués sur les mots latins de la même racine et "sans autre changement en général que celui de la terminaison." L'habitude très répandue au moyen âge qui consistait à exprimer la même idée par deux synonymes juxtaposés, procédé stylistique largement utilisé par les auteurs médiévaux et recommandé par les précis de rhétorique de l'époque, est également à l'origine d'un nombre de termes savants.

"L'envahissement du lexique français par des "mots savants", c'est-à-dire empruntés directement au latin, date du moyen français. Dès le début, l'Eglise, la philosophie, la jurisprudence avaient transplanté quelques latinismes; mais ce ne fut qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle que Bersuire, traducteur de Tite-Live, Oresme, traducteur d'Aristote, et d'autres érudits se mirent à latiniser systématiquement le vocabulaire. (...) L'invasion de ces termes savants, dépouillés

de toute motivation, inanalysables pour ceux qui ignorent le latin, a contribué puissamment à donner au vocabulaire un caractère abstrait. C'est elle qui est responsable de l'aspect bigarré que présente le lexique français." (S. Ullmann, Précis de sémantique française, Berne, 1969<sup>4</sup>, p. 128-129). Ailleurs, le même auteur disserte ainsi sur le rôle particulier des mots savants: "Les latinismes - mots empruntés au latin et ceux formés d'éléments latins (indestructibilité, interpénétration, etc.) - constituent un Etat dans l'Etat: ils ont leur structure phonétique particulière, leurs propres règles de formation, leurs valeurs stylistiques spéciales. (...) D'autre part, ils entrent en rapport associatifs multiples avec le fonds héréditaire. (...) ce facteur est en grande partie responsable de plusieurs traits fondamentaux du vocabulaire français: le relâchement des liens étymologiques, le dépérissement de la dérivation autochtone, les deux échelles de la synonymie française. (...) Cette tension entre les deux incarnations du latin, la forme populaire évoluée et la forme savante pétrifiée, est une des grandes forces qui ont façonné le vocabulaire français." (Ibidem, p. 315.).

Pour définir les lois de l'évolution dite régulière et les écarts de ces règles qui sont à l'origine de la formation des termes savants, il importe de tenir compte du fait que le phonétisme du français se caractérise

1<sup>o</sup> par la persistance de l'accent tonique latin, et dans tous les mots d'origine populaire (= évolution régu-

lière) l'accent tonique latin persiste en français sur la syllabe qui le portait en latin. Toutes les fois qu'un mot français d'origine latine, porte l'accent sur une syllabe autre que celle qui le portait en latin, ce mot est d'origine savante:

(En ce qui concerne les critères phonétiques de la distinction des termes savants et des mots d'origine populaire, nous nous appuyons par la suite sur les observations pertinentes de V. Bárdosi et de M. Pálffy, in Précis de lexicologie française, p. 220-221.)

| Mot latin       | Mot populaire | Mot savant      |
|-----------------|---------------|-----------------|
| <u>FRAGILEM</u> | <u>frê</u> le | frag <u>ile</u> |

2<sup>o</sup> Les voyelles latines atones suivant la tonique disparaissent en français ou se changent en e muets

|                |   |                   |
|----------------|---|-------------------|
| <u>FINIRE</u>  | > | finir $\emptyset$ |
| <u>CORONAM</u> | > | couronne          |

Les mots dans lesquels cette loi est violée sont d'origine savante:

|                  |   |                  |                  |
|------------------|---|------------------|------------------|
| exam <u>e</u> n  | < | EX <u>AMEN</u>   | (essaim)         |
| frag <u>i</u> le | < | FRAG <u>ILEM</u> | (frê <u>le</u> ) |

3<sup>o</sup> Toute voyelle latine atone, précédant immédiatement la tonique, disparaît si elle est brève, persiste, si elle est longue

|                    |   |         |
|--------------------|---|---------|
| SAN <u>I</u> TATEM | > | santé   |
| HONORARE           | > | honorer |

Les mots qui n'obéissent pas à cette règle, ont une origine savante:

|          |   |           |           |
|----------|---|-----------|-----------|
| circuler | < | CIRCŪLARE | (cercler) |
| naviguer | < | NAVĪGARE  | (nager)   |

4<sup>o</sup> La consonne intervocalique est généralement supprimée:

|           |   |        |
|-----------|---|--------|
| MAGISTREM | > | maître |
| SECURUM   | > | sûr    |

Les mots dans lesquels la consonne intervocalique se maintient, sont en général d'origine savante:

|        |           |         |
|--------|-----------|---------|
| avocat | ADVOCATUM | (avoué) |
| légal  | LEGALIS   | (loyal) |

#### Classification des doublets par leur origine

##### a) Doublets étymologiques

Certains noms latins neutres ont donné en français, au singulier des noms masculins, et au pluriel - leur terminaison en -a ayant été pris comme féminin singulier - des noms féminins:

|           |   |           |
|-----------|---|-----------|
| BRACCHIUM | > | le bras   |
| BRACCHIA  | > | la brasse |
| CORNU     | > | le cor    |
| CORNUA    | > | la corne  |

|           |   |                |            |
|-----------|---|----------------|------------|
| FOLIUM    | > | le feuil       | (cerfeuil) |
| FOLIA     | > | la feuille     |            |
| GAUDIUM   | > | (occitan: joi) |            |
| GAUDIA    | > | la joie        |            |
| GRANUM    | > | le grain       |            |
| GRANA     | > | la graine      |            |
| TORMENTUM | > | le tourment    |            |
| TORMENTA  | > | la tourmente   |            |
| VASCELLUM | > | le vaisseau    |            |
| VASCELLA  | > | la vaisselle   |            |

#### b) Doublets syntaxiques

qui proviennent de la survivance de quelques anciens cas sujets à côté des cas régimes réguliers:

| <u>Cas sujet</u> |         | <u>Cas régime</u> |           |
|------------------|---------|-------------------|-----------|
| CANTOR           | chantre | CANTOREM          | chanteur  |
| COMPANIO         | copain  | COMPANIONEM       | compagnon |
| HOMO             | on      | HOMINEM           | homme     |
| PASTOR           | pâtre   | PASTOREM          | pasteur   |
| SENIOR           | sire    | SENIOREM          | seigneur  |

#### c) Doublets dûs à l'introduction de mots dialectaux

| <u>Latin</u> | <u>Français</u> | <u>Occitan</u> |                    |
|--------------|-----------------|----------------|--------------------|
| CAPSA        | chasse          | caissa         | d'où <u>caisse</u> |
| CAPUT        | chef            | cap            | d'où <u>cap</u>    |
| SALATA       | salée           | salada         | d'où <u>salade</u> |

| <u>Latin</u> | <u>Français</u> | <u>Champenois</u> |                    |
|--------------|-----------------|-------------------|--------------------|
| CATHEDRA     | chaire          | chaeze            | d'où <u>chaise</u> |

#### d) Doublets d'origine étrangère

Le français a repris un nombre de termes, issus du même radical latin, aux autres langues néo-latines et aussi à l'anglais. Parmi les mots d'emprunt anglais, plusieurs sont de vieux mots français qui avaient passé en Angleterre après la conquête normande. Les termes repris ont en général un sens différent que leur doublet français, tiré directement du latin.

#### 1) Doublets d'origine italienne

| <u>Latin</u> | <u>Italien</u> | <u>Français</u> |             |
|--------------|----------------|-----------------|-------------|
|              |                | ( < Italien )   | ( < Latin ) |
| ALITIA       | altezza        | altesse         | hautesse    |
| BILANCIA     | bilancio       | bilan           | balance     |
| BANCUS       | banca          | banque          | banc        |
| BANDERIA     | bandiere       | bandière        | bannière    |
| CABALLARIUS  | cavaliere      | cavalier        | chevalier   |
| CALCEUS      | calzone        | caleçon         | chausson    |
| CAPONEM      | capone         | capon           | chapon      |
| CAPREOLUS    | capriola       | cabriole        | chevreuil   |
| CARBONEM     | carbonata      | carbone         | charbon     |
| CATAFALCUS   | catafalco      | catafalque      | échafaud    |
| *COSETUDINE  | costume        | costume         | coutume     |
| CRESCENTUM   | crescendo      | crescendo       | croissant   |

| <u>Latin</u> | <u>Italien</u> | <u>Francais</u><br>(< Italien) (< Latin) |            |
|--------------|----------------|------------------------------------------|------------|
| +DOMINICELLA | donzella       | donzelle                                 | demoiselle |
| FUGA         | fuga           | fugue                                    | fuie       |
| +IMPOSITA    | imposta        | imposte                                  | impôt      |
| MEDALIA      | medaglia       | médaille                                 | maille     |
| RENEGARE     | rinnegato      | renégat                                  | renié      |
| THYRSUM      | torso          | torse                                    | thyrses    |

## 2) Doublets d'origine espagnole

| <u>Latin</u> | <u>Espagnol</u> | <u>Francais</u><br>(< Espagnol) (< Latin) |          |
|--------------|-----------------|-------------------------------------------|----------|
| ADJUVARE     | ayudante        | adjutant                                  | aidant   |
| CAMERA       | camarada        | camarade                                  | chambre  |
| DOMINA       | dueña           | duègne                                    | dame     |
| GRAECAS      | griegos         | grègues                                   | grecques |
| INFANTEM     | infante         | infant                                    | enfant   |
| JUNCTA       | junta           | junte                                     | jointe   |
| NIGER        | negro           | nègre                                     | noir     |

## 3) Doublets anglais

| <u>Latin</u>  | <u>Ancien fr.</u> | <u>Anglais</u> | <u>Francais</u> | <u>Son doublet</u> |
|---------------|-------------------|----------------|-----------------|--------------------|
| bulga (gaul.) | bougette          | budget         | budget          | Ø                  |
| BULLA         | bille             | bill           | bill            | bulle              |
| CAPANNA       | cabane            | cabin          | cabine          | cabane             |
| CARRUS(gaul.) | car               | car            | car             | char               |



| <u>Latin</u>  | <u>Ancien fr.</u> | <u>Anglais</u> | <u>Francais</u> | <u>Son doublet</u> |
|---------------|-------------------|----------------|-----------------|--------------------|
| COMPOSITUS    | compost           | compost        | compost         | compote            |
| CONFORTIS     | confort           | comfort        | confort         | Ø                  |
| COMES STABULI | connestable       | constable      | constable       | connétable         |
| DEPORTARE     | desport           | sport          | sport           | déport             |
| EXQUADRA      | esquerre          | square         | square          | équerre            |
| stikkan (fr.) | estiquete         | ticket         | ticket          | étiquette          |
| HUMOREM       | humour, humeur    | humour         | humour          | humeur             |
| JURATA        | jurée             | jury           | jury            | juré               |
| *INTERVIDUTA  | entrevue          | interview      | interview       | entrevue           |
| EXPRESSUS     | expres            | express        | express         | exprès             |
| GENTILIS      | gentilhomme       | gentleman      | gentleman       | gentilhomme        |
| HOMINEM       |                   |                |                 |                    |
| MENSA         | mets, mes         | mess           | mess            | mets               |
| REPORTARE     | reporter          | reporter       | reporter        | rapporteur         |
| TENERE        | tenetz            | tennis         | tennis          | tenez              |
| TOSTUS        | tost              | toast          | toast           | tôt                |

Classification des doublets par leur sémantisme et  
leur valeur stylistique

En parlant de la nature des rapports sémantiques qui relient les doublets, nous avons fait observer plus haut que la plupart des deux termes en question, l'un autochtone, l'autre savant, révèlent des différences sémantiques et stylistiques bien nettes. On rencontre cependant certaines

paires de mots en français qui présentent des rapports synonymiques entre elles, ce qui revient à dire que l'évolution parallèle ou la divergence évolutive de ces termes n'a pas entraîné la rupture de leur solidarité sémantique, et on peut les considérer, quant à leur développement sémantique, comme des doublets transparents ou demi-transparentes.

Si la divergence évolutive des mots populaires et savants a eu pour conséquence la disparition de cette unité sémantique, on a affaire à deux termes de sens différent qui ne sauraient entrer en rapport synonymique l'un avec l'autre. C'est pour cela que ces paires de mots sont qualifiées de doublets opaques.

a) Doublets transparents et demi-transparentes

Sans prétendre à l'exhaustivité, nous présentons d'abord quelques paires de mots qui maintiennent toujours des liens étymologiques entre elles d'où leur "transparence" sémantique. Une partie de ces doublets ont un sens similaire, sont des synonymes ou quasi-synonymes, tandis que les liens sémantiques des autres sont plus lâches, plus éloignés. L'élément savant de ces derniers est souvent un terme technique ou exprime un sens plus précis, parfois plus abstrait.

| <u>Mot latin</u> | <u>Mot populaire</u>   | <u>Mot savant</u> |
|------------------|------------------------|-------------------|
| ADVOCATUS        | avoué                  | avocat            |
| ARMATURA         | armure                 | armature          |
| ASSOPIRE         | assouvir               | assoupir          |
| CANALIS          | chenal                 | canal             |
| CAPTIVUS         | chétif                 | captif            |
| CHARTA           | carte                  | charte            |
| CLAUSA           | close                  | clause            |
| COAGULER         | cailler                | coaguler          |
| CONFIDENTIA      | confiance              | confidence        |
| CRYPTA           | grotte                 | crypte            |
| CYLINDRUS        | calandre               | cylindre          |
| DELICATUS        | délié                  | délicat           |
| DOTARE           | douer                  | doter             |
| EPISCOPATUS      | évêché                 | épiscopat         |
| FRAGILIS         | frêle                  | fragile           |
| GEMELLI          | jumeaux                | géméaux           |
| GRAVIS           | grief (grièvement)     | grave             |
| HOSPITALE        | hôtel + (Hôtel-Dieu) → | hopital           |
| LIBERARE         | livrer                 | libérer           |
| MEDIANUS         | moyen                  | médian            |
| NAVIGARE         | nager                  | naviguer          |
| OPERARI          | ouvrer/oeuvrer         | opérer            |
| PRESBYTER        | prêtre                 | presbytère        |
| RECUPERARE       | recouvrer              | recupérer         |
| REDEMPTIONEM     | rançon                 | rédemption        |
| RIGIDUS          | raide                  | rigide            |

| <u>Mot latin</u> | <u>Mot populaire</u> | <u>Mot savant</u> |
|------------------|----------------------|-------------------|
| SARCOPHAGUS      | cercueil             | sarcophage        |
| SCHOLARIS        | écolier              | scolaire          |
| SECURITATEM      | sûreté               | sécurité          |
| SEPARARE         | sevrer.              | séparer           |
| STRICTUS         | étroit               | strict            |
| VIGILIA          | veille               | vigile            |
| VITRUM           | verre                | vitre             |

b) Doublets opaques

Pour ce qui est des doublets dits "opaques", au point de vue synchronique, on ne peut plus percevoir les liens étymologiques entre eux, et qui plus est, leurs éléments populaire et savant ne sont en aucun rapport sémantique l'un avec l'autre de sorte qu'ils recouvrent deux significations différentes.

| <u>Mot latin</u> | <u>Mot populaire</u> | <u>Mot savant</u> |
|------------------|----------------------|-------------------|
| AGREGATUS        | agréé                | agrégat           |
| ALBA             | aube                 | album             |
| APPREHENDERE     | apprendre            | appréhender       |
| ARTICULUS        | orteil               | article           |
| AUGUSTUS         | août                 | auguste           |
| BITUMEN          | béton                | bitume            |
| BULLA            | boule                | bulle             |

| <u>Mot latin</u> | <u>Mot populaire</u> | <u>Mot savant</u> |
|------------------|----------------------|-------------------|
| CAPITALE         | cheptel              | capital           |
| CAUSA            | chose                | cause             |
| CHOLERA          | colère               | choléra           |
| COMITATUS        | comté                | comité            |
| COMPOSITUM       | compote              | composite         |
| CRASSUS          | gras                 | crasse            |
| DESIGNARE        | dessiner             | désigner          |
| DISTRICTUS       | détroit              | district          |
| EXAMEN           | essaim               | examen            |
| EXPLICITUS       | exploit              | explicite         |
| IMPLICARE        | employer             | impliquer         |
| MINISTERIALIS    | ménestrel            | ministériel       |
| MOBILIS          | meuble               | mobile            |
| MUSCULUS         | moule                | muscle            |
| NUTRITIONEM      | nourrisson           | nutrition         |
| PAPILIONEM       | pavillon             | papillon          |
| PARADISUS        | parvis               | paradis           |
| PENSARE          | peser                | penser            |
| PIGMENTUM        | piment               | pigment           |
| PRECARIA         | prière               | précaire          |
| PROVINCIALIS     | provençal            | provincial        |
| QUATERNUM, -A    | cahier               | quaterne, caserne |
| REPLICARE        | relier               | répliquer         |
| RESPECTUM        | répit                | respect           |
| SINGULARIS       | sanglier             | singulier         |
| SOLIDUS          | sou                  | solide            |

| <u>Mot latin</u> | <u>Mot populaire</u> | <u>Mot savant</u> |
|------------------|----------------------|-------------------|
| SPECIES          | épice                | espèce            |
| SUBVENIRE        | souvenir             | subvenir          |
| TAXARE           | tâcher               | taxer             |
| TEMPERARE        | tremper              | tempérer          |
| TYMPANUM         | timbre               | tympan            |
| VOTUM            | voeu                 | vote              |

BIBLIOGRAPHIE

- BÁRDOSI V. - PÁLFY M., Précis de lexicologie française, I.  
Tankönyvkiadó, Budapest, 1983. p. 217-236.
- BRACHET, A., Dictionnaire des doublets ou doubles formes  
de la langue française, Paris, Franck, 1868-1871.
- DARMESTETER, A., La vie des mots étudiée dans leurs signi-  
fications, Paris, Delagrave, 1887.
- GUIRAUD, P., Les mots savants, Paris, P.U.F., 1968.
- NYROP, K., Grammaire historique de la langue française,  
Paris, Picard, 1913, t. I, II, III.
- ULLMANN, S., Précis de sémantique française, Berne, Francke,  
1969<sup>4</sup>, p. 186, 191, 215, 247, 287.





MIKLÓS PÁLFY

RÉFLEXIONS THÉORIQUES EN VUE D'UN PROJET DE DICTIONNAIRE  
BILINGUE (FRANÇAIS--HONGROIS)

1. L'essentiel des objections formulées à propos de nos dictionnaires français--hongrois peut se résumer en deux remarques critiques:

1<sup>o</sup> Ces dictionnaires ne contiennent guère de références grammaticales et la présentation de ce peu de références est assez accidentelle;

2<sup>o</sup> les articles sont souvent mal structurés, c'est-à-dire que la présentation des équivalents d'une unité lexicale est souvent arbitraire ce qui déroute l'utilisateur qui doit "choisir" à son gré dans le bric-à-brac des mots en suivant sa propre intuition souvent fautive.

S'il n'y avait que le premier problème à résoudre, ce serait une tâche relativement facile: il n'y aurait alors qu'à réviser et compléter ces dictionnaires. Mais la plupart des fautes que nous faisons tous en parlant une langue étrangère sont d'ordre sémantique: tantôt on ne se rend pas compte des contextes possibles d'un mot, tantôt on choisit mal entre plusieurs mots possibles d'un contexte donné. Autrement dit: dans le premier cas, on se trompe sur la polysémie du mot, dans le deuxième, on se trompe de synonyme. Le véritable soutien pour l'utilisateur d'un dictionnaire serait donc (outre les références grammaticales présentées d'une

manière conséquente) la possibilité d'obtenir des informations abondantes sur les valeurs et les particularités sémantiques de chaque mot. Tout cela suppose une nomenclature bien sélectionnée et des articles soigneusement structurés dont la rédaction devrait suivre certains principes clairement définis. Le simple rapiécage de nos dictionnaires n'amènerait certainement pas à grand'chose.

2.1. Nous nous sommes donc proposé, au Département de Français de l'Université de Szeged, d'élaborer les principes préliminaires d'une conception nouvelle -- d'un dictionnaire français--hongrois destiné à l'usage scolaire.

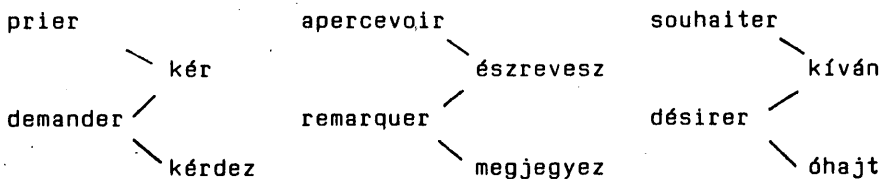
Le point de départ de notre réflexion, c'était l'hypothèse selon laquelle, au fond, les erreurs de polysémie et les erreurs de synonymie se supposent mutuellement, synonymie et polysémie étant étroitement liées, l'une représentant l'axe paradigmatique, l'autre l'axe syntagmatique.<sup>1</sup>

L'axe paradigmatique, c'est l'axe des substitutions, celle des commutations possibles en un point de l'énoncé -- commutations susceptibles de produire des significations presque identiques -- c'est donc la synonymie, p. ex. enseignement vs éducation vs apprentissage; l'axe syntagmatique, c'est l'axe des combinaisons: ici, on étudie les capacités du mot dans la chaîne parlée, avec les variations de signification qui en résultent -- c'est la polysémie du mot

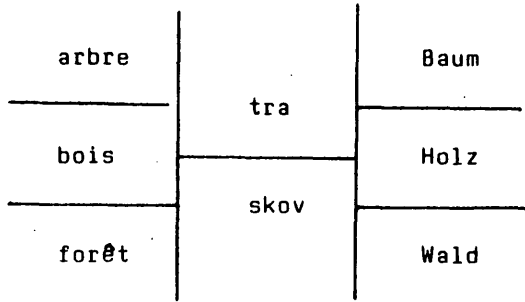
p. ex. "rayon" dans un chef de rayon, un rayon de soleil  
et une roue à rayons.

Or, la synonymie n'est pas un phénomène symétrique. Si par exemple on trouve, dans un dictionnaire des synonymes, le mot B comme synonyme de A, on ne trouve pas forcément le mot A comme synonyme de B. Dans ces dictionnaires, les synonymes apparaissent de trois façons: comme entrées; comme synonymes à l'intérieur d'un article; et, enfin, comme entrées et en même temps comme synonymes à l'intérieur d'un article. La cause de cette asymétrie, c'est la coïncidence partielle des champs sémantiques.<sup>2</sup>

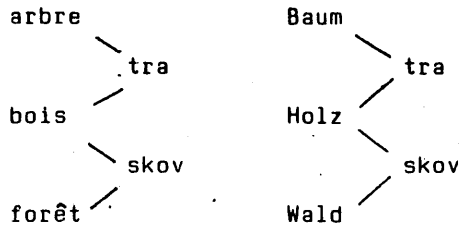
Un phénomène pareil existe dans les parallélismes lexicaux de deux langues: aux sens différents d'un mot correspondent plusieurs mots dans l'autre langue. Inversement: plusieurs mots d'une langue n'ont qu'un seul équivalent dans l'autre:



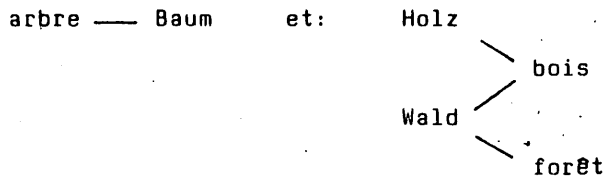
Cf. les exemples de L. HJELMSLEV: ces exemples illustrent bien le fait que les parallélismes de ce genre peuvent varier selon les langues.<sup>3</sup>



Où les schémas suivants:



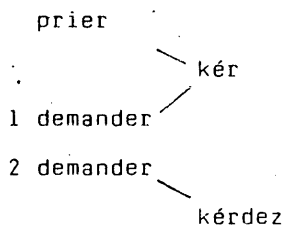
Les schémas français--danois et allemand--danois sont donc identiques. Et pourtant, malgré ces parallélismes, on a, pour le français et l'allemand:



C'est à ce point-là que les rapports entre polysémie et synonymie deviennent plus intéressants. C'est que pour nuancer les différents sens, pour juger de la polysémie de tel ou tel mot d'un dictionnaire bilingue, il est indispen-

sable de prendre en considération les éventuelles affinités synonymiques entre ses équivalents dans l'autre langue.

Par exemple: les verbes prier et demander sont en rapport d'affinité sémantique, voire de synonymie, puisqu'il y a des contextes où ils sont interchangeables. Cela veut dire que le verbe kér est polysémique du point de vue français. Par contre, la synonymie des verbes kér et kérdez est fort douteuse en hongrois: il est difficile de s'imaginer un contexte dans lequel ils pourraient être considérés comme interchangeables. Cela veut dire que, du point de vue hongrois, il ne serait peut-être même pas absurde de distinguer, dans un dictionnaire français--hongrois, deux homonymes (!) demander en français:



Bien sûr, tout cela est très difficile à accepter pour un Français, puisque, à ses yeux, la différence entre les deux sens de demander n'est pas tellement grande.

Et pourtant, il est évident que la polysémie qui implique l'affinité sémantique des équivalents diffère de celle qui n'est pas accompagnée de cette affinité entre les équivalents dans l'autre langue. (La question reste de savoir comment faire la distinction entre ce dernier cas et certains cas typiques d'homonymie, mais c'est une question dont nous ne pouvons pas nous occuper ici, étant donnée la complexité du problème.)

Donc, du point de vue lexicographique, peut-être pourrait-on dire que le mot "a" de langue A est polysémique (du point de vue de la langue B) s'il y a affinité sémantique entre ses équivalents " $b_1 \dots b_n$ " dans la langue B; par contre, s'il n'y a pas de synonymie dans la langue B, il conviendrait de distinguer, toujours du point de vue de la langue B, des homonymes " $a_1 \dots a_n$ " dans la langue A.

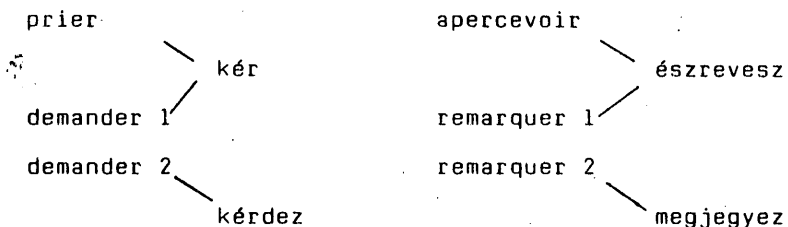
C'est donc notre deuxième hypothèse.

2.2. Cette deuxième hypothèse pose en principe que, dans un dictionnaire bilingue, tout dépend de l'idée qu'on se fait de la polysémie des entrées. Cela nous a amenés à reprendre (et à modifier) l'idée de GENTILHOMME et TABORY (publiée il y a plus de 25 ans dans La Traduction Automatique): "Nous dirons qu'il y a polysémie faible si l'ensemble des traductions possibles se compose des synonymes d'un mot, avec naturellement, des différences de nuance. Sinon, nous dirons qu'il y a polysémie forte." Le problème, c'est qu'ils entendent par là, dans la plupart des cas, l'homonymie.<sup>4</sup>

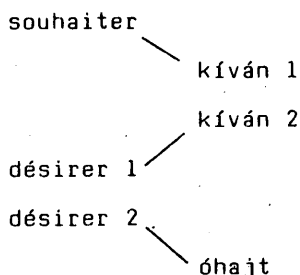
Pourtant, une distinction polysémie faible vs polysémie forte peut être utile pour définir la structure d'un article dans un dictionnaire bilingue, cette distinction impliquant l'existence ou le manque de rapports synonymiques entre les équivalents d'une entrée de ce dictionnaire.

Pour reprendre les exemples précédents, on pourrait dire que, du point de vue hongrois, la polysémie de demandar est

forte, celle de remarquer aussi:

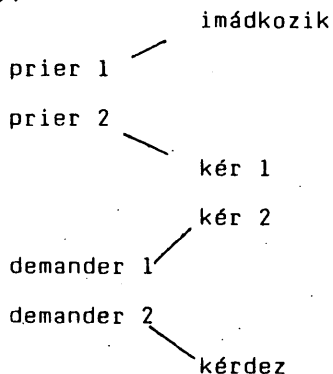


Quant à désirer, ce n'est peut-être pas tellement évident au premier coup d'oeil; mais une présentation sans segmentation ("désirer kíván, óhajt") serait quand-même assez déroutante, les deux verbes kíván et óhajt n'ayant pas toujours les mêmes contextes, p.ex.: Boldog születésnapot kívánok vs <sup>x</sup>Boldog születésnapot óhajtok, et pareillement, cf. l'impossibilité de la phrase <sup>x</sup>Je vous désire bon anniversaire en français. Cela nous amènerait donc à dresser le schéma suivant:



En fin de compte, on ne peut pas exclure certains points de vue plus ou moins subjectifs non plus. On pourrait dire par exemple que la synonymie de prier et de demander 1 n'est pas si évidente, vu le rapport très étroit entre prier 2 et

prier 1 (prier pris au sens de demander vs prier au sens religieux):



Pourtant, ce ne serait plus le point de vue d'un dictionnaire français--hongrois, car ce n'est qu'à partir de la langue française qu'on peut parler de la polysémie faible ou forte de kér, et ce serait le devoir d'un dictionnaire hongrois--français. Toujours est-il, par contre, qu'entre prier 1 (kér) et prier 2 (imádkozik) il y a encore une fois une polysémie forte, étant donnée la très douteuse interchangeabilité de kér et imádkozik.

La polysémie forte, et uniquement la polysémie forte de l'entrée exige donc une segmentation très nette à l'intérieur de l'article selon les critères de l'autre langue, condition sine qua non d'un article bien structuré.

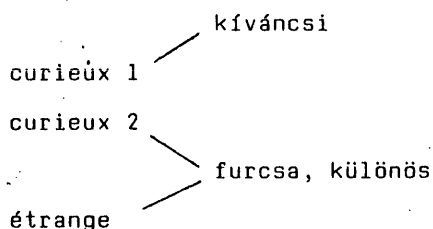
Donc: désirer 1. kíván 2. óhajt, au lieu de désirer kíván, óhajt.



2.3. En cas de polysémie faible, la segmentation de l'article n'est pas du tout nécessaire, ce serait même une in-conséquence vis-à-vis du procédé précédent.

Donc: étrange furcsa, különös, au lieu de étrange  
1. furcsa 2. különös.

Que l'élève traduise étrange par furcsa ou különös, c'est, indépendamment du contexte, presque égal: il ne fera pas d'erreur, ce qui ne serait pas du tout le cas avec curieux: là, une distinction curieux 1 = kíváncsi et curieux 2 = furcsa, különös est indispensable:



3. Pour terminer, quelques mots encore pour ce qui concerne une nouvelle approche, une nouvelle vision des rapports synonymiques dans un dictionnaire bilingue. Ce n'est pas une possibilité, cette nouvelle approche, c'est une nécessité qu'entraîne, que nous impose la distinction "polysémie forte vs polysémie faible".<sup>5</sup>

Les principes de cette distinction sont très simples mais rigoureux. Ils ne sont pas loin de ceux qu'on observe

dans la plupart des dictionnaires français, dans lesquels les différents sens d'un mot sont présentés selon les différents rapports synonymiques. Par exemple le substantif calme a, dans tous les dictionnaires, quatre séries de synonymes:

- a/ apaisement, détente, soulagement: le malade a un moment de calme;
- b/ paix, quiétude, sérénité, tranquillité: calme de l'âme, calme intérieur;
- c/ assurance, maîtrise (de soi), sang-froid: conserver, garder son calme;
- d/ accalmie: le calme après la tempête.

Les correspondants hongrois sont, grosso modo, les suivants:

- a/ nyugalom, enyhülés, megkönnyebbülés;
- b/ nyugalom, béke;
- c/ nyugalom, önuralom, hidegvér;
- d/ szélcsend.

A chacun des sens de calme, ainsi qu'à chacune des séries synonymiques, on a donc plusieurs séries de synonymes dans le hongrois aussi. Mais ce n'est pas toujours le cas. Il est par exemple très instructif de voir que pour un exemple que je viens de citer, étrange, malgré les différents sens et séries synonymiques que donnent les dictionnaires français (bizarre, curieux, drôle: une étrange aventure; ou indéfinissable: c'est un étrange garçon), il n'y a que les deux correspondants furcsa et különös en hongrois, correspondants qui sont toujours équivalents du point de vue de la traduction.

Nous dirons donc qu'entre furcsa et különös, il y a une synonymie forte, tandis qu'entre nyugalom et enyhülés, entre nyugalom et béke, etc., il n'y a que synonymie faible.

La possibilité d'une telle distinction, c'est notre troisième hypothèse. Cette distinction (malgré les nombreux points communs) n'est pas à confondre avec certaines autres dichotomies, telle p.ex. "synonymie qui ne dépend pas du contexte" vs "synonymie conditionnée par le contexte" ("kontextfrei" vs "kontextbedingt") ou "synonymie proprement dite" vs "parasynonymie". En ce qui concerne la synonymie forte et la synonymie faible, nous réserverons cette distinction à la pratique de la lexicographie bilingue. De toute façon, les rapports entre les différentes approches de la synonymie devraient être examinés de plus près. Néanmoins la distinction "synonymie forte vs synonymie faible" pourrait être aussi utile dans la pratique de la lexicographie bilingue que la distinction "polysémie forte vs polysémie faible", mais ce serait déjà le sujet d'un autre exposé.

Notes

1. PÁLFY, M., A poliszémia és a homonímia szótári kérdéseiről, In Nyelvtudományi Közlemények, 1982/2.
2. KAHLMANN, A., La symétrie des relations dans un dictionnaire de synonymes, In Le Français Moderne, 46/3 (1978), p. 250-255.
3. HJELMSLEV, L., Essais linguistiques. Pour une sémantique structurale (1957), Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, vol. XII (p. 102-105 et 109-112), Copenhague, 1959.
4. GENTILHOMME, Y -- TABORY, Le problème des vraies polysémies et le méthode du paramètre contextuel, In La Traduction Automatique, 1 (1961), p. 12-17.
5. PÁLFY, M. - BURJÁN, M. - RÉTI A.: Quelques critères supplémentaires pour un dictionnaire scolaire français--hongrois, In Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae; Acta Romanica: Studia Lexicographica Neolatina, p. 1-9, Szeged, 1986.

JÓZSEF BRATINKA

ANALYSES PRAGMATIQUES COMPARÉES À PROPOS DE LA COORDINATION PAR MAIS

"Il est difficile, une fois qu'on a commencé à l'observer, de ne pas être fasciné par la conjonction mais" - écrivit O. DUCROT dans un article<sup>1</sup> qui, depuis, constitue le point de départ de toute une série de publications relatives à ce sujet. Malgré l'élargissement des recherches, et la multiplication des considérations théoriques, le mais en question garde toute sa fraîcheur et n'en fascine pas moins celui qui l'observe aujourd'hui. Dans mon cas, cette fascination a eu lieu à deux époques. La première correspond à l'époque où je lisais les analyses successives traçant les contours d'une sémantique différente - celle qui distingue systématiquement "contenu informatif" et "valeur d'action" d'un énoncé - qu'on appelle généralement la pragmatique, la théorie de l'argumentation ou, suivant le terme de O. DUCROT, "rhétorique intégrée"; la deuxième correspond à l'époque où je faisais l'examen comparé - et historique, suivant ma formation et mes centres d'intérêt - des conjonctions marquant l'opposition en hongrois.

Cette double fascination combinée aux expériences de la comparaison linguistique déterminent et la structure, et les orientations (ou bien l'intérêt) de la présente communi-

cation. Je ferai d'abord le bref résumé des enquêtes menées à propos du mais français, ensuite j'examinerai, dans la même perspective, les équivalents hongrois. D'un autre côté, l'adoption de principes pragmatiques tels que "valeur" et "orientation argumentatives" permettra de comprendre et de décrire certains aspects négligés de l'étymologie (ou de la genèse sémantique) des conjonctions hongroises correspondantes. En tant que mise en pratique, l'examen comparé qui suit pourra fournir de nouvelles preuves de la validité des principes mentionnés.

Les analyses pragmatiques de la conjonction mais du français partent de la critique des définitions proposées par les dictionnaires et grammaires traditionnels. Ceux-ci, en effet, établissent des "catégories extrêmement vagues et générales (p.e. "marque d'une nuance particulière" — Larousse) ou, au contraire, ils essaient de décrire les différentes possibilités de l'emploi de mais, lui attribuant ce qui généralement revient au contexte qui l'entoure. C'est ainsi qu'ils distinguent un "mais de transition" (illustré par la phrase Mais revenons à notre sujet), un "mais d'approbation" (p.e. Mais vous avez raison) ou un "mais d'addition" (Non seulement... mais encore...) etc. Pourquoi ne pas définir — demandent non sans ironie DUCROT et ses collègues — un "mais d'invitation" d'après les phrases comme Mais venez donc déjeuner. Et comment peut-on expliquer l'opposition, pas évidente du tout, qu'introduit le mais des phrases de type Les privilèges finiront, mais le peuple est éternel

(Mirabeau), ou bien Je reviendrai, mais c'est la dernière fois.<sup>2</sup>

En réalité, l'opposition (le contraste) ne se trouve pas toujours, et le plus souvent, au niveau des significations ou des contenus informatifs, mais à celui des mouvements argumentatifs déclenchés par les énoncés. Ainsi, chaque proposition (P) peut être considérée comme argument en faveur d'une conclusion r, sous-entendue par les interlocuteurs. La définition des phrases (énoncés) de type P mais Q se formule donc de la façon suivante: "Oui, P est vrai; tu aurais tendance à en conclure r; il ne faut pas, car Q/Q étant présenté comme un argument plus fort pour non-r que n'est P pour r." <sup>3</sup>

La conjonction mais est donc analysée, par O. DUCROT et ses collaborateurs, en tant que connecteur argumentatif capable d'orienter la signification des énoncés en y joignant des conclusions opposées (anti-orientées). D'autre part, pour interpréter les occurrences de mais, on doit se référer à la situation d'énonciation<sup>4</sup> (voir l'exemple Il est de gauche, mais il est intelligent).

Sur ce point, il faut aussitôt noter que la définition citée concerne seulement le mais "d'argumentation" (équivalent de aber en allemand, ou de en hongrois) que les linguistes opposent à un "mais de réfutation" (traductible par sondern et hanem). Dans ce dernier cas, nous avons affaire à une structure de négation (reprise négative d'une affirmation précédente) suivie de rectification (p.e. Ce n'est

pas ma faute, mais la tienne).<sup>5</sup> - Les deux fonctions, distinguées par deux morphèmes même dans plusieurs langues, ne semble pas avoir beaucoup de points communs, de même que leur étymologie paraît plutôt bizarre: les "deux mais" dérivent, d'après la brillante analyse de O. DUCROT et de C. A. VOGT<sup>6</sup>, du magis /= plus/ conjonction comparative d'inégalité en latin. Il faut donc trouver, ce qui ne paraît pas évident, un rapport sémantico-fonctionnel entre la phrase comparative et la coordination adversative. L'explication est fournie par l'analyse des mouvements argumentatifs: dans toute comparaison d'inégalité l'un des deux termes (celui qui représente le degré supérieur) est mis en valeur, tandis que l'autre (représentant le degré inférieur) est défavorisé, éventuellement nié ou rejeté. Par exemple, un énoncé comme Jean est plus fort qu' (il n'est) intelligent peut nous orienter vers les conclusions: 'Jean est (vraiment) fort' ou bien 'Jean n'est pas intelligent'. Il s'agit donc de valeurs (orientations) opposées, d'une confrontation argumentative dont dérive facilement la coordination par mais. Si, en effet, cette confrontation met l'accent sur la négation (le rejet du degré inférieur), on arrive à la réfutation (Il n'est pas intelligent, mais fort); si, au contraire, on met en oeuvre une stratégie plus subtile, proche de la concession, on arrive à l'opposition argumentative décrite ci-dessus: Il est [j'accepte bien] intelligent, mais il est [plutôt, en réalité] fort, ou autrement:



Jean est fort, mais Paul est intelligent.

Nous pourrions encore longuement traiter les détails, fort instructifs, du mais français, mais notre intérêt nous attire vers les équivalents hongrois.

En hongrois, tout d'abord, on fait la distinction systématique des deux fonctions en question: la première, celle de la réfutation (cf. allem. sondern) se traduit par hanem, et la deuxième, quasi-concessive (cf. allem. aber) par le morphème de. Quant aux étymologies, ce dernier descend très probablement d'une interjection primitive exprimant l'insistance ou l'accent d'intensité. Cette origine, malgré quelques incertitudes étymologiques<sup>7</sup>, semble bien confirmer la conception élaborée par O. DUCROT et C. A. VOGT, étant donné que de introduit la proposition véhiculant l'argument plus fort, et opposé à un précédent, en faveur d'une conclusion non-r; par exemple: Szép idő van, de nincs kedvem elmenni /= Il fait beau, mais je n'ai pas envie de sortir/.

Dans le cas de hanem, la question se formule de façon plus complexe, bien que l'étymologie en soit bien évidente: hanem < ha + nem /= si + non/. C'est à dire que le hanem de rectification dérive de l'association d'une conjonction conditionnelle /ha/ et d'une particule de négation /nem/. Comment expliquer maintenant cette transformation et la valeur syntaxique et sémantique actuelles de hanem?

Une première difficulté: la fonction de hanem ne se comprend plus à partir du sens de ses composants, bien au contraire, Nem olvas, hanem ír /= Il ne lit pas, mais [sinon]

il écrit/ est loin d'être identique à Nem olvas, ha nem ír /= Il ne lit pas s'il n' [si + non] écrit pas/. - Deuxième difficulté: les premières occurrences de hanem, conjonction unie, datées du XVI<sup>e</sup> siècle, nous révèlent une fonction bien particulière qui est comparable à certains emplois du sinon en français. Dans ces exemples, l'ordre des propositions est fixe (principale suivie de subordonnée/, et la principale comporte obligatoirement un morphème (pronon, adverbe) négatif, ou bien interrogatif (mais impliquant une réponse négative), par exemple: Senki nem segít, ha-nem ő /= Personne ne [t'] aide [ra] si ce n'est [sinon] lui/, ou bien: Ki/csoda/ segít, ha-nem ő? /= Qui est-ce qui [t'] aide [ra] si ce n'est [sinon] lui?/.

Il est clair, d'après l'analyse des exemples du vieux hongrois dont je préfère ne pas charger mon lecteur ici<sup>8</sup>, que le hanem en question a une fonction non pas rectificatrice, mais introduisant - comme le sinon du français - une exception ou une restriction (cf. Petit Robert/.

Le contenu sémantique de la phrase choisie en exemple est: 'Il /t'/ aide/ra/' et 'Personne d'autre n/e t'/ aide/ra/'. Le mouvement argumentatif, bien caractéristique, peut être décrit par la loi /logique/ de la contraposition et son application linguistique<sup>9</sup> ( $p \rightarrow q = \text{non-}q \rightarrow \text{non-}p$ ): 'S'il y a quelqu'un c'est lui'  $\rightarrow$  'Il n'y a personne si ce n'est pas lui'. Ce mouvement caractérise (il suffit de penser aux phrases construites par seul, seulement ou ne... que...) toute formule de restriction ou d'exception: on

restreint, ou même on annule, la validité d'une affirmation (on crée une "classe vide") pour admettre une seule, ou un nombre limité d'occurrences. On voit donc que le mouvement argumentatif (ou l'orientation vers des conclusions de type: 'C'est sûr qu'il [t'] aidera'/ se réalise par une structure de supposition et de subordination de deux propositions grammaticalement négatives.

Comment se fait-il maintenant que la négation grammaticale ('si ce n'est pas [sinon] lui') se transforme, par la suite, en affirmation et que la subordination par si prenne la valeur d'une coordination, celle, notamment, de la rectification (non-p mais q)? La question peut trouver une réponse, une nouvelle fois, par l'analyse des valeurs argumentatives. Tout d'abord, on remarque que la proposition négative, introduite par ha-nem /= si-non/ correspond à une affirmation au niveau de l'argumentation /'Personne... si-non lui' → 'C'est bien lui qui...'/ . C'est, sans aucun doute, cette valeur argumentative qui s'infilte peu à peu dans la signification des énoncés correspondants, ce qui a pour conséquence la transformation sémantique et syntaxique, suivie de l'assimilation morphologique, de ha-nem. La conjonction "intermédiaire" ainsi établie servira à introduire la seule affirmation jugée admissible, après avoir exclu tout autre jugement possible: Senki nem tud segíteni, hanem ő /= Personne d'autre ne pourra aider sinon/sauf lui/.

La deuxième étape de l'évolution de hanem se décrit ainsi: la proposition introduisant, comme on l'a vu, la seule affirmation admissible se combine avec le refus explicite (la reprise négative) d'une affirmation précédente. En d'autres termes, à la restriction se substitue la réfutation et la rectification: Nem Péter tud segíteni, hanem János /= Ce n'est pas Pierre qui pourra aider, mais Jean/; Nem olvas, hanem ír /= Il ne lit pas, mais il écrit/ etc.

Dans ce type de phrase, dont les premières occurrences remontent également au XVI<sup>e</sup> siècle, la conjonction hanem perd toute sa valeur conditionnelle et négative pour prendre, suivant l'orientation argumentative de la proposition correspondante, l'unique fonction d'introducteur de rectification, c'est à dire de connecteur pragmatique et, notamment, argumentatif.<sup>10</sup>

Nous avons brièvement examiné, à propos de la coordination par mais, la validité des principes de l'argumentation sur les faits diachroniques (de langues aussi différentes que le hongrois et le français). Sans avoir trouvé des analogies directes dans le domaine de la coordination adversative, la mise en oeuvre des principes en question nous a amené à de nouvelles conclusions et à une explication plus exacte sur le plan étymologique. Il est donc à croire que ce genre d'examen, se référant à la théorie de l'argumentation, pourra donner un nouvel élan à la réflexion linguistique dans plusieurs domaines.

NOTES

1. DUCROT, Oswald, "Analyses pragmatiques", dans Communications '32, /Paris, Seuil, 1980/, p. 11.
2. Je me réfère aux exemples et formules donnés par O. DUCROT et al. "Mais occupe-toi d'Amélie" in Les mots du discours, Paris, Éd. de Minuit, 1980, p. 93-99.
3. Les mots du discours, p. 97. — Il peut être intéressant de comparer cette définition à la suivante:  
"Lorsqu'on coordonne par mais deux propositions p et q, on ajoute à p et à q les deux idées suivantes. D'abord, qu'une certaine conclusion r, que l'on a précisément dans l'esprit, et que le destinataire peut retrouver, serait suggérée par p et infirmé par q: autrement dit, p et q ont, par rapport à r, des orientations argumentatives opposées. Ensuite, que q a plus de force contre r que p n'en a en sa faveur: de sorte que l'ensemble p mais q va dans le sens non-r. /.../  
Une telle description me paraît avoir — continue  
O. DUCROT —, du point de vue théorique, trois conséquences importantes... D'une part, elle fait apparaître mais comme une sorte de "pronom". /.../  
Ensuite, mais fournit l'exemple d'un morphème qui

ne saurait se décrire qu'en termes pragmatiques ... Enfin, la définition que j'ai proposée pour mais repose, d'une façon évidente, sur la notion de l'argumentation. Dire qu'une phrase a valeur argumentative, c'est dire qu'elle est présentée comme devant incliner le destinataire vers tel ou tel type de conclusion" /Communications, 32, p.11-12/; la définition est aussi citée dans l'ouvrage critique de MEYER, Michel, Logique, langage et argumentation, Paris, Hachette Université 1982, p. 117.

— On pourra également consulter: DUCROT, Oswald, Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique, Paris, Hermann, 1972 /2<sup>e</sup> édition 1980/, p. 128-129; on trouvera un excellent résumé de la question dans: MAINGUENEAU, Dominique, Nouvelles tendances en analyse du discours, Paris, Hachette Université, 1987, p. 120-123.

4. Cf. Les mots du discours, p. 98. Quant au terme "connecteur argumentatif" voir aussi: MOESCHLER, Jacques, Argumentation et conversation. Éléments pour une analyse pragmatique du discours, Paris, Hatier-Crédif, 1985, p. 60-67.

5. Outre les ouvrages déjà cités, on pourra consulter: ANSCOMBRE, Jean-Claude et DUCROT, O. "Deux mais en français?", in Lingua 43 /1977/, p. 23-40; PLANTIN, C. "Deux mais", Semantikos 2 /1987/, p. 89-94.

6. DUCROT, O. et VOGT, C. A. "De magis à mais: Une hypothèse sémantique", in Revue de Linguistique Romane 43 /Paris, Éd. SLR--CRNS 1979/, p. 317-341.
7. Cf. A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára [Dictionnaire étymologique de la langue hongroise, publié sous la direction de BENKŐ L.] Budapest, Akadémiai K., 1967-76, vol. I-III. -- Dans ce qui suit je me réfère avant tout à cet ouvrage.
8. On trouvera la documentation complète dans une autre communication, rédigée en langue hongroise, de l'auteur: De, hanem, hogynem — pragmatikai megközelítésben [Conjonctions du hongrois, dans une optique pragmatique] Néprajz és nyelvtudomány [Ethnographie et linguistique] 31-32 /Szeged, 1987-88/, à paraître.
9. Je ne veux pas, bien sûr, identifier l'implication matérielle à la subordination par si, l'analyse de O. DUCROT /cf. Dire et ne pas dire, p. 179-185/ m'encourage cependant à faire usage d'un tel principe de logique.
10. A la fin de cet examen nous n'avons peut-être pas tort de supposer, sans en bien connaître les détails, l'existence de mécanismes parallèles dans l'évolution du sino espagnol, du senao portugais, ou même du nisi en latin classique; les spécialistes en jugeront.





ILDIKÓ FARKAS

ZAZIE CALEMBOURESQUE

### I. Liberté langagière et humour

Adoptant la thèse de certains linguistes<sup>1</sup> suivant laquelle il existerait deux langues françaises, l'une écrite, l'autre orale<sup>2</sup>, Raymond Queneau en arrive à créer - par analogie avec le "français avancé"<sup>3</sup> - le concept et la réalité littéraire du "néo-français" ou "troisième français", de l'écrit puisant largement dans l'oral et qui, de ce fait, n'est plus ni l'un ni l'autre. Cela revient à joindre la rigidité grammaticale à la souplesse de l'expression spontanée, les règles normatives du bel et bon usage à leur infraction, la Grammaire à la Grammaire des fautes. Cette révolution langagière visait d'une part à jeter un pont sur l'abîme séparant l'écrit de l'oral, d'autre part, à exploiter toutes les ressources de cette langue créative, libérée des contraintes normatives, à des fins d'humour, de parodie-satire et de comique absurde.

Il semble bien en effet que l'humour prenne sa source essentiellement dans la liberté langagière; et réciproquement, la langue libre qu'est le néo-français ne le serait pas sans jeux verbaux et humour. Ce qui marque donc le plus fortement tout l'oeuvre de Queneau, dont Zazie, c'est l'inséparabilité de la "néologie totale"<sup>4</sup> et du jeu/de l'humour<sup>5</sup>.

## II: Jeu verbal sur tous les niveaux

Tout d'abord, il paraît indispensable de faire une brève digression terminologique. Le terme de jeu verbal peut en effet paraître vague et embrasser les formes ludiques de tous les niveaux de l'expression langagière, jeux et humour d'Os, dans leurs grandes lignes:

- 1<sup>o</sup> au savant dosage d'énoncés transcrits presque phonétiquement, soit au mélange d'une graphie insolite (voire énigmatique par endroits) et de l'orthographe française traditionnelle;
- 2<sup>o</sup> à une morphosyntaxe agrammaticale ou hypercorrecte;
- 3<sup>o</sup> à l'incongruité stylistique, résultat de l'amalgame des niveaux de langue les plus différents, incongruité due en dernier lieu à la non-adéquation ou "décalage entre le ton et le sens des paroles"<sup>6</sup> ou encore à celui entre les styles et les situations de communication;
- 4<sup>o</sup> à la dislocation des clichés de langue, des unités phraséologiques ainsi qu'à l'enchevêtrement des idiomatismes et/ou proverbes, causant à la fois des effets comiques (métaphores incohérentes) et constituant des exemples spirituels de néologie structurale et sémantique.

Etant donc posé que les jeux verbaux sont à même d'affecter tous les domaines de l'expression langagière, il nous reste à envisager le problème des jeux de mots, terme dont l'interprétation varie avec les auteurs: il est tantôt employé comme synonyme de jeux verbaux<sup>7</sup>, tantôt comme celui

de jeux littéraires<sup>8</sup> tandis que certains spécialistes de la question<sup>9</sup> font le départ entre jeux de mots, jeux littéraires et mots d'esprit d'après le critère de leur fonction - tout en admettant que la limite entre rhétorique et jeu est parfois extrêmement difficile à tracer. La parenté étroite des figures de rhétorique et des jeux de mots, à savoir leur "écart des façons de parler normales"<sup>10</sup> est le mieux illustrée par le calembour. Or, le calembour, dépassant la simple gratuité ludique, devient un des facteurs déterminants de l'écriture quenienne.

### III. L'ambiguïté du système de la langue

La base des jeux de mots, dont les calembours, est constituée par l'ambiguïté inhérente à la langue.<sup>11</sup> Partant, "ils ne représentent pas des abus de langue, tout au contraire, ce sont des procédés suggérés par la langue, découlant de sa nature foncière. A proprement parler, c'est la langue elle-même qui plaisante."<sup>12</sup>

Les langues naturelles sont en effet fondamentalement contradictoires: d'un côté, elles doivent exprimer l'infini à l'aide de moyens finis<sup>13</sup>, "la polysémie est essentielle au fonctionnement des langues en tant que systèmes sémiotiques simples et efficaces."<sup>14</sup> De l'autre, le signe linguistique est arbitraire et nécessaire à la fois. Le français se trouve être la langue par excellence de l'arbitraire du signe: à ce propos, il suffit de rappeler les changements sémantico-phonétiques, la pauvreté relative

de la dérivation et de la composition, ainsi que l'introduction massive d'emprunts dans le lexique français pour se rendre compte du taux élevé de mots polysémiques et homonymiques. Or, l'ambiguïté sémantique s'appuie sur la polysémie lexicale tout autant que sur l'homonymie lexicale et syntaxique.<sup>15</sup>

#### IV. Polysémie et homonymie au service de l'humour

Tout en écartant le problème de la délimitation théorique de la polysémie et de l'homonymie à l'intérieur d'une langue,<sup>16</sup> dans l'analyse des calembours /nous nous en tiendrons aux critères suivants:

- 1<sup>o</sup> lors de l'examen de la motivation sémantique, nous restons sur le plan synchronique en négligeant les problèmes étymologiques des homonymes sémantiques et phonétiques. Du point de vue des calembours, les homophones et les homographes peuvent également entrer en ligne de compte, pour ne point oublier l'homonymie syntaxique;
- 2<sup>o</sup> un mot est considéré comme étant polysémique lorsqu'une même forme graphique et sonore admet plusieurs sens reliés les uns aux autres.<sup>17</sup>

L'existence de la polysémie et de l'homonymie est due à l'économie du langage.<sup>18</sup> Dans une situation de communication quotidienne, ni l'une ni l'autre ne prête à ambiguïté attendu que la situation ou le contexte joints aux éléments suprasegmentaux fournissent à l'auditeur les élé-

ments nécessaires à l'homogénéité sémantique. Cependant, à défaut de précisions suffisantes, la polysémie et l'homonymie risquent d'entraîner l'ambiguïté, qui, à son tour, se prête à l'exploitation humoristique.

Grâce (?!) à la polysémie et à l'homonymie, "il peut y avoir plusieurs plans sémantiques conventionnels sous une même forme de discours, et l'ambiguïté ou les quiproquos naissent du décalage qui se produit entre le plan conventionnel qui correspond à l'intention de signification du locuteur et celui qui correspond à la compréhension de l'auditeur."<sup>19</sup> L'humour naît donc de la collision de deux isotopies, celle-là ayant deux conditions:

- 1<sup>o</sup> que les formes phoniques recouvrant une isotopie donnée dans un contexte soient susceptibles d'en recouvrir d'autres
- 2<sup>o</sup> qu'au long du discours interviennent des indicateurs (eux-mêmes souvent polysémiques) pouvant renvoyer à des isotopies différentes. Leur fonction consiste à faire "basculer" le discours d'une isotopie dans une autre, tout en suspendant l'isotopie de départ.<sup>20</sup>

D'autres chercheurs<sup>21</sup> traitent les calembours sous un aspect pareillement structuraliste. Paraphrasant la dichotomie saussurienne, les deux sens du texte sont dénommés "ludant" (le texte tel qu'il est donné) et "ludé" (le texte latent), celui-ci étant toujours un texte "normal", attendu, logique, alors que celui-là toujours un texte

plus ou moins "parasitaire".<sup>22</sup> A côté des indicateurs ou disjoncteurs<sup>23</sup> polysémiques, les signaux de jeu sont constitués par des commentaires métalinguistiques, des apartés, des parenthèses, dont l'autre fonction est celle de l'invalidation.<sup>24</sup>

#### V. Explication psycholinguistique du fonctionnement calembouresque

Bref, les calembours, les histoires drôles sont fondés sur une appréciation ambivalente de l'expression linguistique. L'humour suppose un retour du raisonnement conceptuel de l'adulte au raisonnement sensoriel de l'enfant, ou pour mieux dire, la simultanéité des deux sortes de raisonnement, deux niveaux de conscience distincts; pour qu'humour il y ait, sont requis en même temps le tour d'esprit de l'enfant, confondant mots et choses, attribuant une force magique au mot, et celui de l'adulte, invalidant le calembour/l'histoire drôle au moyen du signal de jeu. Ceux-ci, basés sur un mal-entendu comico-enfantin, manifestent un caractère régressif tout autant pour ce qui est de leur mécanisme psychique que de leur forme. C'est pour cela que le choix de Queneau peut être qualifié d'heureux: son héroïne est une enfant précoce aux confins de l'enfance et de l'adolescence; partant, non seulement sa personnalité mais aussi sa langue se révèlent ambiguës. Cette dualité marque également la langue des autres personnages, des adultes puérils sinon infantiles.

La structure du calembour, de l'histoire drôle et la constitution du signe linguistique (dualité des mots et des choses) étant analogues, dans un cadre sémiologique, la cause première de l'humour, de la tendance ludique du langage doit être recherchée dans le rapport entre référent et signifié.<sup>25</sup>

#### VI. Fonction des jeux de mots

A côté du bien-fondé psycholinguistique du calembour (et en général des jeux de mots), il convient de souligner qu'ils représentent un constituant indispensable du néo-français; les "déviations" et jeux langagiers semblent en effet jouer un rôle non négligeable dans l'évolution des langues.

L'ambiguïté langagière, le jeu avec les lexèmes et/ou syntagmes polysémiques et homonymiques sert aux fins de l'absurde comique. La transition pataphysique entre réalité et illusion/irréalité, entre existence et non-existence perçoit dans le dialogue de Gridoux et de Troussaillon (pp. 80-82). Celui-ci débute par l'énoncé ".../ moi, je me suis perdu." Aussi, Gridoux saisit-il l'isotopie normale, adéquate à la situation, du verbe se perdre - s'égarer alors que Troussaillon a embrayé sur l'isotopie inattendue de perdre son moi. Il s'est perdu littéralement parce qu'il n'a pas de nom, et il n'en a point puisqu'il "ne l'a pas appris par coeur". Cette situation comico-absurde, reposant

sur la perception de la suspension d'une évidence, illustre à merveille le mécanisme de l'humour:

1<sup>0</sup> Le paradoxe ironique, qui est le premier temps de l'humour, est obtenu par la mise en contact soudaine du monde quotidien avec un monde délibérément réduit à l'absurde: cf. les deux isotopies a) usuelle: je me suis

égaré

b) absurde: j'ai perdu

mon moi

2<sup>0</sup> La réduction à l'absurde est obtenue par la suspension volontaire d'une évidence accompagnée d'un comportement mental par ailleurs parfaitement normal et surtout parfaitement logique:<sup>26</sup> il va de soi que tout adulte sain d'esprit sait son propre nom par coeur - le "je ne l'ai pas appris par coeur" est une conclusion logique: il ne l'a pas appris, aussi ne le sait-il pas.

3<sup>0</sup> Le troisième temps est constitué par le signal de jeu/ la pointe de l'histoire drôle: cf.

- C'est malin, dit-il.

- Vous vous foutez de moi, dit Gridoux.

La naïveté apparente de l'humoriste, de l'adulte feignant l'ignorance des évidences, peut être mise en parallèle avec celle des enfants et des touristes étrangers: ce passage met en lumière l'une des caractéristiques de l'apprentissage de la langue maternelle, à savoir l'identification primitive/enfantine des mots et des choses - celui qui n'a pas de nom, ou



ce qu'on ne nomme pas, ne peut pas exister (cf. magie et tabous verbaux). Par ailleurs, ce calembour peut être rapproché du processus d'apprentissage d'une langue étrangère également et rejoint de la sorte la satire du tourisme.

#### VII. 1. Calembours par polysémie

Ils sont à construction régressive ou progressive.<sup>27</sup>

Ex.: /.../ madame pourrait-elle me dire quelle profession elle exerce?

<sup>1</sup>  
- Ménagère, répond Gabriel avec férocité.

- En quoi ça consiste? demande ironiquement le type.

<sup>2</sup>  
Gabriel se tourne vers Zazie et lui cligne de l'oeil  
pour que la petite se prépare à savourer ce qui va suivre.

- En quoi ça consiste? dit-il anaphoriquement. Par exemple,  
<sup>4</sup>  
à vider les ordures.

<sup>5</sup>  
Il saisit le type par le col de son veston, le tire sur  
<sup>5</sup>  
le palier et le projette vers les régions inférieures.

<sup>6</sup>  
Ça fait du bruit: un bruit feutré.

<sup>7</sup>  
Le bada suit le même chemin. Il fait moins de bruit  
<sup>8</sup>  
quoiqu'il soit melon.

- Formi, s'esclama Zazie. /.../

- Ça sera quoi? lui demanda Turandot.

<sup>9</sup>  
- Un remontant, répondit le type avec à-propos.  
<sup>10</sup>

<sup>11</sup>  
- C'est qu'il y a des tas de marques. /.../ p. 67

Dans (4), Queneau joue avec le sens concret et métaphorique, le contexte (1) permettant les deux isotopies à la fois. Le lecteur est averti de l'ambiguïté par le signal de jeu (2) tandis que le disjoncteur polysémique (4) fait basculer le sens normal dans le parasitaire, bifurcation renforcée par (5). Dans (6), le sens phraséologiquement fixé de feutré bascule dans le sens concret à l'aide du disjoncteur (7) (cf. bada feutré). En pénétrant ce calembour complexe, on débouche sur le substantif (bada) melon - (chapeau) melon; or, feutré fait partie des sèmes de (chapeau) melon. Cela signifie qu'on aboutit au sens concret de feutré à reculons, par l'intermédiaire du substantif polysémique melon: (calembour à construction régressive), tandis que l'adjectif feutré sert de disjoncteur progressif pour le calembour à construction progressive avec melon. Son sens actualisé dans bruit feutré nous place sur l'isotopie<sub>1</sub> de melon alors que l'isotopie<sub>2</sub> de melon fait basculer le calembour sur l'isotopie<sub>1</sub> de feutré. Dans (9), le signal de jeu (10) nous fait retourner du sens métaphorique à celui, concret, de remontant: comme si l'on répétait, mais cette fois-ci en sens inverse, le processus de l'évolution sémantique du mot. Cependant, l'ambiguïté du disjoncteur (9) n'étant pas perçue par Turandot, (11) peut à juste titre être considérée comme un cas d'humour au deuxième degré. Ce réseau de calembours circulaires, supposant la connaissance exacte de la structure sémantique des mots, se voit couronné par la proposition concessive (8) qui

doit son absurdité à une erreur logique volontaire, erreur relevée uniquement au cas où on se serait rendu compte de l'ambiguïté du substantif melon.

## VII. 2. Calembours par homonymie lexicale

### VII. 2. 1. Homographie

Les sens communs et familiers/populaires d'un mot peuvent différer à tel point que, dans l'usage vivant, les locuteurs ne ressentent plus aucun lien sémantique entre eux.

- Et vous? Vous l'êtes, hormosessuel?

- Est-ce que j'ai l'air d'une pédale?<sup>1</sup>

- Non, puisque vous êtes chauffeur.<sup>2</sup> p. 86

Zazie ignore le sens populaire de (1), et Charles de choisir parmi les nombreux synonymes possibles celui dont l'ambiguïté échappe à - ou n'est que soupçonnée par - la fillette, et cela à cause de la répugnance enfantine pour l'arbitraire du signe.

D'où le comique de la conclusion (2). Unissant l'involontaire (ou l'inconscient) du lapsus à l'intentionnalité du calembour, l'auteur pseudo-naïf laisse le champ libre au sentiment de supériorité du lecteur. Les sens de hormosessuel et de pédale<sub>1</sub> d'une part, et ceux de chauffeur et de pédale<sub>2</sub> de l'autre, appartiennent à deux champs sémantiques dont l'intersection est constituée par pédale<sub>1+2</sub>, cet homonyme assurant la fonction de disjoncteur dans le calembour à construction progressive.

VII. 2. 2. Homophonie

- C'est un <sup>1</sup>normo?

- Tu veux dire un <sup>2</sup>normal, rectifia Fédor Balanovitch.

<sup>3</sup>Suprême, celle-là, n'est-ce pas, tonton? p. 122

Exploitant l'homophonie d'un syntagme (1) et d'un adjectif au pluriel: normaux, ce calembour fait état d'une caractéristique phonostylistique de l'oral, l'agglutination /noRmo / ainsi que d'un phénomène psycholinguistique observé chez les jeunes enfants: en effet, le pluriel des substantifs en -al est ressenti tellement irrégulier qu'ils les prennent pour des signes à part entière.<sup>28</sup> Le signal de jeu (3) renvoie à la supériorité de Balanovitch et du lecteur à l'égard de Zazie: celui-là feint de n'avoir remarqué que l'emploi fautif du déterminant <sup>x</sup>un normaux donc de n'avoir perçu que la seconde isotopie. Les calembours par homophonie fournissent un argument solide contre leur prétendue gratuité: non seulement ils témoignent des origines orales du néo-français mais aussi - comme celui-ci - constituent une preuve de la solidarité de la néologie de la langue et de la néologie de la pensée: non-conformité langagière et non-conformité mentale, négation des préjugés sociaux, vont de pair.

VII. 3. Calembours par Homonymie syntaxique

- Et qu'est-ce que tu voudrais qu'il te dise?

- S'il est hormosessuel ou pas.

<sup>1</sup>  
- Lui? demanda la bourgeoise /un temps/. Y a pas de doute.

- Pas de doute: quoi? demanda Gabriel d'un ton assez menaçant.

<sup>3</sup> <sup>2</sup>  
- Que vous en êtes une.

<sup>4</sup>  
Elle trouvait ça tellement drôle qu'elle en gloussait./.../

<sup>5</sup> <sup>5</sup>  
- Allez, dites-le, si vous en êtes ou si vous en êtes pas.

- Non, non et non, répondit Gabriel avec fermeté.

<sup>6</sup> <sup>7</sup>  
- Elles disent toutes ça, remarqua la dame pas convaincue du tout; pp. 101-102 - le calembour vient s'ajouter au jeu avec les genres (1; 2, 6, 7): mettant à profit l'homonymie des syntagmes 3 et 5, l'un libre et appartenant à la langue commune, l'autre figé et populaire, ce jeu de mot est unique en son genre puisqu'il n'y a ici qu'une seule isotopie - le pronom anaphorique en se référant également au syntagme être hormosessuel. (cf. (4), le signal de jeu).

On conçoit donc la parenté des accidents du langage (le lapsus pseudo-involontaire d'hormosessuel, de l'ambiguïté syntaxique) et des jeux de mots intentionnels qui, en reproduisant ces faits inhérents au français, aboutissent à des effets humoristiques. Jeu avec et sur la langue, exploitation poussée à l'extrême de toutes les virtualités du système linguistique et de toutes ses réalités (cf. incongruité stylistique), confèrent à l'écriture quenienne son caractère de néologie totale et font que le vrai héros de ce roman n'est autre que la langue française elle-même.

NOTES

1. FREI, Henri, La grammaire des fautes, Slatkine Reprints, Geneve, 1929-1971.  
GUIRAUD, Pierre, Le français populaire, P.U.F., Paris, 1969.  
VANOYE, Francis, Expression, communication, Armand Colin, Paris, 1973.
2. "Nous parlons deux langues..." QUENEAU, Raymond, Batons, chiffres et lettres, Gallimard, Paris, 1965.
3. FREI, op. cit., p. 32.
4. Pour reprendre le terme de DOPPAGNE, Albert in: Le néologisme chez Raymond Queneau, Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises, N° 25, 1973, p. 92.
5. BALIGAND, Renée, Raymond Queneau artisan du langage, p. 6-15, in: Le Français dans le Monde, N° 84, 1971. DAUBERCIES, Claude, Le jeu des mots chez Raymond Queneau, D.E.S, Lille, 1960 (manuscrit), p. 88.  
REDERN, W.D., Queneau: Zazie, Grant and Cutler Ltd., London, 1980, p. 21.
6. BERGSON, Henri, Le rire, Alcan, Paris, 1926, p. 93.
7. MORIN, Violette, L'histoire drôle, in: Communications N° 8, Seuil, Paris, 1966, p. 103.

8. COLGIGNON, Jean-Paul, Guide pratique des jeux littéraires, Duculot, Paris-Gembloux, 1979.
9. GUIRAUD, Pierre, Les jeux de mots, P.U.F., Paris, 1976.
10. GUIRAUD, Pierre, 1976, p. 84.
11. SZIGETVÁRI, Iván, A komikum elmélete, MTA Könyvkiadó Vállalata, Budapest, 1911, p. 273.  
DIENES, László, Kétértelműség, in: Világirodalmi Lexikon, tome VI, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1976, p. 203-207.  
BÁRDOSI, Vilmos - PÁLFY, Miklós: Précis de lexicologie française, Tankönyvkiadó, Budapest, 1983, p. 299.
12. FÓNAGY, Iván, Viccel a bácsi, in: Magyar Nyelvőr N<sup>o</sup> 1, 1970, p. 40.
13. KÁROLY, Sándor, Általános és magyar jelentéstan, Akadémiai, Budapest, 1970, p. 212.
14. LYONS, John, Sémantique linguistique, Larousse, Paris, 1980, p. 194.
15. LYONS, op. cit., p. 196.
16. "/.../ le linguiste semble en droit de laisser le probleme du statut théorique de la distinction entre homonymie et polysémie non résolu." LYONS, op. cit., p. 182.
17. KÁROLY, op. cit., p. 79.
18. ULLMANN, Stéphane, Précis de sémantique française, Francke, Berne, 1953, p. 199-203.

19. CHARAUDEAU, Patrick, Quelques procédés linguistiques de l'humour, in: Les langues modernes N<sup>o</sup> 3, 1972, p. 285.
20. Ibid. p. 285.
21. Voir MORIN, op. cité; Guiraud, 1976.
22. Voir GUIRAUD, 1976, p. 105.
23. Terminologie de MORIN, op. cité, p. 102.
24. FÓNAGY, op. cit., p. 22.
25. "A viccelő bácsi /.../ mást mond, mint amit gondol.  
Ez az őszintétlenség, ez a csalás még a nyelv-  
nél is ősbibb. Minden jelrendszer "csaláson ala-  
pul" /.../"  
"Amikor a viccjel segítségével /.../ felfüg-  
gesztünk, érvénytelenítünk egy állítást, maga-  
sabb szinten a jel kialakulásának ősi aktusát  
reprodukáljuk:" FÓNAGY, op. cit., p. 43.
26. ESCARPIT, Robert, L'humour, P.U.F., Paris, 1960-67,  
p. 89-90.
27. Pour reprendre la terminologie de MORIN, op. cit.
28. Voir a ce propos l'anecdote rapportée par RIGAULT,  
André, La grammaire du français parlé,  
Hachette, Paris, 1971, p. 100.



JÓZSEF KOVÁCS

REMARQUES SUR QUELQUES PHRASES D'UNE TRADUCTION:

PILOTE DE GUERRE, D'ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY, TRADUIT  
PAR JUDIT PÓR

A tous les niveaux de l'apprentissage /de l'enseignement/  
d'une langue, il arrive que les professeurs, les méthodo-  
logues proposent aux apprenants de lire des textes litté-  
raires et de les comparer à leurs traductions. Parfois ce  
n'est qu'une simple comparaison. Cette méthode aide à  
apprendre certaines tournures, à comprendre plus facilement  
et plus vite les phrases trop difficiles. Quelles oeuvres  
choisir? Cela dépend dans quel but on apprend une langue,  
mais si l'on reste dans le domaine de la littérature, il  
n'est pas heureux de choisir des textes dits "classiques",  
car le style concis, la description détaillée d'un roman  
du XIX<sup>e</sup> siècle sont l'affaire des spécialistes. Il faut  
choisir un écrivain contemporain, connu, populaire. /En  
plus, il faut que l'oeuvre soit accessible./

En cherchant des romans, nous avons trouvé un recueil  
qui se prêtait à la comparaison. Il y a quatre romans de  
Saint-Exupéry, dans un volume, intitulé Vol de Nuit. /Európa  
Könyvkiadó, Budapest, 1977./ Même les écoliers connaissent  
l'écrivain, car le Petit Prince est très connu d'eux. Nous  
avons voulu donner un roman aux étudiants pour le comparer  
à la traduction. Notre choix est tombé sur le Pilote de  
guerre /Edition Gallimard, 1942, Série Livre de poche,

Texte intégral/. Il n'était pas dans notre propos d'analyser la traduction phrase par phrase, nous avons cherché seulement quelques dialogues pour voir comment ils étaient traduits. Mais en regardant de près l'original et la traduction, nous nous sommes aperçus de quelques fautes tout à fait insolites, et c'est alors que nous avons commencé à examiner les phrases dans les détails.

Si nous disons "faute", nous pensons vraiment aux erreurs qui sont inacceptables même dans les lycées quand les élèves écrivent un devoir en langue étrangère, ou lorsqu'ils traduisent des textes. Après avoir trouvé quelques fautes surprenantes /par exemple cent trois au lieu de trois cents/, nous avons décidé de comparer la première partie du roman. La première partie comprend 14 chapitres, comme la deuxième. Nous n'avons pas fait une analyse stylistique dans le plus juste sens du terme. Nous ne nous intéressons pas aux nuances: à l'emploi des temps, ni aux synonymes les plus convenables, car si l'on dit "je bois du café ou bien je prends du café", l'essentiel ne change pas, mais la faute citée plus haut et les autres fautes similaires sont le sujet de cette modeste étude.

Pour simplifier les choses, c'est la pagination et les chapitres de la version française qui seront indiqués. Dans l'édition française, il y a une sorte "d'envoi" précédant le roman, cet "envoi" n'a pas été traduit:

"Au Commandant Alias, à tous mes camarades du Groupe Aérien 2/3 de Grande Reconnaissance et, plus particulièrement, au Capitaine observateur Moreau et aux Lieutenants observateurs Azambre et Dutertre, qui ont été tour à tour mes compagnons de bord, au cours de tous mes vols de guerre de la Campagne 1939-1940 — et dont je suis, pour toute ma vie, l'ami fidèle."

Du point de vue de l'authenticité et de l'ambiance du roman, il aurait fallu traduire cette phrase...

### Chapitre I

Le premier dialogue:

- Assieds-toi là, je vais te faire un tour de cartes...
- Ülj le, játsszunk egy partit...

Eh bien, cette phrase est mal traduite. D'abord, il n'y a pas de pluriel dans l'original. C'est évident, car la phrase exprime que én /je, moi/ veux montrer quelque chose à l'autre. Il ne faut pas chercher longtemps dans le dictionnaire pour trouver l'expression tour de cartes, elle veut dire: kártyatrükk. La traduction hongroise donne "partie de cartes", mais ce n'est pas la même chose. Donc, il serait meilleur de traduire:

- Ülj csak ide, mutatok egy kártyatrükköt...

Huit lignes plus loin:

"Un surveillant /est-ce un surveillant?.../ ouvre la porte pour convoquer deux camarades."

"Az egyik hetes /csakugyan hetes?.../ benyit az ajtón, kihívja két társunkat."

Le surveillant n'est pas hetes, car le mot hetes désigne un des élèves, il a à peu près le même âge, mais le surveillant /autrement pion/ peut être un étudiant qui tout en travaillant à l'université, fait quelques heures dans un internat /en hongrois kollégium/. Le hetes /mot à mot semainier/ est un élève qui est de service pendant une semaine. Au lieu de hetes, il fallait traduire felügyelő, nevelőtanár.

Dans le même chapitre:

"Drôle de collège, d'où l'on s'en va chacun à son tour."

"Furcsa egy kollégium, egyenként mennek el a diákjai."

Si l'on regarde bien la phrase citée plus haut, on peut constater que cette traduction "dément" les deux derniers mots de cette même phrase! Là, il y a két társunkat, donc il n'est pas vrai qu'ils partent egyenként /un à un/. La phrase signifie que "ahonnan mindenki elmegy, ha rajta a sor." Ou bien: "ahonnan egymás után megyünk el."

La question suivante:

"Comment pèserait-on les risques quand tout s'écroule?"

"Hogyan is lehetne mérlegelni a kockázatot, mikor dől össze minden?"

C'est un simple discours indirect, on ne commence pas la subordonnée par un pronom interrogatif, mais par un pronom relatif: "..., amikor minden összedől?"

Dans la phrase suivante, peut-être le choix du mot n'est-il pas très heureux:

"- Vous n'avez tout de même pas la prétention, mon Capitaine, d'être vivant après la guerre?"

"- Csak nem olyan nagyralátó, százados, hogy meg akarja érnei a háború végét?"

Il fallait choisir peut-être parmi les mots magabiztos, elbizakodott et leurs synonymes, car les dictionnaires hongrois indiquent que nagyralátó signifie orgueilleux, ambitieux, hautain, etc. Mais dans cette phrase, il s'agit d'une personne qui voudrait vivre après la guerre, qui au moins espère vivre.

Trois alinéas plus loin /p.9/:

"Puis il tapote la table de son crayon."

"Azután ceruzájával az asztalra koppint."

Le sens de tapoter est ütögetni /ou bien dobolni, megpaskolni, le premier au sens de tambouriner/. Le verbe koppint est un verbe momentané, mais ici il s'agit d'une action faite par habitude ou par nervosité. "... ceruzájával dobol az asztalon " serait mieux.

Plus bas:

"Il a les traits tirés."

"Feszült az arca."

La phrase hongroise signifie: il a le visage tendu. La phrase suivante contient "la clé": "Il n'a pas dormi".

Il fallait donc traduire: "Nyűzött az arca." /Fáradt az arca./

A la fin de l'alinéa: "Alias a réussi à sauver...dix tonnes de matériel."

"Aliasnak mindannyiszor sikerült megmentenie... tíz tonna üzemanyagot."

Il aurait été plus heureux de traduire felszerelés, car üzemanyag équivaut à carburant.

Trois lignes plus loin on trouve une faute tout à fait surprenante. Même un débutant serait capable de traduire correctement cette phrase:

"Il tapote toujours la table et ne nous regarde pas."

"Egyre kopog az asztalon, és néz ránk."

Phrase affirmative à la place d'une négative! Mais le verbe kopog est bien choisi au lieu de koppint/voir ci-dessus/.

Au milieu de l'alinéa suivant:

"J'ai vu des batteuses abandonnées. Des faucheuses-lieuses abandonnées."

"Láttam elhagyott cséplőgépeket. Elhagyott kombájnokat."

Pour les batteuses/cséplőgépek/ d'accord, mais non pour kombájnok.

La faucheuse-lieuse n'est pas une moissonneuse-batteuse, comme on voit dans la traduction hongroise. Faucheuse seule signifie kaszálógép/faux=kasza/, lieuse veut dire kéveköző gép. Les deux ensemble kaszáló-kévéző gép. Il est évident qu'on peut laisser la première partie simplement arató ou bien kaszáló, mais la partie lieuse signifie kö-töző/kévéző/. Cette machine sert à faucher et à lier le

blé, l'orge. La moissonneuse-batteuse "sait" faire davantage; en hongrois elle est arató-cséplő gép ou plus simplement kombájn.

Mais si l'on considère que l'histoire se passe en 1939, il est très difficile d'imaginer la France pleine de moissonneuses-batteuses abandonnées... Et nous ne sommes pas sûrs qu'il y en ait eu une seule en Hongrie en 1939...

Et nous voilà en face d'un mot qui se trouve à peu près dans toutes les langues: réparer. Malheureusement, dans la phrase suivante il est mal choisi:

"La guerre...on ne remonte plus les pendules."

"Háború... nem javítják az órákat."

Au lieu de répare/javítják/, la traduction authentique aurait été très importante ici, car la phrase exprime la résignation, le renoncement. Ce n'est pas la réparation qui est en cause! La guerre rend les gens si exaspérés qu'ils ne remontent même pas les pendules, les montres.

Donc: "Háború... nem húzzák fel az órákat."

Dans le roman, il y a un mot composé qui revient souvent, mais il est presque toujours mal traduit: l'Etat-Major. Il signifie vezérkar. Ce n'est pas une personne, pourtant nous lisons la plupart du temps vezérkari főnök/chef d'état-major/, rarement vezérkar.

Au milieu de la page 14:

"Le lieutenant fait demi-tour."

"A hadnagy sarkon fordul."

La traduction semble être correcte, mais si l'on regarde les phrases précédentes, on voit que le lieutenant est arrivé en voiture. Pour un véhicule, le Hongrois ne dirait pas sarkon fordul. Tout simplement visszafordul/retourne/. Il y a quelque chose qui ne va pas avec ce verbe fordul, car le premier dialogue de la page 16 est traduit d'une façon choquante:

"Vous suivrez alors la seconde rue à droite..."

"Forduljanak be balra a második keresztutcában..."

Ça dépend où nous nous trouvons. Ce qui est à gauche de l'acteur, est à droite du spectateur. /Côté cour, côté jardin./

Dans l'alinéa suivant ce sont les chiffres qui causent des difficultés au traducteur:

"Quand une mission est facile, il en rentre une sur trois."

"Ha könnyű a feladat, három eset közül kettőben visszajön az ember."

Malheureusement, la mission n'est pas si facile, parce que les chances sont d'une sur trois, autrement dit: három eset közül egyszer!

## Chapitre II

Un adverbe de lieu assez bizarre dans la version hongroise /p.23/:

"Le pilote et I. se parlèrent entre eux jusqu'aux environs du terrain de base..."



"A pilóta meg T. egészen a földi támaszpont környéke táj-  
jáig beszélgettek..."

"Környéke tájáig", c'est comme "à peu près environ vers  
six heures".

Puis une phrase non traduite:

"A condition que cette reconstruction lui soit permise  
par le silence."

### Chapitre III

A la ligne 7:

"Et l'autre de l'Etat-Major, avec son idée fixe de mission  
à basse altitude."

Voilà de nouveau l'expression "état-major". La phrase  
hongroise:

"Meg a vezérkari főnök a mélyrepülés-rögeszméjével."

Ici, il est clair que la traduction "cloche", car il y  
a une construction possessive: l'autre de l'Etat-Major.

Il fallait donc écrire: "az a másik a vezérkarból."

C'est-à-dire un des officiers, non pas le chef de l'Etat-  
-Major. D'ailleurs, dans l'entourage de Saint-Exupéry,  
tous les personnages portent quelque nom. N'aurait-il  
pas nommé le personnage le plus important, le chef?  
Nous ne connaissons pas le nom du chef de l'Etat-Major,  
parce que seul l'Etat-Major figure presque toujours dans  
les phrases.

Page 32:

"Le Capitaine Vezin m'aborde d'un air sombre."

"Vezin kapitány borús arccal settenkedik mellém."

A la place de settenkedik/tournailler autour de, röder  
autour de/, il serait plus simple d'écrire: "jön oda hoz-  
zám", "szegődik mellém".

Vers la fin de l'alinéa:

"Vezin est un ami que j'aime tendrement, mais un prophète  
de malheur."

"Vezin a barátom, kedvelem nagyon, de valóságos bajkiáltó  
madár."

Il est plus habituel de choisir vészmadár.

Au milieu de la page 33:

"Et il me montre un papier, sur lequel il a griffonné des  
démonstrations incompréhensibles."

"Mutat nekem egy papírt, amelyre érthetetlen ábrákat kör-  
mölt."

Il n'était pas heureux de choisir le verbe körmöl en rapport  
avec démonstration, avec un dessin ce verbe ne s'emploie  
pas. Plutôt firkál, odavet. Körmöl est en rapport avec  
l'écriture, avec les lettres, en plus, il exprime une  
action fatigante, soutenue. /En français: gratter du  
papier, substantifs: copiste, gratte-papier etc./

l'avant-dernière phrase de l'alinéa:

"... en baptisant ses fameux avions: "des chasseurs qui  
traînent du côté d'Albert..."

"... kegyesen megszelídítve azokat a híres gépeket: "Albert környékén néhány vadászgép lófrál..."

Il y a plusieurs petites erreurs dans cette phrase, bien que la traduction servile d'une oeuvre littéraire ne soit pas bonne. Mais remplacer ses fameux avions par ces fameux avions n'est pas à conseiller. Baptiser ne signifie pas domestiquer, mais átkeresztelni; nevet adni.

On a déjà vu plus haut un verbe mal choisi pour un véhicule, il y en a un ici aussi: l'avion lófrál. Cela veut dire vagabonder/rôder/. On ne dit guère en hongrois qu'un tramway se promène, alors, il fallait dire qu'un avion odakerül, odatéved, odavetődik. /il passe par là, etc./

## Chapitre V

C'est dans ce chapitre que se trouve le chiffre qui nous a surpris avant l'analyse:

"Savez-vous combien d'instruments un pilote d'aujourd'hui doit contrôler?..."

"- Cent trois!"

"- Tudja-e, hány műszert kell kezelni manapság egy pilótának?..."

"- Háromszázat!"

Comment peut-on traduire háromszáz/300! / au lieu de száz-három/103! /, c'est tout à fait incompréhensible. Et c'est comme cela deux fois!

"Je compte cent trois objets à vérifier..."

"Háromszáz, ellenőrizni, húzni..."

## Chapitre VII

La dernière phrase:

"J'aimerais reconnaître pour qui je meurs..."

"Szeretném meglátni, amiért meghalok..."

La faute est évidente: pour qui est relatif à un être vivant, amiért à une chose; de plus, l'ordre des mots serait "hogy kiért halok meg."

## Chapitre VIII

Page 55:

"Mitraillieur! Ils passent par le travers."

"Géppuskás! Szembe jönnek."

Szembe veut dire en face, par le travers kereasztbe!/,  
quelle différence!

Au milieu de la page 58:

"Mon coeur bat vite, très vite. C'est comme un faible  
grelot."

"Ver a szívem, nagyon gyorsan ver. Olyan, mint egy erőtlen  
kereplő."

Ces phrases ont été choisies à cause du mot kereplő. Le  
kereplő /crécelle/ n'exprime pas la faiblesse, surtout  
si l'on compare à un coeur qui bat vite. Car si la  
crécelle tourne vite, elle se fait entendre plus fort!  
Il fallait employer csengettyű par exemple.

"... ne... ne nous... ont pas eus..."

"... nem... hogy nem birtak bennünket..."

Il est difficile de comprendre la version hongroise, pourtant, dans les dictionnaires, on trouve la solution: Je vise, je tire; je l'ai eu! /Petit Robert/. Donc: nem találtak el bennünket.

## Chapitre IX

Page 62:

"Je ne trahirai pas Sagon en exaltant son héroïsme ou sa pudeur."

"Nem akarom Sagont felcsúfolni, hogy hősiességét vagy a szemérmességét dicsóítem."

Dans cette phrase le préverbe+verbe est insolite. Il n'est pas sûr que ce verbe existe dans cette forme. A sa place, on traduirait ártani, rosszat tenni.

## Chapitre X

A la page 66, manque la traduction d'une demi-phrase:

"On jetait ainsi, au hasard, des passerelles au-dessus d'un abîme, comme l'on eut usé d'une première convention pour atteindre, dans sa nuit, l'aveugle sourd-muet que l'on eut tenté de secourir."

En hongrois: "Vaktában pallókat vetettek a mélység fölébe."

Un des dialogues:

"Javais mal aux reins, j'avais très mal..."

"Fájt a hátam, nagyon fájt..."

La variante "Fájt a derekam, nagyon fájt..." serait plus

précise, au lieu de "j'avais mal au dos."

De nouveau une phrase omise à la page 71:

"Ils changent, maintenant que le ciel est vide et que la paix est faite."

La dernière ligne, page 74:

"... inaccessibles comme une trop jolie femme..."

"... érinhetetlenül, mint egy túl-tökéletesen szép nő..."

Inaccessible signifie elérhetetlen et non pas intouchable ou intact.

La traduction la plus bizarre est celle de la phrase située au milieu de la page 75. Premièrement, on a pensé à une nouvelle expression argotique, mais personne n'a compris la "solution" hongroise:

"- Si vous chantez... tournerez de l'oeil... mon Capitaine."

"- Ha énekel, kinyújtja a papucsot, százados úr..."

Nous ne savons pas ce que papucs/pantoufle/ vient faire dans la phrase. A ce mot, aucune allusion dans les dictionnaires... Mais après avoir consulté le dictionnaire français - hongrois il n'y a pas de problème: "Ha énekel, elveszti az eszméletét/elájul/, százados úr." Pourquoi? Parce que l'air manque dans l'avion et que si l'on chante en plus, il sera insuffisant pour les pilotes.

Plus loin:

"Tiens! les manettes des gaz aussi sont gelées..."

"Mi a csoda! A gázemelőjük is megfagytak..."

En ce qui concerne les serrures, les portes, en général les choses inanimées, on choisit le plus souvent la forme befagy.

## Chapitre XII

L'avant-dernière ligne de la page 84:

"Rien n'est au point."

"Egyáltalán nincs semmi."

Mettre au point, mise au point sont des expressions connues, donc la traduction n'est pas correcte. Il y a peut-être une confusion avec la négation ne...point et c'est la cause du malentendu. La phrase conforme serait: Semmi sem tökéletes/pontos/. La phrase qui vient après donne l'explication: "Notre monde est fait de rouages qui ne s'ajustent pas les uns aux autres."

## Chapitre XIII

Page 92:

"Aucun sacrifice, jamais, nulle part, n'est susceptible de ralentir l'avance allemande."

"Soha, sehol, semmiféle áldozat fel nem tartóztathatja a német előrenyomulást."

Ralentir n'est pas arrêter, endiguer. Il faudrait lassítani dans cette phrase.

Vers le milieu du roman, les fautes deviennent de plus en plus rares. Il s'agit bien sûr des fautes graves et non pas des nuances ou bien des solutions stylistiques insolites. Pourtant, il y a des phrases qui ont été "sautées".

Cette phrase par exemple /page 92/:

"Et ceux pour lesquels on combat, pour lesquels on prétend combattre, il semble que, tout simplement, on provoque leur assassinat, car l'avion, qui écrase les villes à l'arrière des troupes, a changé la guerre."

#### Chapitre XIV

Page 105:

"Mais l'étendue ne se trouve pas. Elle se fonde."

"De nem találjuk. Elolvad."

La traduction superficielle donne ce résultat. Le traducteur confond les verbes ressemblants: fonder et fondre. Mais si l'on connaît la conjugaison, alors on sait que dans cette phrase se fonde est le présent de se fonder et non pas un subjonctif /ici impossible!/ de se fondre. Et comment l'étendue se fondrait-elle? A la place du verbe elolvad, il fallait alakul, alapozódik, /se construire etc./.

Sur 28 chapitres, nous en avons analysé 14. Dans le reste, il y a encore des erreurs, mais leur proportion diminue sensiblement, nous n'en connaissons pas les causes. Sans analyser les fautes de la deuxième partie du roman, nous en énumérons quelques-unes.

Page 112:

"On s'en allait, sans même connaître pourquoi."

"Elmennek, azt sem tudják, hová." /au lieu de: miért/.



Page 116:

"Avant dix kilomètres d'ici elle aura tamponné trois voitures..."

"Mire tíz kilométernyire eljut innen, addigra három autót lehorzsol...";

Au lieu de lehorzsol: nekiütközik /heurter/, meglök.

Page 122:

"Vous ne pouviez pas le prévoir!"

"Hiszen tudhatta volna!"

Phrase négative: Nem tudhatta előre!

La même page:

"Non, il n'y a pas de médecin. Celui du Groupe est à vingt kilomètres."

"Itt nincs orvos. Az Osztály húsz kilométerre van innen."

Celui, c'est le médecin, c'est-à-dire: az Osztályé.

Page 123:

"Sa femme va mourir, il ne se plaint pas."

"A felesége meg fog halni, nem panaszkodik."

D'après cette phrase, on ne sait pas qui ne se plaint pas: le mari ou son épouse.

Encore une faute typique, bien que cette construction soit toujours étudiée au cours de l'enseignement du français à tous les niveaux:

"... ce jeune frère qui succombera dans vingt minutes."

"ez a kis testvérem, aki húsz percen belül meghal."

Dans vingt minutes n'est pas dans les vingt minutes! Il fallait traduire: húsz perc múlva. /p. 171./

On peut donc constater que la deuxième partie — bien que plus difficile, plus poétique — contient très peu d'erreurs, comme si c'était l'oeuvre d'une autre personne, ou bien comme si c'était un travail fait avec beaucoup plus de soin et d'attention. Vu le style, c'est la deuxième hypothèse qui paraît vraie.

Alors, quelles sont les causes des "lapsus" de la première partie? Inattention, hâte, nonchalance? N'insistons pas, notre devoir a été l'énumération, la correction éventuelle de ces fautes.

#### Comment catégoriser les erreurs?

##### 1<sup>o</sup> Les règles grammaticales non observées:

a/ phrase affirmative au lieu d'une négative:

"ne nous regarde pas = nous regarde"

"ne-pouviez pas le prévoir = pouviez le prévoir"

b/ discours indirect mal traduit:

"J'aimerais reconnaître pour qui je meurs = pourquoi je meurs"

##### 2<sup>o</sup> Emploi erroné des mots, des expressions:

Par exemple:

matériel = carburant

traits tirés = visage tendu

##### 3<sup>o</sup> Fautes tout à fait inexplicables:

Par exemple:

cent trois = trois cents

à droite = à gauche

4<sup>0</sup> Gallicismes mal compris:

Par exemple:

tourner de l'oeil = kinyújtja a papucsot/?/

ne nous ont pas eus = ne nous possédaient pas

5<sup>0</sup> Enfin, il y des phrases non traduites.

Cette modeste analyse comporte plusieurs conclusions.

Premièrement: lorsque les enseignants, à des fins pédagogiques, proposent une traduction et sa version originale aux apprenants, ils doivent d'abord les analyser eux-mêmes pour éviter les difficultés qui se poseront. Ensuite, il faut attirer l'attention des élèves /étudiants/ sur le fait qu'un texte peut se traduire différemment, mais il faut que l'essentiel reste le même dans tous les domaines. Plus le texte est littéraire /poétique/ plus la traduction est difficile plus nombreuses seront ses variantes. Il faut éviter la traduction servile, mais il faut rendre l'ambiance /le style/ de l'original.

Il est évident que l'influence de ce qui est "imprimé", de ce qui est "officiel" est grande, les apprenants donnent volontiers raison aux traductions "classiques", mais ils acceptent les explications bien fondées.

Nous savons bien que la traduction n'est pas un art facile, surtout celle des oeuvres littéraires, mais dans l'enseignement et dans l'apprentissage des langues elle a beaucoup d'importance, et la comparaison d'une oeuvre

originale avec sa traduction n'est pas inutile. Elle est utile à tous ceux qui apprennent une langue étrangère et à tous ceux qui traduisent...



F.k.: Dr. Kristó Gyula a BTK dékánja

---

Készült a JATE Soksorozító Üzemében.

Engedélyszám: 263

Méret: B/5.

Példányszám: 300 F.v.: Lengyel Gábor